This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

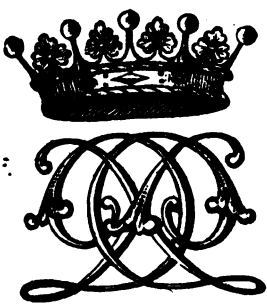
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

57/-

47/7/50



LETTRES

DU MARQUIS

DE ROSELLE.

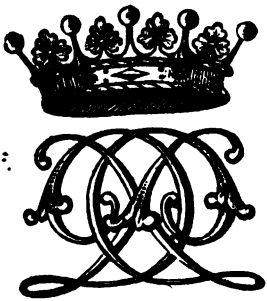
LETTRES
DU MARQUIS
DE ROSELLE.

*Par Madame * * *.*

PREMIERE PARTIE.

A AMSTERDAM,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
M. DCC. LXIV.

57



LETTRES
DU MARQUIS
DE ROSELLE.

ſuffire. Je ſuis dans le monde, il faut que je voye le monde. Je reçois avec reconnoiſſance la propoſition que vous me faites de me marier; mais je vous conjure, ma ſœur, de ne pas me preſſer là-deſſus. Plus ce lien me paroît reſpectable, & plus il m'effraye. Je ſuis ſi jeune! Vous me rendriez malheureux, & vous rendriez malheureuſe la femme qui s'uniroit à moi. Il faudroit, que j'aimaſſe pour que je puſſe ſonger à me marier. Le ſentiment ne ſe commande point. Adieu, ma chere ſœur, ſoyez ſûre de ma tendre amitié; ne me ſoupçonnez plus de refroidiſſement; pardonnez-moi mes abſences involontaires, &, je vous en conjure, ne me parlez point de mariage.

LETTRE III.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris 19 Novembre.

Je n'ai pu y tenir davantage, ma chere amie, j'ai écrit à mon frere. Je vous envoye ſa réponſe, elle eſt polie, elle eſt amicale, elle n'eſt pas tendre. Il me donne des raiſons; mais il ne me raſſure pas. Mes gens ont découvert qu'il avoit des liaiſons ſecrettes, je vous l'ai déja dit. Il ſe cache, mon amie, il eſt coupable. Qu'il voye le monde, j'y conſens, mais que ce ſoit avec moi qu'il vive. Bon Dieu, qu'il me cauſe d'inquiétudes! Que je voudrois faire revenir ce tems heureux, où dans l'âge de l'innocence il n'avoit de confiance qu'en

moi ! Hélas ! vous ſavez, ma chere, s'il mérite d'être aimé. D'ailleurs ce frere eſt aujourd'hui toute ma famille. Il n'a pu profiter des exemples d'un pere, qui nous fut enlevé ſi jeune en Italie à la tête de ſon Régiment ; moi-même à peine ai-je pu le connoître. Ma mere, en mourant, vous vous en ſouvenez, me recommanda ce fils, ce cher objet de ſes tendres ſoins. „ Servez de pere & de mere à votre frere, me dit-elle, je le laiſſe entre vos „ mains & entre celles de votre mari ; guidez „ tous deux ſa jeuneſſe. Il ſera ſuſceptible de „ grandes paſſions, tâchez de le préſerver des „ grands malheurs qu'elles entraînent ". Ces dernieres paroles d'une mere reſpectable & tendrement aimée, ſont une loi gravée dans mon cœur, je ne m'en écarterai jamais. Je reſſens une double ſatisfaction, quand je ſonge que j'obéis à ma mere, en veillant au bonheur de ſon fils. Cette même idée redouble aujourd'hui mon inquiétude. Le moyen ſûr de prévenir les maux que je crains, ſeroit un mariage agréable & avantageux ; je ne perds point de vue ce projet. J'ai envie de lui faire faire connoiſſance avec Meſdemoiſelles de Saint-Albin. L'aînée lui conviendroit ; mais que je crains ces liaiſons, dont je vous ai parlé ! Je n'appréhende pas qu'il ſe lie avec des hommes perdus de réputation : il a des ſentimens, mais on peut l'abuſer. Vous connoiſſez les faux principes des jeunes gens. Ils croyent que la ſociété des femmes les plus viles ne les deshonore point, & que pourvu

qu'ils ne ſe montrent pas en public avec elles, il leur eſt permis de les voir familierement. Eſt-il rien de plus inconſéquent? Mais l'inconſéquence eſt l'effet naturel du vice.

Dois-je chercher à approfondir ce que mon frere veut que j'ignore? Dois-je me livrer à une dangereuſe ſécurité? J'attends de votre amitié & de votre expérience les conſeils que je vous demande. Adieu, ma tendre amie.

LETTRE IV.

De Madame de Nartori à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 20 Novembre.

J'ENTRE dans vos peines, ma chere Comteſſe, je partage vos inquiétudes, & j'avoue que le petit air de myſtere que je remarque dans la lettre de votre frere me fait de la peine. Vous avez raiſon, on ne ſe cache point quand on n'a pas beſoin de ſe cacher. Craignez, & ne vous effrayez pas. Il ne faut pas ſe flatter que votre frere ne donne point dans les erreurs de ſon âge: tant d'exemples l'y entraîneront! Et c'eſt en vain que votre ſageſſe ſe révolte de tout ce qui n'eſt pas auſſi pur que vous-même; mais il a l'ame honnête, il en reviendra. Vous l'avez juſqu'à préſent gardé à vûe, il n'eſt plus enfant, il ne faut plus le traiter comme s'il l'étoit. Obſervez-le; mais ayez l'air de vous repoſer de ſa conduite ſur lui-mê-

me. Votre frere eſt dans le monde; c'eſt pour lui un pays étranger, il doit y être tout étonné. Le premier coup-d'œil du monde eſt enchanteur pour ſon âge. Il ſuivra le torrent, il menera d'abord une vie diſſipée, il nouera des intrigues, il aura des paſſions, il fera des fautes. Son eſprit, ſon heureux naturel, l'éducation qu'il a reçue, votre prudence me font eſpérer qu'il n'ira point juſqu'au vice, ou du moins qu'il en ſortira bientôt; il eſt trop fait pour la vertu. Lorſqu'une fois on a pris du goût pour les plaiſirs & pour le monde, il n'y a que l'expérience qui en déſabuſe; les leçons, ſi elles ne ſont adroitement déguiſées, n'y peuvent rien, ſans l'expérience. Il y a une foule de vérités que l'on eſt pas même en état d'entendre.

Je ferai de mon mieux auprès du Marquis. Je ne le vois preſque pas; mais je ſaurai ce qu'il fait par M. de Ferval, qui eſt en relation de plaiſirs avec lui. Ne vous alarmez point avant le tems; tranquilliſez-vous, ma chere Comteſſe, j'eſpere vous apprendre bientôt de ſes nouvelles: en attendant tâchez de l'attirer chez vous; procurez-lui des plaiſirs honnêtes, c'eſt le ſeul moyen de le dégoûter de ceux qui ne le ſont pas. Amuſez-le, montrez-lui toute votre tendreſſe; qu'elle prenne vis-à-vis de lui le ton de la confiance. Marquez-lui toujours de l'eſtime, c'eſt un bon moyen pour éloigner les cœurs bien faits de ce qui pourroit les en rendre indignes. Ne lui faites point appercevoir ſur ſes démarches une inquiétude & une curioſité fatiguantes; par-

oiſſez ignorer, & ne point chercher à ſavoir, tout ce qu'il ne veut pas que vous ſachiez. Cette adreſſe eſt très-néceſſaire avec les jeunes gens, ils ne peuvent ſouffrir la dépendance, ni tout ce qui en a l'air. Leurs goûts dominans ſont pour la liberté & pour les plaiſirs. Des parens tendres doivent paroître s'y prêter; cette complaiſance aſſure leur pouvoir & n'y peut jamais nuire. Qu'on eſt puiſſant quand on eſt aimé! Votre frere Vous aime, ſon cœur & ſon caractere m'aſſureroient preſque que ce n'eſt point le goût de la liberté qui vous l'arrache; & c'eſt ſur cela que mon eſpérance eſt fondée, & mes ſoupçons auſſi.

Si c'étoit une paſſion.... Vous vous en appercevriez bientôt; s'il eſt vivement affecté, il voudra cacher quelque tems ſon amour, Les Amans aiment le myſtere, vous le verrez diſtrait, rêveur, inquiet; ſi l'objet en eſt digne, il ne pourra tarder à vous ouvrir ſon cœur; il voudra vous faire partager ſes ſentimens; vous deviendrez ſa confidente, il ne vous aura jamais tant aimée. Si malheureuſement il s'étoit attaché à quelque femme mépriſable, il mettroit tout en uſage pour ſe dérober à vos regards; loin de vous chercher il vous éviteroit; ce ſeroit alors, ma chere, qu'il faudroit redoubler d'art pour cacher des ſoins qui deviendroient néceſſaires. Cette crainte eſt peut-être ſans aucun fondement, ne vous y livrez point. L'intérêt que je prends à vous me fait tout prévoir.

Je crois que vous ferez bien de ſupprimer les

conſeils, à moins que le Marquis ne vous en demande ; le moindre mal qu'ils puiſſent produire, lorſqu'ils ne ſont pas demandés, c'eſt d'ennuyer, & dès qu'ils ennuyent, ils deviennent inutiles. Lès vôtres pourroient même devenir dangereux ; ils éloigneroient encore le Marquis, il ne pourroit s'empêcher de les prendre pour des leçons, & les leçons ne plaiſent jamais. D'ailleurs rien n'eſt plus à craindre que l'habitude d'entendre la vérité, ſans attention, ou dans le deſſein formel de ne pas la ſuivre, ou, ce qui eſt plus fâcheux encore, dans l'envie de l'éluder, de la retourner, de l'ajuſter à ſes intérêts & à ſes penchans ; voilà, ma chere. ce qui ne manque pas d'arriver aux jeunes gens entraînés par des paſſions vives, & que des parens peu habiles accablent d'avis dans un tems, où ſouvent ils ne ſont pas capables de les écouter, encore moins de les ſuivre. Il ne faut point prodiguer la vérité, il faut la réſerver pour les occaſions déciſives, la préſenter alors dans toute ſa force ; voilà comment elle peut opérer les plus grands effets.

Je ne vous conſeille point non plus de parler de mariage à votre frere ; vous voyez ce qu'il vous dit. Sa réſiſtance ne me ſurprend pas ; c'eſt une ſuite du goût pour l'indépendance. Preſque tous nos jeunes gens penſent comme lui ; tous les parens vertueux doivent penſer comme vous. Votre deſſein eſt raiſonnable, mais ne le montrez point trop. Si votre frere eſt éloigné de votre idée, vous

l'en éloigneriez davantage, & vous l'éloigneriez de vous Pour l'engager à un mariage, il faudroit que l'amour nous guidât. Nous n'aurions alors qu'à laisser aller son cœur. Tâchez de lui faire connoître de jeunes personnes aimables, j'approuve fort cette idée.

Ce que je ne puis me lasser de vous recommander, ma chere, c'est de ne pas lui témoigner de la curiosité sur sa conduite. Ne le mettez jamais dans le cas de dissimuler, vous l'accoutumeriez à la fausseté; la nécessité l'y forceroit d'abord: il lui en coûteroit de vous tromper; bientôt le mensonge lui deviendroit familier, il s'en feroit un jeu, & tout seroit perdu; conservez précieusement sa candeur, je voudrois même qu'il sentît, par votre réserve, la crainte que vous auriez de l'engager à trahir la vérité; cela ne pourroit que lui donner plus d'horreur pour ce vice, dans lequel une sévérité mal-adroite a plongé tant de jeunes gens. La contrainte, encore une fois, fait naître d'abord la dissimulation, celle-ci la fausseté qui entraîne nécessairement la bassesse, c'est alors qu'il n'y a plus d'espérance. Voilà, ma chere Comtesse, les réflexions que votre situation m'a fait faire. Pesez-les. Je vous trace la route que je suivrois à votre place; comptez sur tous mes soins, mon jeune ami pourra nous servir. Adieu, ma chere, vos intérêts sont les miens, vous n'en doutez pas.

LETTRE V.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 24 Novembre.

La juſteſſe de vos reflexions, ma tendre amie, a rectifié mes idées. Je ſentois la néceſſité de procurer des plaiſirs à mon frere; mais vous m'avez fait enviſager le danger de mes conſeils, je me rends. Je les ſupprimerai. Il m'en coûtera; mais je m'obſerverai déſormais. J'ai déja commencé: il eſt venu me voir aujourd'hui, je l'ai trouvé rêveur, ſérieux, & un peu contraint; je lui ai montré tout le plaiſir que j'avois à le voir, il en a paru touché; je l'ai prié de venir ſouper chez moi après-demain, il me l'a promis d'aſſez bonne grace; & d'après ſa promeſſe, je me ſuis aſſurée de Madame & de Meſdemoiſelles de Saint-Albin. Il y a long-tems que j'avois projetté de ménager cette entrevue; vous connoiſſez ces Demoiſelles; elles ont de la beauté; elles ſortent d'un couvent où elles ont reçu la meilleure éducation; la plus grande modeſtie ne prend rien ſur leurs talens; leur mere n'a rien épargné pour les rendre aimables; elles ſont fort riches; & d'une naiſſance diſtinguée: ce ſont enfin des partis excellens. J'aurois beaucoup de joie, ma chere, ſi mon frere pouvoit s'attacher à l'aînée. Je veux donner à ce ſouper un petit air de fête. J'y ai invité pluſieurs amis aimables, des jeunes gens d'eſprit. J'engagerai Mesdemoiſelles de

Saint-Albin à chanter. J'ai fait tout préparer pour un petit bal après le ſouper ; enfin je ne négligerai rien de ce qui pourra contribuer à y répandre de l'agrément & du plaiſir. Je vous rendrai compte de l'effet qu'auront produit mes ſoins. Mon mari badine de mes préparatifs. Il ne croit point que Meſdemoiſelles de Saint-Albin plaiſent à mon frere, il leur trouve l'air ſec & haut. Je ne les vois pas ainſi ; elles ſont comme toutes les jeunes perſonnes bien élevées. Adieu, ma digne amie ; eſt-il beſoin de vous aſſurer de mon amitié ? Jugez-en par ma confiance.

LETTRE VI.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 27 Novembre.

Mon frere n'a point répondu à mon attente, ſa politeſſe n'a pu masquer ſon ennui. Le ſouper, le bal, tout a été froid & triſte ; on ne s'eſt ſéparé qu'à quatre heures du matin. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour animer cette fête, pour y faire naître le plaiſir, je n'ai pu réuſſir. Ah, que je crains que vos ſoupçons ne ſoient trop bien fondés ! Les plaiſirs décens n'ennuyent point, quand on n'a pas le malheur d'en connoître d'autres. Je ſuis bien inquiete, ma chere, mais j'ai ſçu diſſimuler, il ne s'en eſt point apperçu. Je continuerai d'agir de

même, je ne me découragerai point; je l'éclairerai, je le servirai, sans le contraindre. Voilà, ma chere amie, tout ce que la fatigue que ce bal m'a causée, me permet de vous dire. Adieu, je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE VII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 28 Novembre.

Vous ne devez être ni découragée, ni surprise, ma chere Comtesse; je prévoyois, avec M. de Saint-Sever, l'effet que ce souper produiroit. Mesdemoiselles de Saint-Albin sont belles, elles ont reçu ce qu'on appelle la meilleure éducation. Mais, . . . ma chere, elles ne conviennent point du tout à votre frere. Je ne les goûte pas, elles ne m'ont point reconciliée avec la méthode que l'on suit pour former nos jeunes personnes. Si j'avois eu une fille à élever, j'aurois pris une route bien différente. Ce n'est point par les préceptes arides, & par les notions fausses & outrées qu'on donne dans les Couvens, qu'une jeune personne peut être insensiblement préparée à vivre dans le monde, à y remplir un jour les devoirs d'épouse & de mere. Quoi qu'il en soit, je ne crois pas que le Marquis puisse aimer, & aimer constamment une femme avec tant d'apprêt & si peu de naturel.

M. de Ferval a interrompu ma lettre. Nous avons besoin de courage & de vigilance, ma chere amie ; avec cela, nous tirerons votre frere de tous les périls. Le mal n'est pas grand, dès qu'il est connu ; nous trouverons le remède. La foule entraîne le Marquis, nous l'arrêterons. Voilà le monde ; on fait rougir un jeune homme de vingt ans d'être sage ; on lui persuade que c'est un ridicule de n'avoir point d'intrigues, il en forme, bon gré malgré. Le goût des filles d'Opera est à la mode. Ces femmes-là sont d'un accès facile : elles sont séduisantes ; & ce qui n'est qu'un goût, qu'un ton pour des gens accoutumés à l'intrigue, peut être une passion dans un jeune homme neuf & sans expérience. Il est vrai que ces créatures sont pour la plûpart trop mépriſables, pour qu'il soit à craindre qu'on ne puisse pas désabuser une ame bien née. L'amour éleve ou avilit l'ame, suivant l'objet qui l'inspire. Votre frere rougira du sien, il le combattra, nous l'aiderons à le vaincre. Ne vous effrayez pas, ma chere Comtesse, nous avons déja un moyen de lui dessiller les yeux sur sa chere *Léonor*. C'est une fille d'Opera très-jolie & très-artificieuse. La conduite de cette fille annonce des vues dangereuses ; elle use certainement du manége des rigueurs, pour enchaîner le Marquis. Tous ses amans ont été renvoyés, excepté, à ce que l'on croit, un M. de la Roche, Financier riche & vieux, qui l'entretient sourdement, & qui a des raisons de cacher ses liai-

ſons avec elle. On eſt perſuadé qu'elle profite du ſecret, auquel il eſt obligé, pour le recevoir à certaines heures. Votre frere ne ſe doute pas de cette intrigue; il ſe croit l'unique amant de Léonor. C'eſt elle ſans doute qui l'a engagé à s'éloigner de vous; c'eſt elle, n'en doutez point. Diſſimulez, feignez avec lui d'ignorer ſes démarches. Ferval, dont je connois le zele & l'activité, ne négligera rien pour ſe mettre au fait de tous les détails, & de la ſuite de cette inclination. Ne vous allarmez pas, ma chere Comteſſe, laiſſez agir nos ſoins, redoublez vos careſſes, cachez vos craintes, & comptez ſur nous.

LETTRE VIII.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 28 Novembre.

Vous me déſeſpérez, fille adorable, vous n'avez jamais été ſi paſſionnément aimée, vous me l'avez avoué. Par quelle fatalité l'amant le plus tendre s'attire-t-il vos refus? Quel crime ai-je donc commis? Quel crime, Hélas! celui de t'aimer avec idolâtrie. Coupable! moi! un ſi tendre amant peut-il l'être? Tu veux m'interdire juſqu'au plaiſir de te voir! Deux jours, deux jours vont ſe paſſer ſans que je puiſſe eſpérer..... Me haïrois-tu? Grand Dieu! Ah! Léonor, il faut bien t'accuſer de cruauté; car quels peuvent être les motifs?

Daigne au moins me les confier. Si c'étoit..... Quelle affreuſe idée! ..... Mon ame la repouſſe loin d'elle, & tremble de s'y livrer. Explique-toi..... Cache-moi plutôt..... Non, je veux tout ſavoir. Serois-je condamné à te haïr? ..... Je t'outrage ſans doute; ah! pardonne, pardonne, chere amante, des tranſports dont je ne ſuis pas le maître; tu ſais ſi j'aimerois mieux mourir que te déplaire? N'acheve pas de me déſeſpérer; daigne m'écrire; me répondre, mêle quelques conſolations à tes rigueurs: que la pitié dédommage l'amour..... Adieu. L'agitation, l'attendriſſement, la crainte, ſe choquent dans mon ame, & confondent toutes mes idées. Dieu! quel état! permets que jaille te voir aujourd'hui, chere Léonor, ne me refuſe pas cette grace..... Tu ne pourras... je vole à toi.

LETTRE IX.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 28 Novembre.

QUE votre amour me touche, mon cher Marquis; mais que vos ſoupçons m'humilient! Quoi! vous ne me pardonnerez pas de mériter de vous un peu d'eſtime? Vos vertus m'en ont tant inſpiré pour vous, elles ont porté tant de lumiere dans mon ame, que vous devriez, loin de vous plaindre, reſpecter leur ouvrage. Oui, cher Marquis, c'eſt à vous que je

je dois le desir, le goût de la vertu, Vous l'avez fait éclore dans un cœur où la nature en avoit mis le germe. Les rigueurs du sort, la barbarie de mes parens, qui dès l'enfance m'ont fait embrasser un état si dangereux; les séductions dont j'ai malheureusement été entourée, n'ont pu l'arracher de mon cœur, ce germe précieux. Hélas! la dissipation, les exemples, & plus que tout cela, l'indigence, l'affreuse indigence, m'ont tenu trop long tems sur les yeux le bandeau fatal que vous avez fait tomber. Que vous avez tort de vous plaindre de mon cœur! C'est lui qui me fait oublier l'outrage de vos soupçons. J'espere assez de votre complaisance pour croire que vous ne viendrez pas aujourd'hui chez moi. Pourrai-je même vous reçevoir quelqu'autre jour sans danger? Adieu, mon cher Marquis, que ne me connoissez-vous mieux!

LETTRE X.

Du Marquis à M. de Valville.

A Paris, 30 Novembre.

Je la vis hier, cher Valville, elle remit le calme dans mon cœur; je suis sûr de son amour. Ses refus sont si tendres, que je les trouverois aimables, si j'étois moins passionné. Son ame est remplie de délicatesse. C'est son amour, c'est sa vertu qui me rendent malheureux; à ce prix je consens à l'être.... Non, j'espere vaincre sa résistance; j'en triompherai par ma tendresse, ce triomphe augmentera mes plaisirs.

Que les ſoupçons que je te communiquai l'autre jour étoient injuſtes ! Que je me les reproche ! Qu'elle les a bien effacés, ſans chercher à ſe juſtifier ! Reviens, cher ami, des préventions que mon amour jaloux & irrité t'a pu donner contr'elle. Que tu la connoiſſois mal ! Tu la confondois avec ſes pareilles ! ... Non, elle eſt digne de mon cœur, elle le remplit ; ce n'eſt plus une intrigue, c'eſt un attachement.....Un attachement ! Pour Léonor ! Oui, je ne m'en dédis point..... Je ſouffre..... Il n'eſt que toi dans le monde à qui je puiſſe ouvrir mon cœur. Permets ces épanchemens, j'en ai beſoin. Je crains que ma ſœur ne s'apperçoive de ma paſſion : c'eſt une femme eſtimable, elle m'a ſervi de mere, je lui dois beaucoup, elle m'eſt chere, mais elle eſt auſſi remplie de préjugés que de vertus ; je la connois, elle me croiroit perdu ſi elle ſavoit que je ſuis attaché à la femme la plus aimable. Une fille d'Opera ! Ah ! c'en ſeroit aſſez pour la déſoler. Il faut que je m'obſerve beaucoup, à cauſe d'elle, vis-à-vis même de mes gens.

Sa fantaiſie eſt de me marier. Juge ſi j'y puis penſer ! Je ſoupai chez elle il y a deux jours ; elle m'en avoit prié trois jours auparavant. Il m'auroit été facile de m'appercevoir de ſes projets ; M. de Saint-Sever ne laiſſa point ce travail à ma pénétration. Il me prit à l'écart, dès que j'entrai, & me vanta d'un air myſtérieux, la beauté, l'eſprit, & ſur-tout la fortune de Mademoiſelle de Saint-Albin. Je vis dès lors de quoi il étoit queſtion. Le cercle

étoit déja formé quand j'arrivai : on me préſenta à Madame & à Meſdemoiſelles de Saint Albin. La compagnie aſſez nombreuſe, étoit compoſée de femmes auxquelles j'accorderois volontiers le titre d'eſtimables, mais elles prétendent à celui de jolies ; d'hommes ſenſés, qui s'efforcent d'être agréables ; de froids ſavans, qui ſe donnent pour de beaux eſprits ; de jeunes gens timides & empeſés. Juge par ce détail de l'effet de l'enſemble. La converſation languiſſoit, on propoſa le jeu. Je fais un brelan, je gagne, & je meurs d'ennui. Mademoiſelle de Saint-Albin étoit de cette partie. Elle & ſa ſœur ſont belles, il faut en convenir ; mais quel air droit ! A peine leur ai-je entendu dire un mot, encore, lorsqu-elles le prononçoient, elles regardoient leur *maman*. On leur a voulu donner des talens ; l'aînée chante, la cadette joue du claveſſin. Elles nous régalerent d'une cantate, qu'à leur maintien j'aurois priſe pour le *Stabat* du Pergoleſe. Ces beautés ſortent du Couvent. Je les aurois crues muëttes, ſi je n'avois remarqué que tandis que la mere jouoit & ne les voyoit pas, elles ſe mirent dans un coin à caqueter tout bas, avec une autre jeune perſonne de leur âge. Je prêtai l'oreille, & j'entendis des diſcours ſi plats, débités avec une ſi prodigieuſe volubilité, que je leur laiſſai vîte le champ libre. On ſe mit à table, & l'on me fit le cadeau ſingulier de me placer auprès de Meſdemoiſelles de S. Albin : je ne pus jamais en obtenir un mot. Quand je leur faiſois une queſtion, elles me répondoient d'un air ſec & froid, *oui*, *Monſieur*,

non, *Monſieur*, & Madame leur mere prenoit la parole à leur place quand la réponſe pouvoit aller au-delà du monoſyllabe. Le ſouper finit; & ma ſœur, qui vouloit abſolument me faire trouver cette ſoirée charmante, fit danſer. Il nous vint beaucoup de monde; c'étoit un petit bal très paré, très-illuminé. On danſoit décemment, on ne parloit qu'aux meres; les filles avoient l'air de ſtatues à reſſorts. Enfin, je ne crois pas que jamais la triſteſſe & l'ennui aient pris avec moins de grace le masque de la gaieté. Il fallut pourtant tenir bon, & reſter juſqu'à quatre heures du matin. J'étois excédé; ma ſœur s'en apperçut, j'en eus du regret; j'étois le héros de la fête, je m'y prêtai le plus qu'il me fut poſſible. Juge, cher ami, d'après les projets de ma ſœur, quels aſſauts j'aurois à ſoutenir, ſi elle ſavoit ce qui ſe paſſe dans mon cœur! Vois combien je dois m'obſerver! Voudrois-tu te charger de faire l'emplette du caroſſe que je veux donner à Léonor? Tu me rendrois un ſervice eſſentiel. Je ne puis prendre moi-même ces ſoins ſans me trahir. Adieu, cher Valville, je t'embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE XI.

De Valville au Marquis.

A Paris, 1er Décembre.

Je te croyois un peu raiſonnable, Marquis, d'honneur, je le croyois. Tu avois reçu des

leçons d'un maître assez habile, tu n'en as pas trop profité. Allons, je vois bien qu'il faut te tenir la lisiére. Ah! fiez-vous à ces cœurs neufs; ils sentent un si pressant besoin d'aimer, que leur raison ne sauroit tenir contre quelques agrémens. Leur raison! Je m'énonce mal: la raison n'est que l'expérience du monde, on ne l'a point à ton âge; c'est un aveugle mouvement qui vous entraîne. Je saurai demain au juste l'état de ton cœur. Vous autres grands enfans, vous êtes sujets à prendre vos premieres palpitations pour de l'amour. Je prévois qu'il ne sera pas aisé de te corriger de la mauvaise éducation que l'on t'a donnée. On n'a songé qu'à faire de toi un homme à grands sentimens & à beaux procédés; sottise! On ne gagne rien à valoir mieux que ceux avec qui l'on vit; & en bonne philosophie, le vrai mérite est d'avoir celui qui est généralement recherché. Je t'avois mis entre les mains de Léonor pour y prendre le ton du monde, & te mettre en réputation, & voilà que tu t'éprends de belle passion pour elle; c'est un enfantillage. Il faut que tu saches qu'il n'est question aujourd'hui que d'être aimable; & pour l'être qu'est-il besoin d'amour? Il ne nous rend tels tout au plus qu'aux yeux de l'objet que l'on aime. On ne demande que de la galanterie; la galanterie est l'amour du sexe en général. Elle est dans la nature; les femmes ne se ressemblent-elles pas toutes assez pour nous faire passer légérement de l'une à l'autre? On est revenu de ces goûts exclusifs. Au lieu

de s'étouffer le cœur d'une groſſe paſſion, ou met en mille goûts divers & paſſagers, la monnoie d'un grand ſentiment; petite maiſon, brillans équipages, petits ſoupers, maîtreſſes, aventures galantes, tous ces menus plaiſirs font une aſſez bonne ſomme de bonheur pour un honnête homme. Quant à l'article des maîtreſſes, pour bien débuter dans le monde, on prend à ſes gages une Laïs en réputation, mais on ne ſe met pas à ſes ordres; on l'aime autant qu'il le faut pour en jouir, & l'on n'y tient pas aſſez pour ne pas s'en délivrer, quand il convient.

Tu es bien bon, Marquis, de croire à la vertu des femmes. Tu ſerois bien ſot de croire à celle d'une fille d'Opéra. Léonor joue vis-à-vis de toi la fille honnête, elle fait ſon métier. La fine mouche, elle ſait à quels filets ſe prennent ces bonnes gens qui voudroient eſtimer ce qu'ils aiment; laiſſe-la faire, elle répandra dans toute ſa maiſon une odeur de ſainteté. Bon garçon! & tu donnes tête baiſſée dans le panneau! Comme elle te meneroit loin, ſi un homme expert en femmes ne venoit à ton ſecours. Tu as beſoin d'un Directeur; ſi j'en connois de plus capable que moi, je t'aime aſſez pour t'adreſſer à lui; mais je crois être ton fait. Suis le plan de conduite que je te tracerai, & Léonor eſt à toi dans peu de jours, c'eſt Valville qui t'en répond.

Commence d'abord par te défaire de cet air nigaud de paſſion qui ne ſied pas du tout. Parle amour d'un ton léger. Laiſſe entrevoir à la Nym-

phe des dispositions prochaines à la générosité, des dispositions, entends-tu? Il n'est pas tems encore de penser à l'équipage que tu me demandes. Quels *arrangemens* avez-vous donc pris ensemble pour cela? Veux-tu que Léonor retracte bientôt ses rigueurs? paroîs t'en consoler avec une autre, pique sa jalousie, amorce sa vanité, inquiéte son avidité (car elle doit en avoir) en reprenant gaiement l'air d'un homme devenu libre; & si tu veux bien revenir à elle, que ce soit sans empressement. Veux-tu voir bientôt à quoi tient sa vertu prétendue? prends le ton du monde, de ces gens que ta sœur appelle libertins; ne paroîs estimer ni une femme, ni ses faveurs; tire sur les bégueules à sentimens; familiarise-toi avec elle, libre, hardi, entreprenant, & le reste. Fais ce que je te dis, la syréne se jettera dans tes filets, si tu fais autrement, tu t'empétreras dans les siens à ne pas t'en tirer le cœur net. Je te le prédis, tu seras la fable du public; & d'entrée de jeu, tu perdras par cette sottise mille bonnes fortunes: pense-y bien.

Et songe aussi à sortir une bonne fois de la tutéle de ta sœur. Eternellement sous la férule! Oh! mon ami. Eh! comment te formeroit-elle pour le monde, elle qui ne connoît & n'aime que des vertus de nos vieilles grand'meres? Elle feroit de toi un bon Gaulois, un bon Chrétien. Après? Tu serois, si tu veux, le dernier des Romains. Après? En serois tu plus aimé, mieux récompensé, plus fêté, plus heureux?

Mon ami, autres tems, autres mœurs, c'eſt le meilleur de nos vieux proverbes. La vertu de nos jours, c'eſt l'honneur, non pas l'honneur de ces preux Chevaliers qui couroient comme des fous les grandes aventures; non, mais celui du galant homme qui ne s'avilit point par des lâchetés. La vieille vertu ſeroit dans la bonne compagnie, comme un ſauvage tranſplanté dans une ville civiliſée: tout l'effrayeroit, elle effrayeroit tout.

Laiſſe-là toute à ta ſœur, ſi elle en veut, (dans ſa ſolitude elle eſt à pluſieurs ſiecles de nous) & à ſa ſotte compagnie. Je l'ai bien reconnue à ces plaiſirs & à ce ſouper que tu m'as dépeint. Elle a cru t'amuſer je gage? Ces gens-là ſe perſuadent bien qu'ils s'en amuſent eux-mêmes, j'en réponds. Pour M. de Saint-Sever, il eſt de cette eſpece d'hommes qui ſe trouvent bien par-tout, parce qu'ils n'ont pas l'eſprit de s'ennuyer; bon homme au demeurant, droit, brouillon par déſœuvrement ou par un zèle toujours gauche, vrai perſonnage de Comédie. J'ai vu quelque part les Demoiſelles de Saint-Albin, jolies ſtatues, il ne leur manque que la parole; c'eſt aſſez bon pour femme, & je ſerois, pour cette fois ſans plus, de l'avis de ta ſœur, ſi tu te croyois aſſez vieux pour te marier. La femme qu'il eſt moins néceſſaire de trouver aimable, c'eſt la ſienne. Quand on ſe marie, on épouſe le bien d'une fille, & l'on met en liberté ſa perſonne; voilà ce que j'appelle ſe tirer honnêtement du ſacrement. Mademoiſelle

de Saint-Albin eſt une fille de condition, riche, elle peut être ta femme ſans inconvéniens ; mais ce ne ſera pas ſi tôt. Tu n'a pas ſeulement encore une maîtreſſe, comment penſerois-tu petitement à prendre une femme ? Et Léonor..... mais qu'elle heure eſt il ? ..... Sept heures & demie. Adieu, mon ami, je m'enfuis. J'avois un rendez-vous à ſix heures, je me propoſois d'y être à ſept, en voilà huit bientôt. A demain.

LETTRE XII.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 28 Novembre.

Ah ! comment puis-je me tranquilliſer, chere amie ? Je vois mon frere expoſé aux plus affreux dangers. Je n'oſe lui parler. ... Qu'il me ſera difficile de me taire ! Dans quel labyrinthe eſt-il donc ? Si des conſeils vertueux & tendres deviennent dangereux, quelle reſſource nous reſte-t-il ? Mon mari qui n'eſt pas auſſi effrayé que moi prétend guérir mon frere. Il connoît ce M. de la Roche dont vous me parlez ; il croit que cet homme pourra nous aider à déſabuſer le Marquis. D'où M. de Ferval tient-il les choſes qu'il vous a dites ? Sans doute que ce jeune homme vous eſt bien connu, & que nous pouvons ſans riſque nous en rapporter à lui. Aſſurez le de toute ma reconnoiſſance, animez ſon zèle, engagez-le à nous continuer ſes

ſoins. Adieu, ma chere amie, je ne compte que ſur vous; ſoutenez-moi.

LETTRE XIII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Paris 30 Novembre.

Je connois vos inquiétudes, ma tendre amie, & vous ſavez ſi je les partage. Il ne faut pourtant pas vous livrer à toute votre ſenſibilité, le mal n'eſt point ſans remede. Le zèle de Ferval n'a pas beſoin d'être animé, c'eſt un jeune homme tout de feu. Sa mere eſt mon amie. Je l'ai vu au berceau. Il ſe trouve flatté de votre confiance & de la mienne; il eſt charmé de m'être utile, & de voir que je fais aſſez de cas de ſon eſprit & de ſon cœur, pour l'employer dans une affaire de cette nature. Il en eſt tout occupé, je puis vous en répondre. Elevé par la plus reſpectable des meres, il a les mœurs pures, l'ame belle, le cœur chaud. Son extrême vivacité, qu'on pourroit prendre pour de l'étourderie, n'empêche pas qu'il n'ait une adreſſe infinie pour ſe mettre au fait des détails de mille aventures ſecrettes; il ſait toutes les intrigues, je lui connoiſſois ce talent: d'ailleurs il eſt lié avec votre frere, il ne lui ſera pas ſuſpect. C'eſt par mille petits détours qu'il eſt parvenu à trouver la voie la plus ſûre de ſavoir tout ce qu'il eſt important que nous ſachions.

Il a gagné, je ne sais comment, la femme de chambre : cette fille lui a donné hier encore de nouveaux éclaircissemens. Le Marquis à confié à Léonor les desirs que vous aviez de le voir marié ; c'est depuis cette confidence qu'elle a redoublé de réserve avec lui ; à peine peut-il obtenir d'être reçu chez elle. Voilà le manege qu'elle employe à présent. C'est un M. de Valville, ami de votre frere, qui lui a fait faire la connoissance de Léonor, il y a déja quelque tems. Il commença par lui donner la fantaisie d'avoir une maîtresse, en l'assurant qu'il n'étoit pas convenable qu'un homme comme lui fût sans intrigue. D'après cette raison de convenance, le Marquis chercha, & Valville fit tomber le choix sur celle-ci, dont il a été lui-même l'amant il y a trois ans. C'est une anecdote qu'on a tenue cachée à votre frere. Il aime cette fille éperduement ; il lui fait des présens magnifiques ; elle les reçoit avec une décence, ou plutôt une adresse admirable. Enfin, ma chere, il est dans l'yvresse, dans le délire ; je vous en avertis, non pour vous effrayer ; mais pour vous faire sentir combien il faut de ménagement & d'art pour le guérir de ce fol amour. Si vous vouliez m'en croire, vous éviteriez de lui parler de rien qui pût avoir rapport à sa situation. Soyez sur vos gardes, votre amitié pourroit vous trahir. Il est très-essentiel qu'il ne se doute point que vous sachiez cette intrigue. Ce seroit à la fois l'aigrir & l'humilier & ces deux sentimens me paroîtroient également

dangereux, Je voudrois bien obtenir de M. de Saint-Sever; qu'il voulût auſſi s'en rapporter à nous; je vous recommande, ma chere Comteſſe, de l'empêcher de parler & d'agir. Je connois ſon zèle & ſa tendreſſe pour vous; je crains qu'il ne s'y livre avec plus d'ardeur que de précaution. Dans les occaſions délicates, nulle démarche n'eſt indifférente.

Je ne ſais ſi vous connoiſſez Valville; il paſſe ſa vie dans le grand monde, il en a les graces & les principes; il ſe croit irreprochable ſur l'honneur & n'en a que de fauſſes idées: l'eſpece de vertu qu'il s'eſt faite, tient chez lui la place de la vraie vertu qu'il mépriſe; il traite tout de préjugés, & n'a que des préjugés; il ſe croit honnête homme, & n'eſt qu'un homme du grand air; il penſe mal des femmes, paroît les reſpecter, n'en eſtime aucune, s'amuſe avec toutes, badine avec l'amour, ſe fait par décence un devoir de l'amitié; hait la débauche, cherche le plaiſir, le trouve rarement; ſon goût eſt délicat, ſon ame foible, ſon cœur froid & gâté; eſclave des uſages les plus extravagans, il traite gravement les choſes frivoles, & n'a nulle idée de tendreſſe & de ſentiment. Voila, ma chere Comteſſe, un eſquiſſe du portrait de l'ami de votre frere. Que ce portrait ne vous effraye pas, cet homme pourra nous ſervir beaucoup; ſon cœur n'eſt pas fait pour traiter l'amour en paſſion. Il ne combattra celui du Marquis que par le ridicule; mais il le combattra fortement. Le vice agit plus adroi-

tement que la vertu ; & ſes faux préceptes feront une impreſſion plus profonde que vos principes d'honnêteté. Ne doutez pas que Valville, qui s'affiche pour l'ami, pour le Mentor de votre frere, qui l'annonce dans le monde, qui craindroit que le ridicule de cet attachement ne rejaillît ſur lui s'il étoit connu, ne ſe ſerve de l'aſcendant que dix ans de plus & beaucoup d'expérience lui donnent, pour arracher le Marquis aux dangereux liens dans leſquels il l'a lui-même engagé. Léonor le craint & voudroit l'éloigner ; mais elle n'a encore oſé montrer ce deſir, & votre frere ne s'en apperçoit pas. Je vous le répete, c'eſt un très-grand bonheur dans cette circonſtance qu'il ait tant de confiance & d'amitié pour Valville. Voilà, ma chere Comteſſe, le détail exact & certain de l'état des choſes. Soyez ſûre que je ſerai bien informée, & que je ne vous laiſſerai rien ignorer. Adieu, remettez-vous, & comptez ſur la plus tendre des amies.

LETTRE XIV.

Du Marquis de Roſelle à Valville.

A Paris, 2 Décembre.

QUE tu connois peu l'amour, cher Valville ! Pardonne ; ta lettre m'a revolté. Eh ! qu'eſt-ce donc pour toi que ce ſentiment, ſi tu peux ainſi l'aſſujettir aux circonſtances ? Ah ! que mon cœur eſt différent du tien ; je brûle, je meurs

pour Léonor, & je chéris mes tourmens. Sa vertu, qui me désespere, m'est pourtant précieuse & respectable. Que j'aille feindre de ne la plus aimer, parce que je dois la trouver digne de mon estime! Valville, as-tu bien pu me donner ce conseil? Eh! comment le pourrois-je suivre? Non, non, ma tendresse, mes soins, peuvent seuls fléchir son cœur; quel triomphe, cher ami! Ne regarde point en arriere, oublie les égaremens de cette fille estimable aujourd'hui, & tu verras que sa vertu est plus difficile à vaincre, que celle d'une femme qui n'a jamais éprouvé de séductions. Elle me permit hier d'entrer chez elle; quel mêlange admirable d'amour, de modestie, de sagesse & d'agrémens! Il faudroit avoir une ame de fer pour ne pas être touché; je lui dois de la reconnoissance; ses moindres bontés sont des sacrifices; ses graces & sa franchise temperent seules la sévérité de sa réserve; enfin c'est un être adorable..... Ah! mon ami, dans quel état est mon cœur! elle m'a réduit au point de ne lui demander rien, mon respect égale mes desirs. Que deviendra tout cela? Je ne sais; mais si je cessois bientôt d'espérer, je cesserois bientôt de vivre. Tu m'as refusé le service que je te demandois; ton amitié fait ton excuse & m'interdit les reproches. Je prendrai moi-même ces soins: ménage Léonor dans tes réponses, tu dois ces égards à notre amitié; garde-toi surtout de me proposer d'autres maîtresses. Adieu cher Valville, songe que mon cœur n'est ouvert qu'à toi.

LETTRE XV.

De M. de Valville au Marquis.

A Paris, 2 Décembre.

Je t'aime & je te plains, mon cher Marquis, mais je ne flatterai jamais une paſſion extravagante. De grace, ne fais tes confidences qu'à moi. Tu ne pourrois jamais effacer le ridicule que cet amour te donneroit. Tu ne veux pas que j'attaque la vertu de ta maîtreſſe; allons ſoit, je la reſpecte, je bannis les ſouvenirs en ta faveur. Mais, mon ami, quand elle ſeroit la femme la plus décente, crois-tu que je t'approuvaſſe davantage? C'eſt chez toi une frénéſie que l'amour; l'amour! ſçaches qu'il ne doit être qu'un amuſement, qu'un préſervatif contre l'ennui. Il faut en intrigues amoureuſes, comme en toutes autres affaires, former un plan d'abord, & ne s'en point écarter, à moins que les circonſtances ne varient. On prend une fille comme Léonor, on la garde tant qu'elle amuſe, on l'entretient décemment; & on la quitte quand on ne l'aime plus, ou quand elle devient impertinente; cela ne demande pas plus de façon. Il faut un peu plus d'égards pour les femmes d'un certain état, ce n'eſt gueres qu'à mon âge qu'on en vient là. Les alentours de ces Dames ſont plus gênans. S'inſinuer dans l'eſprit d'un mari, s'aſſurer de ſes gens, conſerver l'air de décence, ſont des choſes difficiles; l'uſage du monde peut ſeul les apprendre; auſſi

n'ai-je pas voulu te faire commencer par-là. Léonor étoit ce qu'il te falloit d'abord; mais tu perds la tête. Reviens à toi, cher Marquis, c'eſt une fievre chaude qu'il faut éteindre. Avec tant d'envie de mériter de la conſidération, tu dois craindre ſingulierement le ridicule; ſonge à celui que tu te donnerois ſi ton aventure étoit ſçue. Je te jure le ſecret; mais ne vas pas te trahir. Adieu, Marquis, pardonne moi ma franchiſe comme je te pardonne tes erreurs.

LETTRE XVI.

De Madame de Narton à la Comteſſe.

A Paris, 20 Décembre.

Je ſuis extrêmement fâchée d'être forcée de partir pour aller à Varennes, l'une de mes Terres en Lorraine, & de vous quitter, ma chere amie, dans les inquiétudes où je vous laiſſe. Une affaire imprévue & indiſpenſable preſſe mon départ, & je ne ſais trop quand il me ſera poſſible de revenir. Les chagrins que vous donne votre frere redoublent mon affliction; j'aurois fait ici pour vous & pour lui tout ce que j'aurois pu; mon zèle ne ſe refroidira certainement point par l'abſence, & peut-être ſera-t-il plus efficace. Je n'aurois pu agir moi-même, c'eſt M. de Ferval qui nous auroit ſervies; il nous ſervira comme ſi j'étois préſente. Je ſuis voiſine de Madame de Ferval

vai ſa mere ; elle s'unira à moi pour engager ſon fils à redoubler d'attention ſur la conduite de votre frere. Il m'a promis de m'écrire exactement, je vous enverrai ſes lettres, ſi elles peuvent vous être de quelqu'utilité. Adieu, ma chere Comteſſe, j'ai le cœur déchiré de m'éloigner de vous.

LETTRE XVII.

De la Comteſſe à Madame de Narton.

A Paris, 25 Décembre.

QUE les affaires qui vous éloignent ſont venues mal à propos, chere amie, & que vous m'étiez néceſſaire, ne fût-ce que pour me conſoler ! Depuis votre départ je n'ai plus entendu parler de mon frere ; il y a quatre jours que j'ignore ce qu'il devient. Mon mari à été chez M. de la Roche ; je n'ai pu l'empêcher de ſe livrer à ſon zèle. Je n'augure rien de fâcheux de cette viſite, il veut lui-même vous en rendre compte ; je vous avoue que je n'ai pas l'eſprit aſſez libre pour faire de tels récits ; tout cela m'étonne ſi fort que je me crois dans un autre monde. Ne m'oubliez pas, chere amie donnez-moi des nouvelles de mon frere dès que vous en ſaurez, & des vôtres je vous en prie.

LETTRE XVIII.

Du Comte de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 25 Décembre.

Je me ſuis reſervé, Madame, le plaiſir de vous faire moi-méme le détail de ma viſite; ma femme prend la choſe aſſez ſérieuſement pour nous deux. Ce n'eſt pas que je trouve ſes craintes déplacées tout-à-fait, le manege de la belle eſt trop adroit pour qu'on ne doive pas s'en défier; mais notre Marquis n'a pas perdu la raiſon, à ce que j'eſpere, il ne s'agit que de lever le bandeau qui lui couvre les yeux. J'ai pour cela été trouver M. de la Roche, c'eſt une ancienne connoiſſance, je l'ai vu autrefois commencer ſa carriere; ce ſouvenir n'eſt pas extrêmement flatteur pour lui; mais je me ſuis bien gardé d'en rapporter les circonſtances fâcheuſes, au contraire j'ai pris le ton de vieille amitié, ce qui m'a paru lui faire un plaiſir extrême, parce que nous étions en préſence d'un jeune Duc qui venoit ſans doute lui emprunter de l'argent. Il a donc été charmé de l'eſpece de relief qu'il a cru que cela lui alloit donner. Quand le Duc a été ſorti, j'ai prétexté une affaire, pour donner un motif à ma viſite; j'ai enſuite vanté ſon hôtel, ſon jardin, ſes meubles, &c. Il m'a promené par-tout, & j'ai trouvé le moyen de me mettre très bien dans ſon eſprit. Il m'a demandé ce que j'avois fait

depuis vingt ans que je ne l'avois vu, je lui ai raconté mon mariage, & tout doucement j'ai amené la conversation sur le compte de mon beau-frere; je lui ai dit ses amours avec une fille d'Opéra; ce sont les plus aimables, a-t-il repondu; elles sont un peu cheres, mais aussi ... ! Ah! lui ai-je dit, je ne crois pas qu'il lui en coûte beaucoup. On m'a assuré que cette fille étoit entretenue par un homme extrêmement riche & de beaucoup d'esprit; cet homme l'aime éperduement & elle le trompe. Oh! le sot! le sot! s'est-il écrié, peut-on ainsi se laisser duper? Et vous assurez qu'il a de l'esprit? On dit qu'il en a prodigieusement. & c'est ce qui m'étonne. Mais quelle est cette fille, a-t-il demandé avec vivacité? On la nomme je crois Léonor, oui, Léonor. Il a rougi jusqu'au fond des yeux, & m'a dit, après deux minutes de silence, qu'il ne la connoissoit point. J'ai beaucoup insisté sur le malheur de celui qu'elle trompoit; j'ai dit que c'étoit sans doute une belle ame, j'ai peint le bonheur du Marquis des couleurs les plus propres à piquer cet homme, & enfin j'en suis venu à bout. Soit dépit, rage, ou foiblesse, il m'a tout avoué. Je suis ce malheureux, m'a-t-il dit, je sais me rendre justice; à mon âge il faut être généreux, aussi l'ai-je été. Je lui donne 1500 liv. par mois, tous ses meubles sont mes présens, 40000 liv. de pierreries par-dessus le marché. Je lui ai demandé de la fidélité; j'en ai exigé du secret; j'ai une femme vieille & dévote, des enfans de trente ans, deux gen-

dres de qualité qui comptent ſur tous mes ſoins à augmenter ma fortune, nous avons d'ailleurs affaire à une homme dont l'auſtérité ne s'accommode pas de nos plaiſirs, tout cela m'oblige à la diſcrétion ; je me flattois qu'on ignoroit ma foibleſſe. La miſérable ! elle ſe ſervoit de mes précautions méme pour me tromper. Depuis un mois je n'ai pu la voir que deux fois ; & c'étoit, diſoit-elle, parce qu'elle ſavoit que ma famille nous épioit. Vous êtes galant homme, Monſieur, a t-il ajouté, vous connoiſſez le monde, ainſi je ne me repens pas de vous avoir avoué mon ſecret. D'ailleurs quel ménagement puis-je garder aujourd'hui ? Je ſuis trop outré. Me voilà revenu pour jamais de ces malheureuſes créatures, je ne veux plus avoir de pareilles intrigues ; mais je veux me venger, & voir cette coquine abominable replongée dans la miſere, d'où mon imbécillité l'avoit fait ſortir. Depuis un an que je l'ai, voyez ce qu'elle m'a coûté ; je ne me le pardonnerai jamais ! Des torrens d'injures ont ſuccedé à cette réflexion ; je l'ai encouragé à la vengeance, je l'ai plaint, je l'ai embraſſé, & lui ai promis le ſecret ; nous nous ſommes ſéparés les meilleurs amis du monde, & je l'ai laiſſé dans les diſpoſitions où je le voulois. C'eſt un vice qui va en châtier un autre ; il me ſemble qu'il n'en peut rien réſulter que de bon. Adieu, Madame, vous voyez que dans cette affaire il y a des aſpects aſſez plaiſans ; je vous chéris & vous reſpecte de toute mon ame.

LETTRE XIX.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 14 Décembre.

AVEZ-vous besoin d'être généreux pour être aimable? Reprenez, cher Marquis, reprenez, je vous en conjure, des dons trop magnifiques. Vous ne me soupçonnez pas d'ingratitude; mais ne paroissez pas par de tels dons me soupçonner d'une avidité méprisable qui n'est pas dans mon cœur. Hélas! vous jugez de mes sentimens par ceux de mes semblables! Préjugé cruel! C'est à la vertu à m'en défendre! Votre estime ne le devoit-elle pas aussi? Je vous renvoye l'écrin que vous mîtes hier sur ma toilette; je vous supplie de le reprendre, & d'être sûr que ma reconnoissance égale votre générosité.

LETTRE XX.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 14 Décembre.

AH! c'en est trop, refuser jusqu'à mes présens! C'est m'annoncer mon malheur par un mépris qui m'outrage... Je ne le reprendrai point... Vous me haïssez! je le vois, je le sens... Léonor, au nom de cet amour dont je suis pénétré, daigne ne pas me désespérer

ainſi ! Accepte au moins ces foibles gages de ma tendreſſe ! chere & trop vertueuſe amante, rends-moi plus de juſtice à ton tour. Hélas ! ſonge que ces dons que je t'offre avec tant de plaiſir, ſont les ſeuls ſoulagemens de ma douleur : m'envierois-tu cette conſolation ? Moi te ſoupçonner d'avidité ! Ah ! Léonor ! eſt-il poſſible que tu juges ſi mal d'un cœur tout à toi, qui ne reſpire que pour toi ! Si tu étois aſſez cruelle pour me renvoyer encore cet écrin..... Ah ! garde-toi de me réduire au déſeſpoir.

LETTRE XXI.

De Victoire au Marquis.

A Paris, 14 Décembre.

Vous l'exigez, mon cher Marquis, je me rends, j'accepte ce ſuperbe préſent ; daignez pourtant ne vous point informer de l'uſage que j'en veux faire, & permettez que je ne conſerve que la bague. Que vous me rendez heureuſe ! Je puis donc faire du bien !

LETTRE XXII.

De Valville au Marquis.

A Paris, 17 Décembre.

Que deviens-tu donc, cher Marquis ? Depuis huit jours je n'ai point eu de tes nouvelles.

N'as-tu point montré mes billets à ta belle? Si tu avois pouſſé la foibleſſe jusques-là, je ne m'étonnerois plus de ton ſilence. Ecoute donc, mon ami, ma foi cela paſſe la plaiſanterie, & c'eſt très-ſérieuſement que je t'avertis, que tu te perds. Quand cette fantaiſie ſera paſſée, tu en ſeras au déſeſpoir. Voilà un ſujet perpétuel d'épigrammes contre toi. Ces ſortes de notes ſont déſagréables. Si ta maîtreſſe étoit une Veſtale; tu pourrois trouver quelques Bourgeoiſes épriſes de l'Aſtrée, qui t'admireroient; mais l'adorateur de Mademoiſelle Léonor, n'aura pas même la reſſource d'être plaint. On ne peut te trouver chez toi. Viens me voir demain. Il faut te faire changer d'air. J'ai deſſein de te préſenter chez la jeune Marquiſe d'Aſterre; ce ſera une diverſion agréable & néceſſaire. Le ton de la bonne compagnie, l'habitude de la voir, les comparaiſons que tu feras en état de faire, t'ouvriront les yeux. Adieu, mon cher, à demain, n'eſt-ce pas?

LETTRE XXIII.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 18 Décembre.

Tu n'imagines pas, Valville, à quel point tu m'affliges; tu ne veux point ſentir quel outrage c'eſt pour un amant que d'inſulter l'objet qu'il aime. Il faut toute mon amitié pour t'excuſer. Je ne t'avois jamais vu injuſte. Que t'a fait

Léonor? Peut-on condamner auſſi légérement! Son état eſt vil, je l'avoue; mais l'a-t-elle choiſi? Les ſuites inévitables de cet état, les ſéductions qu'il entraîne, & qu'elle a éprouvées, les imprudences qu'elles lui ont fait commettre, ſes fautes peut-être, ne peuvent-elles être excuſées par le malheur de ſon ſort, par l'abandon affreux où elle s'eſt trouvée? Ne peuvent-elles être effacées par la vertu, dont ſon cœur eſt à préſent rempli? Ah! la noble franchiſe avec laquelle elle m'a fait des aveux ſi humilians, répare tout à mes yeux. Qu'ils ſont grands ces aveux! Cher Valville, ſi tu connoiſois ſon ame! ſi tu ſavois quel uſage elle fait de mes préſens! Les diamans que je lui ai donnés ont été vendus pour ſoulager une famille honnête & pauvre. Elle me le cachoit; mais hier, tandis que j'étois avec elle, ces infortunés, dont ſa généroſité a réparé les malheurs, vinrent fondant en larmes ſe jetter à ſes pieds, & malgré ſa défenſe firent éclater leur reconnoiſſance à mes yeux. Elle voulut me la reporter toute entiere, ah! c'étoit moi qui leur en devois à tous! Voilà, Valville, voilà l'objet auquel je ſuis attaché; penſes-tu que je puiſſe en rougir? Que je me trouverois bas de n'oſer honorer la vertu pour elle-même! Adieu, mon ami, ſonge que je ſuis aſſez malheureux ſans que tu m'accables encore. Je ne puis accepter ton offre de me préſenter chez ta jeune Marquiſe. En quoi ce prétendu bon air la rend-il ſupérieure à ma chere Léonor? Je ne veux point

de diverſion à mes chagrins. Je les aime, & Léonor ſeule peut les adoucir.

LETTRE XXIV.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 26 Décembre.

Ah! cher Marquis, c'en eſt fait, ne me revoyez plus, n'exigez plus que je vous voye. L'état affreux où la barbarie d'un homme bas & cruel me réduit, ne me laiſſe d'autres reſſources qu'une mort prompte. Ce miſérable, que pour mon malheur j'ai connu dès mon enfance, cet hypocrite, ce lâche ſéducteur, ce la Roche, dont peut être déja vous ſavez les fureurs, ce monſtre qui, ſous l'ombre de la piétié, du deſir de m'amener à la vertu par les ſecours de l'opulence, de la religion même, m'a fait accepter des bien-faits.... ah! je vivrai trop peu pour en rougir aſſez. Ses intentions étoient criminelles, je m'en ſuis apperçue; mais j'avois trop craint de m'en appercevoir, ſes ſecours m'étoient néceſſaires; ce n'a été que par dégrés qu'il eſt parvenu à me demander l'infâme prix de ſes dons. La haine, la vertu, que ſais-je? l'amour peut-être, tous ces ſentimens plus vifs alors, que la crainte de l'indigence, m'ont fait rejetter avec un mépris plein d'horreur ſes propoſitions affreuſes. La rage dans cette ame de fer & de boue, a bientôt ſuccedé à l'amour

Il a ſçu que vous m'étiez attaché; la jalouſie s'eſt emparée de ſon cœur: que d'outrages il m'a faits! Il m'a chaſſée ignominieuſement de l'appartement que j'occupois; il s'eſt emparé de mes pierreries, de mes bijoux; il a tout pris. Ces pertes, très-conſidérables, ne me cauſent point de regrets; tout ce que je tiendrois d'un tel monſtre me ſeroit odieux; mais l'éclat indécent des inſultes qu'il m'a faites, m'humilie & me déchire le cœur. Hélas! ſi, dans mon état, on pouvoit ſe flatter de conſerver encore quelqu'ombre de conſidération, le miſérable me l'auroit ravie. Adieu, trop cher & trop tendre Marquis: plaignez une malheureuſe victime des rigueurs de la fortune, mais ceſſez de la revoir. Si j'ai pu mériter de vous quelque eſtime, daignez me conſerver un ſentiment ſi précieux, & je mourrai contente.

LETTRE XXV.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 26 Décembre.

QUE me dis-tu, chere amante? O ciel! quelle audace! Toi mourir, toi ... je vole à ton ſecours! Eh! que ne m'apprenois-tu? ... Mais eſt-il tems de faire ces réflexions? Ce monſtre n'échappera pas.... Ma divine amie, au nom de ma tendreſſe ne te laiſſe point accabler. Les outrages de cet homme abominable ſont les éloges de ta vertu; qu'ils te tiennent lieu de réputation. Dans deux heures au plus tard je

ſuis à toi : les momens me ſont chers. ... Calme-toi, je n'ai jamais ſenti tant d'amour & de fureur.

LETTRE XXVI.

De M. de Ferval à Madame de Narton.

A Paris, 2 Janvier.

AI-JE beſoin d'encouragement, Madame ? Je ſervirai le Marquis de Roſelle de tout mon pouvoir ; mais ſa paſſion eſt d'une violence qui m'effraye. L'éclat qu'a fait M. de la Roche n'a ſervi qu'à l'enflammer davantage, Il vient de donner à Léonor un logement ſuperbe, des meubles magnifiques, des habits, des bijoux, des pierreries, un carroſſe, des Domeſtiques, & une penſion plus forte que celle que la Roche lui faiſoit. Il a vendu, pour fournir à cette dépenſe, ſa Terre de Picardie. Il s'eſt brouillé avec M. de Saint-Sever. Il veut poignarder la Roche, qui s'eſt tenu caché depuis qu'il a ſçu cette menace. Voilà, Madame, ce qui s'eſt paſſé depuis quatre jours. M. de Saint-Sever a bien dérangé nos affaires. Tâchez, je vous en conjure, qu'il ne s'en mêle plus. Je ne perds pas l'eſpérance, ſi l'on veut me laiſſer faire. Mon Valet de Chambre (car ce ſont-là les reſſorts que je me trouve obligé d'employer) eſt toujours dans la plus étroite liaiſon avec la ſuivante de Léonor ; c'eſt par ces petits moyens que j'eſpere parvenir au but. Je me trouverai

le plus heureux des hommes ſi je puis réuſſir, & vous convaincre par mon zèle de tout mon reſpect.

LETTRE XXVII.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 6 Janvier.

QUE j'ai de chagrins, ma tendre amie! Vous ſavez l'effet que l'éclat de M. de la Roche a produit. Mon frere vint hier ici. Mon mari ne put s'empêcher de lui parler de la vente de ſa Terre, & de lui dire, avec trop de vivacité peut-être, ce qu'il penſoit de ſa conduite. Il ne lui parla pourtant point de Léonor, il me l'avoit promis; mais il lui repréſenta le tort qu'il ſe faiſoit par des dépenſes auſſi conſidérables. Le Marquis voulut ſortir ſans daigner preſque lui répondre: M. de Saint-Sever le retint, & continua de lui répéter ce qu'il s'ennuyoit d'entendre. Il n'y put tenir; ce frere que j'avois toujours vu ſi doux, ſi tendre pour moi, ſi complaiſant pour mon mari, devient fier, & preſque bruſque. Je n'ai plus beſoin de précepteur lui dit il, & perſonne n'a le droit de diriger mes actions: mon cenſeur ne peut être mon ami. Il partit en colere, je n'oſai le rappeller. M. de Saint-Sever étoit trop animé & le Marquis auſſi; peut-être ne le reverrons nous plus, il va nous éviter. Que de ſujets d'inquié-

tudes! Mon mari eſt furieux contre lui. Adieu, ma tendre amie, mes malheurs augmentent chaque jour.

LETTRE XXVIII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 9 Janvier.

VOTRE douleur eſt juſte & naturelle, ma chere Comteſſe; mais de quoi vous ſert en ce moment que mon cœur la partage? Hélas! je ne ſuis point avec vous, je n'eſſuie point vos larmes. Puiſſe au moins le malheur de la tentative de M. de Saint-Sever le rendre plus circonſpect! Employez, ma chere, tout l'aſcendant que vous avez ſur lui, pour l'engager à réprimer ſon zèle & ſa colere. Eh! peut-on ſe fâcher ſérieuſement contre un malheureux tyranniſé par la plus violente des paſſions? Ce n'eſt plus lui qui penſe, qui parle, qui agit. Traitons-le comme un malade dans le délire; comme un de ces hommes, dont la nature nous offre le triſte ſpectacle pour nous humilier. Votre frere eſt à-peu près dans cet affreux état, mais il en ſortira, & ſon repentir alors expiera des fautes qu'il ne peut condamner aujourd'hui.

Pour l'amener à ce point déſiré, il faut les plus grands ménagemens. Que M. de Saint-Sever vous conſole en partageant votre affliction: qu'il prenne toujours l'intérêt le plus tendre à

votre frere; mais dites-lui, je vous prie, que je le conjure de ſe repoſer ſur M. de Ferval, des ſoins qu'il faut prendre. Dites-lui que je prévis tout ce qui arriveroit de ſa démarche, dès qu'il m'en eût envoyé le détail. Il ne faut point eſſayer d'arracher le trait dont l'ame de votre frere eſt bleſſée; il faut chercher à le détacher doucement; il faut oppoſer l'art à l'adreſſe: le cœur des honnêtes gens eſt plus difficile à guérir que leur eſprit. Ce n'eſt pas ici un travers, c'eſt une foibleſſe. Ferval met tout en œuvre pour vous ſervir. Il ne néglige pas les plus petits moyens La liaiſon d'un de ſes gens avec la Femme de chambre de Léonor, le met à portée de ſavoir beaucoup de choſes, & d'arranger ſes démarches ſuivant les circonſtances. Je ne doute pas que vous ne le voyiez ſouvent. Il ne m'a point confié ſes deſſeins. Peut-être ne vous les dira-t-il pas non plus. Il ſent combien en général les confidences ſont dangereuſes, & n'en veut faire à perſonne. Laiſſons-le agir. Sa mere excite ſon zèle, comme s'il pouvoit être plus vif. Les lettres qu'elle lui écrit, ne ſont pleines que de vous, du Marquis, & de toute cette malheureuſe avanture, qui l'intéreſſe ſingulierement. Elle, ſa famille compoſent ma ſociété; je n'en cherche point d'autres.

Il y avoit long-tems que je ne l'avois vue; j'ai retrouvé ſon eſprit, ſes vertus, ſon caractere, comme je les avois laiſſés; mais ce que je n'ai pas reconnu, ce ſont ſes trois filles; l'une

de dix-huit ans, l'autre de seize, l'autre de quinze. Peignez-vous trois Nymphes, tout ce que vous voudrez, pourvu que ce soit les plus aimables personnes que j'aie jamais vues. Elles n'ont de l'enfance que la candeur & les graces. Elles ont de la raison; mais une raison charmante, simple comme leur cœur, & qui vous donne l'idée de la belle nature. Si j'écrivois un roman, je ne pourrois m'empêcher de comparer leur raison naissante à la douce lumiere des premiers rayons d'un beau jour. Voilà, chere amie, ce qui m'entoure, & ce qui rendroit ma vie délicieuse, si l'état ou je sais que vous êtes, me laissoit la liberté de m'occuper agréablement. Le Marquis ne pourra cesser de vous aimer, j'en suis sûre. S'il marquoit quelque desir de vous revoir, quelque regret de vous avoir affligée, ma chere, il faudroit saisir cette occasion de lui montrer toute votre tendresse; il faudroit en redoubler les témoignages, & sur-tout éviter toute explication, tout reproche, tout ce qui pourroit enfin l'humilier, ou heurter sa passion. Adieu, ma tendre amie, que je souffre d'être loin de vous!

LETTRE XXIX.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 28 Décembre.

La parole que vous m'avez donnée, mon cher Marquis, de ne point voir cet abomina-

ble la Roche, peut à peine me rassurer. Oubliez jusqu'au nom de cet homme, je vous en conjure. Est-il digne de votre colere? Je le mépriſe trop pour vouloir être vengée. Promettez-moi que vous ne le verrez jamais. Je le crains, c'eſt une ame vile; un homme d'honneur n'eſt point en garde contre les crimes des lâches.... Je frémis à la ſeule idée..... Mon cher Marquis, pardonnez-moi mes craintes. Daignez auſſi m'accorder la grace de mettre des bornes à votre généroſité. Suis-je faite pour tant de magnificence? Non, elle m'humilie. Eſt-ce là l'extérieur de la vertu? Souffrez que je n'accepte plus vos dons. Que je ſerois malheureuſe, ſi j'étois la cauſe de votre rupture avec Madame de Saint-Sever! Elle aura ſans doute entendu dire que vous m'aimiez; elle aura ſçu la dépenſe que je vous ai occaſionnée; elle aura été pénétrée de douleur, cette ſœur ſi tendre & ſi reſpectable. Rien ne peut lui parler en ma faveur; elle ne connoît pas mon ame; mon état ſeul doit me rendre odieuſe à ſes yeux. Son mari eſt un homme ſimple, honnête, il vous aime; ſon âge, ſes ſoins, lui donnent des droits ſur vous. Il eſt perſuadé que vous allez vous ruiner pour moi; il cherche à vous retirer de ce danger, pourriez-vous le trouver coupable? D'ailleurs l'envie qu'ils ont de vous marier eſt raiſonnable, & l'attachement que vous avez pour moi met obſtacle à leur deſſein. Je ſuis trop votre amie, je vous dois trop, pour ne pas vous en avertir.

Eh! quelle autre raiſon avois-je de vous éloigner? Mon cher Marquis, craignons l'un & l'autre un amour dangereux. Bornons-nous à la ſimple amitié; ſi ſes plaiſirs ſont moins vifs, ils ſont moins ſuivis de peines. Voyons nous rarement, je vous en conjure. Cherchez des ſecours contre votre paſſion dans le ſein de votre famille. Attachez-vous à quelque objet aimable, vertueux, & digne de votre amour; & s'il le faut, pour le repos de vos jours, oubliez-moi.... Adieu, mon cher Marquis, ſoyez heureux, tous mes vœux ſeront comblés.

LETTRE XXX.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 28 Décembre.

Tu me ravis, fille divine! être adorable! Que je puiſſe t'oublier! Que je le veuille! plutôt mourir mille fois. Eh! que m'importe que mes parens deſirent de me charger d'un joug affreux? Je ne me ferai point la victime de leurs ſentimens. Je renonce au mariage, & j'y renonce pour jamais. Je ne veux que toi, ma Léonor, tu pourras ſeule remplir mon cœur. Quels ſcrupules te fais-tu ſur mes préſens? Ah! je te l'ai déja dit, ne m'interdis pas cette douceur, cette conſolation, la ſeule qui me ſoit donnée & que ma famille me diſpute encore! Je ne verrai point la Roche, je te l'ai promis. Je n'aurois pu me ſouiller d'un ſang ſi vil que

dans les premiers mouvemens de ma fureur; n'appréhende rien de la sienne. Que tu es bonne! que tu es grande! Tu merites l'hommage de l'univers. Je relis mille fois ta lettre; mais c'est pour admirer tes sentimens, sans m'y rendre, & pour prendre de tes vertus de nouvelles armes contre toi-même.

LETTRE XXXI.

De Valville au Marquis.

A Paris, 8 janvier.

J'ABHORRE le rôle de Censeur, mon cher, mais je ne puis m'empêcher de le devenir pour toi. Tes folies sont publiques; elles rejaillissent sur moi. Tu t'affiches, tu vends des Terres; tu te brouilles avec ta famille; tu choques toutes bienséances; je dois t'en avertir. Il n'est pas nécessaire d'aimer ses parens; mais il faut vivre décemment avec eux, les voir rarement, mais les voir. Les ruptures & les éclats font un tort; c'est se manquer à soi-même. Il y auroit de la sottise à se refuser les plaisirs, mais il faut conserver les dehors. On n'a plus d'hypocrisie aujourd'hui, mais on a de la décence. Tu n'en conserves point; tu vas donner tête baissée dans une passion ridicule. Tu te laisses prendre par un faux air de vertu; quelle extravagance! Quand cette vertu seroit vraie, il faudroit être bien dupe pour

s'attacher à une femme qui l'afficheroit. A quoi cela mene-t-il ? Mais celle dont Léonor se pare à tes yeux, est fausse de toute fausseté.

Puisque c'est là ce qui t'a séduit, s'il le faut, pour te guérir de cette manie, je t'envoyerai la liste de tes prédécesseurs. Elle est nombreuse au moins..... Crois-moi, mon cher, je connois mieux cette fille que toi.... Tu es le premier, & tu seras l'unique auquel elle fasse éprouver des rigueurs. Sa prétendue franchise, dont tu es pénétré, n'est qu'une fausseté raffinée. Dans ces aveux si beaux, elle ne t'a pas tout dit. Mais est-il besoin de te prouver, par des faits, qu'elle a été la conduite d'une fille d'Opéra ? Ce titre seul l'annonce. L'artifice est trop grossier. Comme je ne te vois plus, j'ai pris le parti de t'écrire, & de t'informer que tu deviens le sujet universel des plaisanteries. C'est le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme de ton âge. Livre-toi aux plaisirs, aie des maîtresses, évite les leçons de ta sœur, & le verbiage de ton beau-frere, tu feras fort bien ; mais observe les bienséances d'usage, le monde l'exige ; il n'est plus possible de lui pallier tes torts. Quitte Léonor sans balancer, nous tâcherons de réparer le reste. Adieu, mon ami.

LETTRE XXXII.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 9 Janvier.

C'EN eſt trop, Monſieur, vous me pouſſez à bout. Joindre la colomnie à l'outrage..... Vous ignorez ce que c'eſt que l'amour. Je croyois que vous reſpecteriez l'amitié. Votre cœur n'eſt pas fait pour les ſentimens tendres; j'en exige dans mes amis. Ce ſeul titre vous a pu donner le droit de m'accabler de conſeils ſuperflus & d'avertiſſemens importuns. Supprimez-les, & oubliez-moi.

LETTRE XXXIII.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 20 Janvier.

PARDONNE, pardonne, ma Léonor, un mouvement dont je ne ſuis pas le maître. Je n'oſe te l'avouer,.... Tu n'es pas faite pour être ſoupçonnée; auſſi ma curioſité ne vient-elle pas de jalouſie; elle prend ſa ſource dans l'intérêt le plus tendre... le plus vif... Ah! ma chere, puis-je ſans témérité te demander la grace de m'apprendre ce que c'eſt que la lettre que tu reçus hier à ta toilette? Elle te cauſa une émotion que tu ne pus me cacher. Tu laiſſas tomber cette letttre, & je vis ton inquiétude, pendant que je la ramaſſois; je ne fis que regarder

le deſſus, j'allois te la rendre; tu me l'arrachas avec précipitation. Ah! ſi c'étoit quelqu'événement heureux, tu n'aurois pas eu la cruauté de me le laiſſer ignorer. Aurois-tu quelque chagrin que je ne puiſſe ſavoir? Chere Amante, mon cœur t'eſt ouvert, daignes-y verſer tes peines. Je te vis hier diſtraite, rêveuſe, tu ſoupirois... tu me regardois.... Je ne puis m'empêcher de croire que cette lettre m'intéreſſe. Je n'oſai faire éclater le deſir ardent que j'avois de la voir; mais elle a troublé mon repos, & je te conjure, ſi les choſes qu'elle renferme ne ſont pas des ſecrets dépoſés dans ton ſein, ſi elle n'intéreſſe pas d'autres que toi, je te conjure de me dire.... Ma Léonor, je ſuis trop tendre pour paroître indiſcret ou ſoupçonneux; je ne m'adreſſe qu'à toi pour ſavoir ce que tu as craint de m'apprendre... Adieu, ſi je te ſuis cher tu ne me refuſeras pas cette preuve de ta confiance.

LETTRE XXXIV.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 21 Janvier

Je ne puis, mon cher Marquis, vous montrer cette lettre, L'honneur me le défend. Le ſecret d'autrui, dans aucun cas, n'eſt en mon pouvoir. Daignez ne pas me preſſer davantage. C'eſt une affaire importante.... Vous ne pouvez la ſavoir; ne vous inquiétez pas, ce n'eſt point un malheur;

dans d'autres circonſtances, ç'auroit peut-être été pour moi un événement heureux. Voilà tout ce que la prudence, l'honneur, & même la reconnoiſſance, me permettent de vous dire. Adieu, mon cher Marquis, vous ne pourriez ſans injuſtice me faire un crime de ma reſerve.

LETTRE XXXV.

De M. de Ferval à Madame de Narton

A Paris, 25 Janvier.

J'AI gagné bien peu de terrein, Madame, depuis quinze jours; mais je vis hier, par l'entremiſe de mon Valet de-chambre, Marton, Suivante de Léonor: je vais vous répéter notre converſation, avec tout le verbiage indiſpenſable vis-à-vis d'une Marton. Cette fille débuta, comme de raiſon, par les proteſtations d'une fidélité à toute épreuve pour ſa maîtreſſe. Elle me dit qu'elle ne reſſembloit point à toutes les femmes de ſon eſpece; qu'elle avoit de l'honneur. Je ſavois par cœur ce préambule; je l'écoutai pourtant, & j'y répondis avec quelques louis. Ma réponſe lui plut, quoiqu'elle fît quelque ſemblant de s'en défendre. Je vois, me dit-elle, Monſieur, que vous êtes un honnête homme, & que ce n'eſt que par un bon motif que vous voulez ſavoir.... Dis-moi tout ce qui ſe paſſe, lui dis-je, & tu n'auras point à t'en repentir. Hélas! dit-elle, Monſieur, j'appartiens à qui me fait gagner ma vie; ſi c'eſt

vous qui avez cette charité, c'eſt vous que je ſervirai. Après avoir ainſi arrangé ſon honneur, ſa conſcience & ſon intérêt, elle me dit que ſa maîtreſſe etoit fort diſcrette, & ne lui avoit jamais rien confié. J'ai bien quelques ſoupçons, ajouta-t-elle, mais je ne puis vous rien dire de poſitif. Je lui demandai quels étoient à-peu-prés ſes ſoupçons. Eh! mais, dit-elle, je ne ſais... elle a bien ſûrement des deſſeins. Il eſt certain qu'elle ne voit plus perſonne que M. le Marquis. Elle voyoit, devant le dernier éclat; M. de la Roche de tems en tems, & c'étoit pour être libre de le recevoir encore, qu'elle ne voyoit M. de Roſelle qu'aux heures qu'elle lui marquoit; mais depuis ce qui s'eſt paſſé; nous ne voyons plus de Meſſieurs au logis. C'eſt de bonne foi qu'elle prie M. le Marquis de ceſſer de lui faire des préſens. Dans les commencemens elle les recevoit avec joie; mais je ſais bien que, quand on lui apporta l'autre jour le magnifique néceſſaire qu'il lui a donné, elle en fut réellement fâchée. J'ai compris, par quelques mots qu'elle a dits devant moi, qu'elle a deſſein de quitter l'Opéra. Elle parle de vertu, de décence, que ſais-je moi? Enfin, Monſieur, il y a quelque choſe là-deſſous; je ne vois pas ce que c'eſt, mais on ne peut changer ſi facilement du noir au blanc. Mais, ma chere Marton, eſt-il poſſible qu'elle ne donne ſa confiance à perſonne? Je ne dis pas ça, répondit-elle; Mademoiſelle Juliette.... oui, Mademoiſelle Juliette pourroit ſavoir... Quelle eſt, lui dis-je, cette Mademoiſelle Juliette? C'eſt une Demoi-

selle, comment vous dirai-je... une Demoiselle.... comme ma maîtresse. Elle est à la campagne à dix lieues d'ici, chez un Monsieur fort riche, avec lequel elle vit. C'est la meilleure amie de ma maîtresse ; elles s'écrivent souvent.... Je ne connois même qu'elle qui lui écrive ; & c'est ce qui me donne encore plus d'envie de savoir de qui vient une lettre que ma maîtresse reçut il y a trois jours d'une autre main que de Mademoiselle Juliette.. Ah ! que je voudrois bien connoître l'objet de cette lettre, qui n'a pas été écrite, ni reçue sans dessein ! On ne m'a rien dit; mais j'ai bien vu qu'il y avoit quelque chose. Elle engagea M. le Marquis à venir chez elle à midi, elle ne l'avoit jamais reçu à cette heure là ; c'est ordinairement celle où le facteur rend les lettres. C'est toujours à moi qu'il les remet; elle me donna dès le matin l'ordre de le faire entrer chez elle. Il arriva effectivement pendant que M. de Roselle étoit ici, & remit à ma maîtresse une lettre qu'elle lut avec des façons.... Elle la laissa tomber ; elle l'arracha avec inquiétude des mains de M. le Marquis, qui l'avoit ramassée... Tenez, Monsieur, il y avoit quelque chose.... Elle attendoit sûrement cette lettre.... Je ne sais encore ce que c'est ; mais elle a quelque dessein. Aujourd'hui j'ai trouvé son secrétaire entr'ouvert, je l'ai refermé, & lui en ai rendu la clef. De quoi vous mêlez-vous ? m'a-t-elle dit ; je suis sortie, elle a r'ouvert le secrétaire, mais avec précaution Je la guettois sans qu'elle me vît, & j'ai bien remarqué que

cela n'a pas été fait ſans deſſein. Comment, ai-je ajouté, ta maîtreſſe eſt-elle avec le Marquis à préſent ? Oh ! Monſieur, il l'adore, & je crois, Dieu me pardonne qu'il a pour elle du reſpect ; car il me ſemble que c'eſt ainſi que j'ai entendu appeller une inaction timide & un air déconcerté. Il n'auroit pas plus d'égards pour une Ducheſſe, & une Ducheſſe n'auroit pas plus l'air d'une femme comme il faut, que Mademoiſelle Léonor quand elle eſt avec lui. Il n'y a pas longtems que je ſuis avec elle ; elle a renvoyé celle qui étoit avant moi, parce que peut-être elle ſavoit des choſes.... Quel eſt, lui ai-je dit, à-peu-près le caractere de ta maîtreſſe ? Monſieur, elle n'eſt pas mauvaiſe ; elle eſt aſſez douce à ſervir ; quand elle a de l'argent, elle eſt libérale ; elle ne ſait point diſputer ni marchander ; elle a bien de l'eſprit, à ce que l'on dit ; au reſte, elle ne me parle preſque pas. Depuis quelle eſt rêveuſe, inquiéte, agitée, quand elle eſt ſeule, mais elle prend un air riant & agréable, dés qu'elle voit arriver M. le Marquis. Ne crois-tu pas qu'elle lui accorde.... Oh ! non, Monſieur, rien du tout, j'en ſuis bien ſûre. Eh ! ſans cela.... Je m'y connois, j'en ai ſervi pluſieurs ; quand on eſt pauvre, l'argent de ces Demoiſelles eſt auſſi bon que celui d'autres perſonnes. Je ſuis honnête, Monſieur, & cela me ſuffit. J'aime réellement Mademoiſelle Léonor, elle eſt ma maîtreſſe, & je fais mon devoir. Il faut que ce ſoit vous, Monſieur, pour que je diſe..... Tu m'as promis.... Oh ! oui, c'eſt

par bonne intention, je le vois, ainſi je n'y crois pas de mal, & vous aurez ſoin de moi. Je t'en réponds, ma chere Marton. Une nouvelle libéralité l'a engagée à de nouvelles confidences. J'ai ſçu d'elle, qu'il y a quelques jours, le Marquis envoya des diamans magnifiques à Léonor, qu'elle les refuſa d'abord, & ne les reçut que pour céder aux inſtances redoublées qu'il lui fit: qu'après en avoir vendu pour 6000 liv. elle envoya chercher de pauvres gens, auxquels elle donna cent écus. (Ils l'ont dit ſecretement à Marton). Ces gens revinrent le lendemain pendant que le Marquis y étoit. Ils ſe jetterent aux pieds de Léonor; ils lui firent de ſi pathetiques remercîmens, que Roſelle eſt perſuadé qu'elle leur a tout donné. Elle feignit d'être au déſeſpoir qu'ils fuſſent venus dans ce moment-là; elle joua parfaitement la généroſité, la modeſtie, & acheva de pénétrer le Marquis de la beauté de ſon ame. Elle a encore donné depuis dix louis à ces gens-là, afin qu'ils lui ſoient dévoués. Elle a d'ailleurs eu l'adreſſe de ne point ſpécifier la ſomme qu'elle leur a donnée, ce n'eſt que la grandeur des remercîmens qui l'a ſeule exagérée; ainſi nous ne pouvons tirer aucun parti de cette avanture. Elle nous montre ſeulement à quel caractere nous avons affaire. Voilà, Madame, tout ce que j'ai pu ſavoir. J'ai fort envie de voir Juliette; je vais m'informer de ſes alentours. Je voudrois bien auſſi ſavoir ce que c'eſt que cette lettre; je ne vous laiſſerai rien ignorer. Mais, de grace, ne parlez point

de tout ceci à Madame de Saint-Sever, vous connoissez son mari, il est toujours fort en colere; il dit que si tout le monde avoit agi comme lui, le Marquis ne donneroit pas tant de chagrin à sa famille; que sa sœur l'a gâté, &c. qu'il l'abandonne; qu'il ne veut plus se mêler de ses affaires; mais il s'en mêleroit demain s'il le pouvoit, & tant pis pour ses affaires. Madame de Saint-Sever ne pourroit peut-être lui cacher une partie de ce qu'elle sauroit; il est plus prudent de ne lui en rien dire, & je vous demande cette grace. Adieu, Madame; permettez-vous que ma mere partage ici avec vous les assurances de mon tendre respect, & que j'embrasse mes sœurs?

LETTRE XXXVI.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 18 Janvier.

COMMENT t'avouer mon crime, chere Amante? Mais aussi comment retenir les mouvemens que cette lettre.... Ton secrétaire entr'ouvert, j'étois seul dans ta chambre, j'ai reconnu le dessus, j'ai lu... Pardonne, ta réserve augmentoit ma curiosité. Juge, ma Léonor, juge, si tu le peux, de mon inquiétude, de mes craintes..... Accepteras-tu? La réponse que tu me fis hier me rassure.... Mais, grand Dieu! Quelle épreuve! Si tu ne m'aimes pas avec passion, je suis perdu. Dis-moi, dis-

moi, que tu refuſes... Dois-je empêcher ton bonheur? Je m'oppoſerois à ta fortune! Mais puis-je conſentir à te perdre? Je ſuis au déſeſpoir, je te renvoye cette lettre fatale! Fatale! Puis-je appeller ainſi un hommage ſi parfait qu'on rend à ta vertu! Je ſuccombe; adieu, adieu, Léonor, je ne ſais ni ce que je deſire, ni ce que je crains; mais l'agitation où je ſuis, mais ce que je ſens, déchire mon cœur. Je ſuis dans un état déplorable. Dis-moi, de grace, quel eſt cet homme ſi grand, ſi vertueux, ſi digne.... Il peut diſpoſer de ſa main. Qu'il eſt heureux!

LETTRE XXXVII.

Trouvée dans le ſecrétaire de Léonor.

A Tours, 11 Janvier.

Les mépris, dont vous avez accablé mon amour, Mademoiſelle, après m'avoir ôté toute eſpérance, m'ont déſillé les yeux. Je croyois être tendre, j'étois cruel, j'étois injuſte; vous m'avez banni pour jamais de votre préſence, je l'ai mérité. Depuis un an que je ne vous ai vue, quels jours, quels jours affreux j'ai paſſés dans ma retraite! Ah! j'ai bien expié le crime de n'avoir pas rendu juſtice à votre ſageſſe. Aveugle que j'étois! Je ne découvrois pas la cauſe de vos refus! Je les prenois pour des caprices, pour de la haine: je ne croyois point vous offenſer. Vous l'avouerai-je, Mademoiſelle? Votre état, les préjugés qu'il entraîne

ne me laiſſoient pas même l'idée de votre vertu. Votre beauté m'avoit ſéduit, mes deſirs étoient brûlans; je vous aurois ſacrifié toute ma fortune, mais je n'aurois ſacrifié qu'elle. Quel ſacrifice pour vous étoit-ce là! J'ai ſuivi vos démarches, Mademoiſelle; elles vous aſſurent mon reſpect & mon repentir. Heureux ſi vous daignez me pardonner une offenſe involontaire dont je rougis! Je connois le principe admirable qui vous a fait agir. L'affreuſe idée d'être haï ne me tourmente plus. Mes mœurs ſe ſont épurées, votre cœur pourra s'attendrir. Ce n'eſt plus un ſéducteur qui ſe préſente à vos yeux; c'eſt un honnête homme, plus ſenſible encore a vos vertus qu'à vos attraits, qui vous conjure d'accepter, avec l'offre de ſa main, un hommage plus digne de vous, & le ſeul qu'il puiſſe vous rendre. Oui, Mademoiſelle, voilà ce que peuvent mon amour, & vos vertus; ma réſolution eſt priſe. Je puis diſpoſer de ma main; je mépriſe les préjugés; je veux être heureux, & ne puis l'être qu'avec vous. Un nom illuſtre ſeroit trop à charge, s'il étoit un obſtacle à mon bonheur; une fortune conſidérable n'eſt qu'un motif de plus pour ne conſulter que ſon cœur. Ah! Mademoiſelle, ne conſultez que le vôtre pour aſſurer mon bonheur, & mon deſtin ſera digne d'envie. D'Albiville.

LETTRE XXXVIII.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 24 Janvier.

Vous avez manqué essentiellement, Monsieur, à l'honnêteté & à l'amour. Je vous avois refusé mon secret, le secret d'autrui, & vous me le dérobez d'une maniere indigne. Où est donc la vertu, où est donc le véritable amour, s'ils ne sont pas dans le cœur de ceux qui en parlent si dignement le langage? Je ne cherche point à démêler les motifs de cette action; ils seroient peut-être trop offensans pour moi; j'aime mieux que vous ayez seul à rougir. J'avois sans doute commis une imprudence en laissant mon secrétaire ouvert; mais ce ne devoit pas en être une vis-à-vis de vous. Les précautions ne sont point faites pour se garantir contre les honnêtes gens; notre sûreté est dans leur honnêteté même. Et l'amour, l'amour, dont la premiere loi est de respecter ce qu'on aime, ne vous a pas retenu la main! Je ne vous reconnois plus, Marquis, vous n'êtes plus l'homme qui m'a inspiré des sentimens si purs... Si je le croyois... Non, je ne le crois pas... Vous avez donc vos momens de foiblesse.... Je ne sais pourquoi je suis disposée à vous pardonner celle-là; peut-être mon amour propre est-il secrettement flatté de vous paroître digne de quelque estime. Peut-être est-ce lui qui va vous

ouvrir entierement mon cœur. Vous m'avez ſurpris un ſecret, je veux bien ne vous pas céler mes réſolutions. Vous devez avoir des remords. Je vous épargne des reproches; je vous pardonne, pour calmer votre ame, & je vais raſſurer votre cœur.

L'idée que je me ſuis faite du mariage eſt trop belle, trop ſainte, pour que je puiſſe le regarder comme une eſpece de marché. Je ſuis dans un état bien vil, ma naiſſance eſt bien obſcure, je dois redouter l'indigence. Le ſort qu'on m'offroit eût effacé ma honte & terminé mes malheurs; mais toutes ces conſidérations n'ont pu m'engager à jurer un amour que je ne ſentois point, & que je n'aurois jamais pu ſentir. La probité a fait taire l'ambition; je ſerai peut-être mépriſée; mais à mes propres yeux, je ne ſerai point mépriſable, je n'aurai trompé perſonne. Voilà, mon cher Marquis, quels ſont mes ſentimens. Ma réponſe eſt faite, ne vous informez point quel eſt cet homme honnête & malheureux, je ne puis l'aimer; mais je lui dois une reconnoiſſance éternelle, & un ſecret inviolable.

LETTRE XXXIX.

De Madame de Ferval à M. de Ferval.

A Ferval, 28 Janvier.

MADAME de Narton m'a communiqué votre lettre, mon cher fils; je connois votre cœur, je ne doutois point de votre zèle. Nous ſom-

mes charmées de votre ardeur, elle eſt eſtimable. Le ſervice que vous voulez rendre eſt grand, & digne d'un cœur vertueux. Mais, mon cher Ferval, tâchez de n'employer, dans une choſe ſi honnête, que des moyens honnêtes. Il eſt toujours fâcheux de recourir à ceux qui ne le ſont pas; j'ai voulu moi-même vous en avertir. Léonor, je le ſais, ne mérite point d'égards; mais on lui doit de la juſtice, parce que c'eſt une dette univerſelle, dont rien ne peut nous affranchir; & c'eſt y manquer que de corrompre des Domeſtiques. Je ſais que les circonſtances où vous vous trouvez, ſemblent autoriſer cette ruſe. Mais, mon cher fils, redoublez de ſoins, & ne vous livrez qu'à ceux que vous ne pourrez vous reprocher. Peut-être trouvez-vous ma délicateſſe outrée; je deſire que non; cette délicateſſe, mon fils; n'eſt que de la probité; ſi vous pouviez trouver le moyen de voir Juliette..... Que ſais-je?... Je ne puis vous tracer de plan. Rien n'eſt plus honorable pour vous que la confiance de Madame de Narton & de Madame de Saint-Sever. Je ſuis bien ſûre qu'elle ne peut être mieux placée. Les dangers où vous voyez qu'un attachement aveugle entraîne le Marquis, doivent redoubler votre horreur pour le vice; les démarches que vous faites pour le retirer de cet abîme, ſont autant d'engagemens pour vous à la vertu. Adieu, mon cher enfant; Madame de Narton vous aſſure de ſon amitié; vos ſœurs vous embraſſent; vous ſavez combien vous m'êtes cher.

LET-

LETTRE XL.

De M. de Ferval à Madame de Ferval.

A Paris, 31 Janvier.

Je n'ai pas moins de répugnance que vous, ma respectable mere, à me servir des moyens que j'employe; mais le genre de cette affaire, & les intérêts qu'on me confie, exigent que j'en fasse usage. Soyez sûre que s'il s'agissoit de ma fortune, je ne voudrois pas m'abaisser au point d'avoir recours à de telles voies. Je desirerois de toute mon ame n'en avoir pas besoin. Mais sans le secours de Marton, aurois-je pu jamais voir les deux billets de Juliette que j'ai copiés? Je n'en ai pu garder les originaux; voyez seulement par ces lettres, combien les autres jetteroient de clarté sur toutes les démarches de Léonor; vous allez connoître ses desseins, & s'il est possible à présent de garder quelques ménagemens. Le vice auroit trop à s'applaudir, si la vertu n'osoit employer pour le combattre, que des moyens avoués par la régularité la plus austere. Il est des occasions où l'honnêteté de la fin excuse les moyens, & peut-être même les légitime.

Voilà tout ce que j'ai pu découvrir depuis huit jours. Le Marquis ne voit plus personne. Il passe sa vie à regretter les instans trop courts où Léonor lui a permis de la voir, où à desirer qu'ils se renouvellent, pour les regretter encore; son ame n'est plus remplie que de cet objet.

Il eſt brouillé avec Valville. C'eſt un grand triomphe pour Léonor, auſſi en eſt-elle charmée. Je me hâte de finir, ma chere maman, pour vous laiſſer lire Mademoiſelle Juliette. Oſerai-je vous ſupplier d'offrir mes hommages reſpectueux à Madame de Narton? Mes ſœurs ſavent ſi je les aime; je leur enverrai les airs nouveaux qu'elles me demandent. Permettez, ma tendre mere, que je vous renouvelle les aſſurances de mon reſpect & de toute ma tendreſſe.

LETTRE XLI.

De Juliette à Léonor, contenue dans la précédente.

18 Décembre.

Ton amant eſt d'une eſpece bien étrange, ma chere! Tu t'y prends fort bien; mais ſon amour eſt-il d'une trempe à réſiſter à l'ennui des refus? Voilà ce qui m'inquiete. Accepte tous ſes dons; mets-y toute la décence que tu voudras; mais crois-moi, accepte, accepte; c'eſt toujours autant de pris. Je ſuis au déſeſpoir de ne pouvoir t'envoyer ce petit drôle de Bizac. Il eſt dans ce pays-ci attaché au char d'une veuve, vieille, riche, & folle; elle en eſt éperdue. Il ne peut la quitter ſans riſquer de perdre le fruit de ſes ſoins; ſa fortune en dépend. Quel dommage! Cet adroit Gaſcon auroit joué d'après nature le rival malheureux, vertueux, reſpectueux, généreux, &c. Trouve-moi d'autres moyens de

te servir. Ton avanture est unique. Je n'ai jamais eu l'esprit de subjuguer ainsi des cœurs tout neufs. Mon vieil amant est un homme épouvantable, jaloux, tyrannique, ennuyeux & maussade. Depuis trois mois que je suis ici, je seche sur pied; mais il me fait de gros présens, & je prends patience. Il faut bien faire des fonds pour cet hiver. J'ai grande envie de voir ton petit Marquis. Qu'il est plaisant avec son respect! Où a-t-il pris ce mot là? Il doit te paroître étrange. Le pauvre garçon! Tiens, je l'aime à la folie; il est si sot! Tu lui donneras de l'esprit; il est bien juste qu'il paye son apprentissage. Il *commence par être dupe*, il pourra *finir par être fripon*. C'est le cours du monde. Adieu, petite coquine. Je n'ai point communiqué ton secret à Bizac, dès que j'ai vu qu'il ne t'y pourroit servir. Je suis folle, mais je suis discrette. Adieu, ma chere, je t'embrasse.

LETTRE XLII.

De Juliette à Léonor, contenue comme la précédente dans celle de M. de Ferval.

A Saint-Firmin, 16 Janvier.

Tes projets m'étonnent. Toi, ma chere, devenir une femme de qualité! Vouloir épouser!... A tout prendre, tu fais fort bien; que risques-tu? Entre nous pourtant, là, comment pourrois-tu jouer le triste rôle d'une honnête femme? C'est du haut comique. Voyons comment tu t'en tireras. Je t'aime, de vifer ainsi au grand.

Tu vas être, si tu réussis, le modele & l'héroïne du corps. Que sait-on? l'exemple:... Eh! mais oui, il y a tant de têtes qui sont, pour ainsi dire, à attendre qu'on leur apprenne à faire des folies. Avec le tems, ces choses extraordinaires deviennent si communes, qu'elles ne font plus sensation; c'est tout comme pour la laideur. N'y a-t-il pas des momens où mon vieux singe m'amuse? Ils sont courts à la vérité, ces momens; mais que faire à cela? Tout le monde n'est pas né, comme toi, pour les grandes avantures. Voilà ce que c'est que de réunir la beauté, l'esprit, & le courage. Je connoissois déja tes talens; avec cela, tu m'étonnes encore. Allons, pousse ta pointe, je te servirai de mon mieux. Tes intérêts sont les miens. J'ai copié avec soin la lettre dont tu m'as envoyé le modele; je la fais mettre à la poste de Tours par une occasion sûre. Je ne l'ai point voulu mettre à notre poste d'ici près, l'éloignement de Tours, la grandeur de la ville, tout cela dépaysera mieux le lecteur. Cette lettre t'arrivera sûrement Jeudi à midi; fais sur cela tes arrangemens. J'espere que tu m'apprendras l'effet de ce petit manege. Je voudrois pourtant à ta place, être sûre de quelque chose avant de quitter l'Opéra. Car enfin cette sœur, ce Valville, tous ces gens-là peuvent arrêter les progrès de la passion du Marquis. Songe donc ce que c'est pour lui que de t'épouser. Ne crains rien de ma part, je te le répete, je n'ai voulu rien dire à Bizac; il est tout occupé de sa veu-

ve, il en a déja tiré plus de vingt mille francs; cela vaut mieux que la protection de la Roche. A propos de la Roche, un de tes plus grands soins doit être d'empêcher le Marquis de le voir. S'il alloit lui raconter son histoire..... Tu as sçu prévoir cet accident. Adieu, ma chere; n'oublieras-tu point ta pauvre Juliette quand tu sera Madame la Marquise?

LETTRE XLIII.

De Madame de Narton à Ferval.

A Varennes, 6 Février.

Nous voyons clair à présent, Monsieur, mais cette clarté est affreuse. Pauvre Madame de Saint-Sever!... Que deviendroit-elle si elle savoit?... je me garderai bien de lui laisser entrevoir ce danger. Sa douleur trahiroit son secret; son mari acheveroit de tout perdre. Mettez tout en œuvre pour prévenir le triomphe du vice, & élevez-vous un peu au dessus des scrupules de Madame votre mere, que je me ferois un devoir, en toute autre occasion, de respecter moi-même. Quelle témérité dans les projets de cette malheureuse Léonor! Vous ne pouvez prendre de plan fixe, les circonstances doivent vous déterminer; vous profiterez de tout, j'en suis bien sûre. Les plus chers intérêts d'une famille respectable sont dans vos mains. Quel honneur à votre âge, de mériter assez d'estime, pour être chargé d'une affaire aussi délicate! Allez de tems en tems, je vous en supplie,

consoler ma malheureuse amie. Je vous le répete, je ne lui manderai rien. Adieu, Monsieur, je n'oublierai jamais toute la reconnoissance que je dois à votre zèle.

LETTRE XLIV.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 20 Février.

Je n'ai point vu mon frere, ma chere amie, depuis ce qui s'est passé il y aura bientôt deux mois. J'ai sçu par ses gens qu'il ne voit plus personne. Il a été plus souvent qu'à l'ordinaire chez cette fille depuis huit jours. On ignore ce qui se passa hier entr'eux; mais le Marquis revint chez lui dans une agitation singuliere. Il a passé la nuit à se promener à grands pas dans sa chambre; il a écrit à Léonor ce matin, la réponse qu'il en a reçue l'a plongé dans le trouble; ses Domestiques disent que quand mon frere entra hier chez cette créature, elle étoit à demi-étendue sur une chaise longue, dans un deshabillé galant, &c. L'espece de désespoir qu'il ne put cacher à ses gens hier au soir en sortant de chez elle, leur fit penser que Léonor étoit malade. Ils s'en sont informés ce matin, sa Femme-de-Chambre leur a dit qu'elle se portoit bien. S'il se pouvoit, ma chere, que quelque méfintelligence conduisît à une rupture!... Je n'ose m'en flatter.

Vous ſavez ſans doute que Mademoiſelle de Saint-Albin vient d'épouſer le Baron d'Orbi. Ce mariage a encore augmenté mes chagrins. Je n'ai pu m'empêcher de la regretter pour mon malheureux frere; mais il ne faut plus penſer qu'à le retirer de l'abîme où il eſt. Je ſuis bien reconnoiſſante des ſoins de M. de Ferval. Je crains un peu pourtant qu'il ne ſoit rebuté par les obſtacles. Eſpere-t-il quelque ſuccès? Il eſt étonnant qu'il ne ſache preſque rien de ſes démarches: je les ſais mieux que lui. D'après ce que vous me dites de ſa mere & de ſes ſœurs, je vous trouve très-heureuſe d'être à portée de voir ſouvent cette charmante famille. Adieu, ma tendre amie, priez Madame de Ferval de ſe joindre à nous pour engager ſon fils à ne point ſe laſſer de nous ſervir. Il eſt aimable, il a mille attentions pour moi; mais je crains qu'il ne ſuive pas cette affaire d'aſſez près. Ne communiquez point cette craînte à ſa mere.

LETTRE XLV.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 19 Février.

TU finis donc, cruelle, par me défendre de te voir? Malheureux que je ſuis! Eh! quel crime ai-je commis, que celui de t'aimer avec trop de violence? Mais peut-on t'aimer autrement? Tu me défends de te voir! Ah! ſi tu voulois reconnoître ainſi ma tendreſſe & mes

ſoins, devois-tu, barbare, laiſſer croître ma paſſion juſqu'à ce point terrible où je ſens que je n'en ſuis plus le maître? Peux-tu croire, adorable fille, que je t'aie manqué de reſpect? Non, ma chere. Hier dans cet inſtant fatal, où l'emportement de mon amour... ne vis-tu pas la honte, le repentir, & l'accablement affreux où tes reproches me plongerent? J'adore ta vertu, qui me met au déſeſpoir. Je te jure, par ce qu'il y a au monde de plus ſacré, de ne jamais offenſer cette pudeur reſpectable; mais laiſſe moi jouir du ſeul bonheur qui me reſte, de celui de te voir. Songe, ma divine amante, ſonge que mes jours en dépendent. Hélas! je t'ai tout ſacrifié; tu as exigé ma rupture avec Valville, elle eſt faite. Je ne vois plus ma ſœur, ma digne & tendre ſœur! Que je ſuis malheureux! fatale paſſion! liens terribles! Pardonne, pardonne, chere Léonor, cet amour peut faire encore le charme de ma vie; daigne m'aimer, me revoir, j'oublierai le reſte du monde. Eh! que peut-il pour mon bonheur?

LETTRE LXVI.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 20 Février.

NON, Monſieur, il ne m'eſt plus poſſible de vous voir ſans danger; je le ſens, j'en frémis, & je ne m'y expoſerai jamais. Je vous aime... Voici la premiere fois que je vous le dis, & ce ſera auſſi la derniere. Je ne vous verrai plus;

c'eſt un grand ſacrifice, mais je le dois à la vertu. Après cette malheureuſe épreuve, puis-je ſans une témérité criminelle, compter ſur la retenue que vous me promettez? Elle eſt impoſſible; croyez, mon cher Marquis, croyez qu'il m'en coûte de vous éloigner de moi, d'arracher de mon cœur.... Oubliez cet amour fatal; étouffez cette paſſion dangereuſe; vivez heureux, & ſongez, ſi je vous fus chere, que l'honneur eſt le ſeul bien qui me reſte, ne me l'enlevez-pas. Reprenez tous vos dons, je ne puis en garder aucun; mais mon cœur en conſervera la plus vive reconnoiſſance. Un rayon de lumiere éclaire mon ame.... Ne vous informez point de ce que je vais devenir. Je quitte l'Opéra; que ne l'ai-je quitté plutôt! Enveloppée dans mon innocence & dans mon obſcurité; ſans fortune, mais ſans remords, je ſubſiſterai par mon travail, ſans avoir beſoin des perfides préſens des hommes. La difficulté que je trouverai peut-être à contracter l'habitude d'une vie obſcure & laborieuſe, ſera une premiere expiation des fautes que l'état où l'on m'avoit miſe m'a pu faire commettre. Ma conſcience eſt pure, laiſſez moi bannir de mon cœur une image trop chérie; remportez ſur le vôtre un pareil triomphe. Adieu.

LETTRE XLVII.

De M. de Ferval à Madame de Narton.

A Paris, 20 Février.

J'AI ſçu, Madame, que le Marquis étoit ſorti hier au ſoir de chez Léonor avec l'air du déſeſpoir. J'ai tant fait que j'ai vu Marton aujourd'hui, pour ſavoir s'il y avoit lieu d'augurer une rupture, & quelle étoit la cauſe du chagrin du Marquis. Voici ce que j'ai appris de cette fille. Depuis l'événement du ſecrétaire ouvert, m'a-t-elle dit, M. de Roſelle eſt venu bien plus ſouvent; il paſſoit preſque tous les jours avec Mademoiſelle, il me ſemble que ſon amour a redoublé; de ſon côté elle ne m'a jamais paru ſi jolie. Elle a pris beaucoup plus de ſoin encore de ſa parure; nous n'en finiſſions pas: un mouchoir à mettre étoit une affaire d'un gros quart-d'heure. Il falloit des façons... mis très-modeſtement d'un côté, dérangé de l'autre comme par haſard, il n'étoit jamais aſſez bien. D'autres fois on remettoit à faire ſa toilette à l'heure où M. le Marquis arriveroit. C'étoit alors des minauderies, des maladreſſes méditées, qui, attendez que je m'en ſouvienne, *qui donnoient à la volupté même les charmes de la modeſtie* J'ai retenu cette phraſe de M. de Roſelle. Il l'a dite à l'occaſion d'un mantelet qui tomba hier matin. Je ſavois le déſordre de l'habillement de Mademoiſelle, j'étois derriere ſa chaiſe, je m'apperçus que par

ſa maniere d'être aſſiſe ſur le bas de ce mantelet, qui n'étoit pas noué, il alloit gliſſer, & la livrer en déſordre aux regards du Marquis : je voulus le relever tout doucement, & le remettre ſur ſes épaules; elle s'en apperçut, & ſe retournant avec vivacité, tandis que je le tenois, elle le fit tomber tout-à-fait. Il me reſta dans la main; elle ſe leva, dit que cela étoit horrible, parut vouloir ſe cacher modeſtement avec ſes mains, mais leur laiſſa faire bien mal leur office, chercha beaucoup des yeux quelque mouchoir. J'avois beau lui préſenter ce mantelet, elle me grondoit. Enfin revenant comme d'une diſtraction, eh! mon Dieu! dit-elle, j'en cherche un autre, rendez-moi donc celui-là, & tâchez d'être plus adroite. Je vous aſſure, Monſieur, a continué Marton, qu'elle le fit exprès, & que cela étoit prémédité. Le Marquis la regardoit pendant ce déſordre avec des yeux.... Elle ſe plaignit enſuite de mal à la tête, & dit qu'elle avoit beſoin de repos, le Marquis ſortit ; elle fit alors une toilette recherchée, dans le négligé le plus galant. Une coëffure agréable, renouée d'un ruban couleur de roſe, un manteau de lit de dentelle doublé de taffetas couleur de roſe auſſi, un jupon aſſorti, qui marque la taille ſans avoir l'air de la ſerrer.... Elle étoit jolie comme l'amour, c'étoit la plus belle brune du monde : jamais ſes grands yeux noirs n'ont été plus brillans que dans l'air de langueur que je lui vis prendre devant ſon miroir. Cet ajuſtement relevoit l'é-

clat de ſon teint & la beauté de ſes ſourcils. Un air de tendreſſe, répandu ſur ſa phyſionomie, la rendoit charmante. Je ne ſais ſi vous connoiſſez ſon ſouris. Une très-belle jambe paroiſſoit avec avantage dans cet habillement. Cette toilette dura très long-tems; quand elle fut faite, Mademoiſelle ſe pencha ſur un lit de repos, appuyée ſur une pile de carreaux; ſes bras & ſes mains n'ont jamais paru avec tant de graces que dans cette attitude. Elle fit fermer les rideaux des fenêtres, & je ſortis. Le Marquis ne tarda pas à rentrer. Je ne ſais ce qui ſe paſſa; mais tout-à-coup j'entendis ſonner à coups redoublés; j'arrive, je trouve le Marquis à ſes pieds, dans une eſpece de ſuffocation & d'égarement. Elle me dit de reſter dans l'antichambre; je l'entendis ſe lever, & dire au Marquis de ſortir; au reſte je ne ſais quelle fut leur converſation. Elle parloit d'outrages, de ſurpriſes; le Marquis étouffoit, je n'entendis que ſes ſanglots. Il ſortit au bout d'un quart-d'heure. En paſſant dans l'antichambre, il avoit ſon mouchoir ſur ſes yeux, je l'entendis prononcer en levant un bras en haut, & en étendant ſa main, *malheureux que je ſuis! Eſt-il poſſible!* Il partit. Ma maîtreſſe me parut fort intriguée, fort inquiete, elle écrivit une lettre; ce que je ſais bien certainement, c'eſt qu'elle a quitté l'Opéra, d'aujourd'hui; c'eſt une choſe très ſûre. M. le Marquis a envoyé chez elle ce matin; elle étoit dans ſon cabinet. Je l'ai conſidérée dans le moment où elle liſoit ſa lettre,

ſans qu'elle me vît ; elle a ſecoué la tête deux ou trois fois pendant cette lecture, avec un air agité ; elle a dit, en achevant, *oh! il faudra qu'il y vienne, il y viendra.* Elle a relu cette lettre, & m'a demandé ſon écritoire. Elle a été long-tems à faire réponſe, très-long tems. Je crois même qu'elle a recommencé pluſieurs fois ſa lettre. Enfin elle l'a envoyée. Voila, Monſieur, tout ce que je ſais de cette avanture. Je ne ſuis pas aſſez ſotte pour ne pas bien voir que.... Allez, allez, elle ne fait rien ſans y ſonger. Et le mal de tête d'hier, & la toilette.... Marton après cette longue hiſtoire n'étoit pas encore en train de finir. Pour lui impoſer ſilence, j'ai employé les mêmes moyens que pour la faire parler, je lui ai donné des preuves ſolides de ma reconnoiſſance. Oh ! Monſieur, m'a-t-elle dit, en me remerciant, vous me trouverez toujours une fille d'honneur ; je ne ſais ce que c'eſt de tromper perſonne. Elle m'a promis de m'apprendre tout ce qui réſulteroit de cette avanture, dont vous voyez le fond.

Avouons que cette Léonor eſt une adroite perſonne. Le Marquis me fait une extrême pitié. Je crains.... je verrai Juliette un de ces jours, elle doit venir inceſſamment ici. J'ai ſçu que ce Bizac eſt une eſpece de Chevalier d'induſtrie, d'une figure agréable. Léonor l'a favoriſé, uniquement parce qu'elle l'a aimé. Il n'avoit pas le premier ſol ; elle le préſenta à la Roche comme ſon parent, il lui donna un petit emploi,

qu'il lui a ôté depuis ſa rupture avec elle. Ce petit homme s'eſt fait aimer d'une vieille folle qu'il ruine; c'eſt toujours un des meilleurs amis de Léonor. Mais juliette ſeule eſt la confidente. Vous voyez, Madame, qu'on ne peut être mieux informé. Je n'ai point tenté de voir le Marquis aujourd'hui; à quoi bon? Je ſuis ſûr qu'il eſt plus paſſionné que jamais. Je tâche de raſſurer Madame de Saint-Sever, & je lui cache tout ce qui pourroit redoubler ſon chagrin; ſa tendreſſe & ſon inquiétude me touchent. C'eſt une femme vraiment eſtimable. Il ne manque à ſon mari qu'un peu de diſcrétion &.... d'eſprit, pour être un très-galant homme; mais je le redoute extrêmement dans cette affaire. Adieu, Madame, j'eſpere toujours que vous n'aurez point à vous reprocher la confiance dont vous m'avez honoré.

LETTRE XLVIII.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 22 Février.

QUEL monſtre aſſez barbare pourroit réſiſter à tant de traits? Je rougirois de moi ſi je n'étois pas vaincu. Fille adorable, je te ſuis cher! C'eſt pour moi que tu as dédaigné le ſort le plus heureux! C'eſt pour moi! Et je pourrois te voir plongée dans la miſere! Ce ſeroit-là le prix!... Ta vertu plus forte que ton amour me bannit à

jamais.... Je l'ai trop mérité. Léonor, ma Léonor, daigne oublier... Que le don de ma main répare mes coupables transports; daigne l'accepter; fais le charme de ma vie.... Des nœuds secrets, mais légitimes, scelleront l'union de nos cœurs: vertueux dans le sein des plaisirs, nous jouirons du bonheur le plus pur.... Pardonne, chere amante, les précautions que je dois à mon nom, à ma famille, aux préjugés; malheureux préjugés! Eux seuls m'ont retenu.... Que ne puis-je t'avouer pour mon épouse à la face de l'univers!... Et ce seroit le plus beau triomphe de la vertu; mais les hommages & la tendresse de ton époux, te tiendront lieu du rang & des honneurs qui te seroient dûs.... Je suis dans une agitation affreuse; ma Léonor, ne me fera-t-il pas permis aujourd'hui de te voir?... Je ne te parle point du sort que je t'assurerai; j'offenserois ta délicatesse. Oh! ma chere, ta vertu, ta beauté, mon amour, mon respect & ma reconnoissance, voilà tes droits, pourrois-je jamais te rendre tout ce qu'ils t'assurent?

LETTRE XLIX.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 23 Février.

Je sens, comme je le dois, mon cher Marquis, le prix immense du sacrifice que vous me voulez faire. La reconnoissance pénetre mon cœur,

mais elle ne l'aveugle pas. Je ne puis accepter votre offre généreuse ; je vous dois ce refus. Le sort, trop cruel peut-être, ne m'a point fait naître pour vous. Vous ne pourriez jamais, je le sens, avouer un pareil mariage. La distance qui est entre nous, l'état que j'avois eu le malheur d'embrasser, tout enfin s'y oppose. Eh ! comment s'exposer aux dangers inévitables d'une union secrette ? Ah ! cher Marquis, je préfere l'indigence, la misere même, à l'humiliation. Celle que j'éprouverois, de sentir qu'en moi l'on mépriseroit votre femme, me seroit affreuse ; le secret que vous seriez forcé de garder, autoriseroit ce mépris. Vous prouveriez que vous auriez à rougir de pareils nœuds ; mon avilissement rejailliroit sur vous. Vos parens, vos amis, le public, ignorant ou feignant d'ignorer ce mariage, vous lanceroient des traits d'autant plus piquans, que vous n'auriez point d'armes pour les repousser. Quelle amertume sur votre vie & sur la mienne ! Nos malheurs pourroient s'étendre plus loin encore. Renoncez, mon cher Marquis, à des projets impossibles ; oubliez cet amour fatal, effacez-en jusqu'au souvenir ; ne nous voyons jamais. Jamais, l'ai-je bien pu prononcer ? Sort cruel.... Je ne mériterois pas les sentimens dont vous m'honorez, si je n'agissois pas ainsi. Quelle dignité vous me donnez à mes propres regards ! Je dois respecter en moi la femme que le Marquis de Roselle a daigné élever jusqu'à lui. Quel encouragement à la vertu ! Adieu pour la derniere fois.

LET-

LETTRE L.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 24 Février.

QUOI! barbare, tu peux.... Il y va de ma vie... Je succombe... Quelles suites effrayantes peux-tu donc envisager? Ma fortune est à tes pieds: je t'assure par mon mariage les deux tiers de mon bien. Ah! tu sais s'il est en mon pouvoir de faire plus... Malheureux que je suis!... Léonor, est-ce bien toi qui as pu tout à l'heure me défendre l'entrée de ta maison? .... Que deviens-je? Tout-à-la fois furieux & foible.... vil jouet des passions & des préjugés.... Quel état, juste Ciel! Ah! Léonor, au nom de ta vertu même, sauve-moi du désespoir.

LETTRE LI.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 24 Février.

C'EN est fait, mon cher Roselle, dussai-je en mourir de douleur, dûssiez-vous me haïr, ma résolution est prise. Souffrez que je vous donne un exemple de courage. Je n'accepterai jamais la main d'un homme qui rougiroit d'être à moi. Je trouve la misere, la mort même, moins affreuse que cet avilissement. Ne vous prenez qu'au sort des malheurs qui nous accablent. Si j'étois née.... Ecartez même jusqu'à cette supposition. Banniſſez jusqu'à mon image; vous ne me reverrez plus. Je fuis

morte pour vous, & vous vivrez éternellement dans mon cœur.... Qu'ai-je dit! malheureuſe! Si vous m'avez trouvé quelques vertus; ſi je me ſuis rendue digne de votre eſtime, reſpectez des malheurs que vous avez cauſés. Ceſſez de vouloir troubler mon repos. Je reſpecte le vôtre..... N'attendez point d'autre réponſe. L'adverſité m'a rendue forte, imitez-moi. Eh! quelle comparaiſon de votre ſort au mien! Votre rang, votre fortune, votre âge, tout vous annonce l'avenir le plus brillant: & moi, ſans reſſources, ſans biens .... je ne veux point vous préſenter ce tableau. Adieu, cher & trop tendre Marquis. Je ne vous écrirai plus; je craindrois pour moi-même un attendriſſement que je dois combattre. Malheureuſe que je ſuis! Le pourrai-je? Pour vous, l'honneur que vous aurez d'avoir vaincu votre paſſion, d'avoir ſçu reſpecter vos devoirs, d'avoir ſacrifié à votre nom ce que vous croyiez votre bonheur, cet honneur que tant d'efforts vous aſſurent, vous dédommagera bien-tôt du ſacrifice.

LETTRE LII.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 28 Février.

MON frere eſt très-mal, ma chere amie, on craint pour ſa vie.... Je viens de le voir.... Grand Dieu, ſoutenez-moi.... Je ſuccombe, ma chere. M. de Feryal vous donnera de nos nouvelles.

LETTRE LIII.

De M. de Ferval à Madame de Narton.

A Paris, 2 Mars.

Vous ſavez déja, Madame, l'extrêmité où s'eſt trouvé notre cher Roſelle. Léonor, quatre jours aprés la ſcene dont je vous ai parlé, lui fit refuſer ſa porte. Il revint ſuffoqué; il lui écrivit. La réponſe qu'il reçut d'elle (je n'en ſais pas le ſujet) acheva de le déſepérer. Il tomba ſans connoiſſance, tout ſon ſang porté à la tête & le col enflé. Malgré la ſaignée qu'on lui fit ſur le champ, une fiévre ardente le retient au lit depuis trois jours; on l'a déja ſaigné quatre fois. Hier matin il eut un accès violent. Il nomme Léonor à chaque inſtant dans ſon tranſport; il croit la voir, lui parler; il prend pour elle tout ce qui approche de lui. Ces redoublemens ſont longs. Je retournai hier au ſoir chez lui, je le trouvai plus tranquille; l'accès étoit paſſé, il n'avoit preſque pas de fiévre; mais ſon abbattement étoit affreux, j'en fus pénétré. Je vis des larmes rouler dans ſes yeux. Je m'approchai, il me remercia des preuves que je lui donnois de mon amitié; il me pria de continuer à venir chaque jour, & de ne pas l'abandonner. Je lui promis que je ne le quitterois point. Je ſaiſis ce moment pour lui parler de ſa ſœur. Ne voudriez vous pas la voir, lui dis-je? Il ſoupira triſtement, & ſe

cacha le visage dans ses couvertures. J'allai avertir tout de suite Madame de Saint-Sever de la maladie de son frere; mais avec tous les ménagemens que je pus garder. Elle partit dans le même instant pour aller le voir. Ils se regarderent avec attendrissement, pleurerent l'un & l'autre, & ne se dirent presque rien. Le Médecin craignit que l'émotion de cette entrevue n'eût des suites fâcheuses, il fit retirer la pauvre Madame de Saint-Sever. Elle est revenue ce matin, elle a été spectatrice du transport de son frere. Il ne l'a reconnue qu'à la fin de ce terrible accès. Elle ne veut point le quitter. Il est un peu mieux ce soir. Je vous en donnerai des nouvelles chaque jour.

3 *Mars.*

Il a encore été très-mal cette nuit. Madame de Saint-Sever, après avoir demandé au Médecin ce qu'il auguroit, a cru devoir elle-même faire songer son frere à se préparer à la mort; cette digne sœur, rassemblant toutes ses forces, s'est approchée du lit à la fin de l'accès, & lui a pris la main. Je suis bien mal, je crois, ma sœur, a-t-il dit. Votre état n'est pas désespéré, mon frere, il s'en faut bien; votre jeunesse, la bonté de votre tempérament, sont de grandes ressources. Mais votre maladie est dangereuse, elle peut changer d'un moment à l'autre, le moindre trouble, la moindre agitation.... J'en ai beaucoup, ma sœur, je ne suis pas tran-

quille. Une entiere ſoumiſſion aux volontés de l'Etre ſuprême, mon frere, une grande confiance en ſa bonté, une conſcience pure .... La mienne ne me reproche que des foibleſſes..... mais, ma ſœur, croyez-vous ?... Je crois, mon cher ami, que Dieu vous rendra à nos vœux; mais je penſe que ce n'eſt qu'en lui que vous trouverez cette tranquillité dont vous avez beſoin. Vous n'êtes point mourant, mais vous êtes malade. Ah! je ne regretterois point la vie.... Il faut, mon frere, ſavoir la quitter avec force quand Dieu l'ordonne. Cette parfaite réſignation aux décrets de la Providence eſt néceſſaire; un chrétien doit l'avoir. Ah ? ma ſœur, d'autres cauſes... Ne vous occupez que des choſes du Ciel, mon cher ami, détournez vos regards de tous les autres objets. Eh ? le puis-je ? Oui, vous le pourrez avec le ſecours d'en-haut. Tranſportez-vous dans un monde nouveau. Ma ſœur, croyez-vous que je meure? Le croyez-vous? Répondez-moi. J'eſpere que vous ne mourrez pas; mais Dieu le ſait. Suis-je en danger ? Vous y avez été, vous y pouvez retomber encore. La volonté de Dieu ſoit faite; mais j'ai beaucoup de choſes à arranger. Je vous prie..... Ma ſœur, vous ſerez mon Exécutrice; c'eſt à vous que je confierai mes volontés. Ah? mon cher ami, j'eſpere.... oui... le Ciel me préſervera du malheur de les exécuter; mais comptez.... J'y compte. Une foibleſſe, qui lui ôta la connoiſſance, interrompit leur entretien. Il fut très mal. Il revint à lui peu à peu au bout

d'une demi-heure ; mais dans un assoupissement & un accablement extrêmes. Madame de Saint-Sever ferma ses rideaux, & a passé le reste de la nuit à son chevet, sans lui parler. Il a dormi deux heures ; le redoublement a été bien moindre. Ce matin, les Médecins le trouvent beaucoup mieux. Je n'ai pu m'empêcher de dire à Madame de Saint-Sever, combien je l'avois admirée. Hélas ? Monsieur, m'a-t-elle dit, qu'il en coûte dans ces terribles occasions ? Mais peut-on se refuser à ces tristes devoirs ? C'étoit à moi de Préparer mon frere ; des annonces faites avec plus d'appareil l'auroient effrayé, il se seroit cru mort ; & cet effroi, joint à la foiblesse que lui donne sa maladie, n'auroit servi qu'à abbattre son ame, au lieu de la soutenir. On ne peut trop tôt faire songer un malade à recourir à Dieu ; mais il faut éviter de lui donner des terreurs, aussi pernicieuses peut-être pour l'ame que pour le corps. Il faut le préparer, lui faire savoir son état ; mais c'est à des amis chéris à se charger de lui dire cette effrayante vérité ; la tendresse & la confiance sont-elles jamais aussi nécessaires ? Le Marquis a voulu à la fin de son accès parler d'affaires à sa sœur, & mettre ordre à sa conscience. Vous êtes mieux, a-t-elle dit, il vous faut du repos ; tranquillisez-vous, mon cher, n'appréhendez rien, je suis toujours auprés de vous. Si je retombois en danger .... je m'en apercevrois, mon ami, je vous en avertirois. Vous me le promettez ; Oui, je vous le promets. J'au-

rois un leg considérable à faire. Mon frere peut-il écrire sans danger, Monsieur, a-t-elle dit au Médecin. Il a répondu qu'il seroit très-imprudent de lui permettre cette agitation. Hé bien, a dit Roselle, je vous dirai.... si je meurs.... je n'ai pas besoin de testament avec vous.... Mais M. de Saint-Sever ? je vous réponds de lui comme de moi. Mais peut-être, ma sœur, l'objet de ma générosité ne vous en paroîtra pas digne. Ah ! mon frere, si j'étois assez malheureuse pour avoir ce triste devoir à remplir, ce ne seroit point l'objet de vos dons quel qu'il fût, que je verrois, ce seroit vous. Je saurois respecter.... Elle n'a pu retenir ses larmes, ni étouffer ses sanglots. Le Marquis, levant avec peine la tête, l'a regardée dans cet état. Il lui a serré tendrement la main, ils ont cessé de parler ; & peu à peu il s'est assoupi. J'ai engagé Madame de Saint-Sever à profiter de cet intervale pour prendre un peu de repos.

4 *Mars.*

Le mieux continue ; le Médecin espere beaucoup. La fiévre diminue, le sommeil d'hier fut suivi d'un reveil doux. Le redoublement de cette nuit s'est pourtant encore fait sentir ; mais le transport n'a pas été si violent. Il nomme toujours Léonor, je n'ai pu distinguer que ce mot, & ceux-ci : *la religion*, *l'honneur*, *l'amour*, quelquefois, *ma sœur*.... *ma chere sœur*.... *pardonnez*.... *pardonnez*.... *la vertu*... Il s'agitoit beaucoup en prononçant ces paroles. L'accès

n'a pas duré. Il a été fort tranquille ce matin. M. de Saint-Sever ne bouge pas de l'antichambre. Il veut abſolument entrer; mais comme nous craignons tout ce qui pourroit cauſer quelques émotions au malade, & qu'il n'a pas revu ſon beau-frere depuis ce qui ſe paſſa entr'eux il y a ſix ſemaines, nous n'avons encore oſé l'introduire; c'eſt même un ſurcroît d'embarras pour ſa femme & pour moi. Elle ſoutient toute cette fatigue avec une force & un courage étonnant; elle eſt exactement la garde de ſon frere.

5. Mars.

Ne vous l'ai-je pas toujours dit, Madame, que M. de Saint-Sever ne ſavoit que déranger & faire mal en voulant faire bien? Le malade avoit paſſé une aſſez bonne nuit, le redoublement a été plus court & moins violent que celui d'hier. Le Marquis dormoit profondément ce matin à huit heures. Madame de Saint-Sever & moi nous dormions auſſi dans tout l'accablement où jettent pluſieurs nuits de veille. M. de Saint Sever a profité de ce moment de liberté pour entrer. Il a écarté les gens, & s'eſt jetté à corps perdu ſur le pauvre Roſelle qu'il a réveillé en ſurſaut. Eh! bon jour, mon ami; eſt-ce que tu ne voudrois plus me voir? Je t'aime comme mon fils.... Il pleuroit. Le Marquis tout étonné, ne ſavoit qui lui parloit; le bruit que nous avons entendu nous a fait accourir. Quoi! Monſieur, l'auriez-vous éveillé? a dit Madame de Saint-Sever. Eſt-ce qu'il dor-

noit? Eh? ſans doute. Je ſuis fâché d'avoir ſi mal pris mon tems; auſſi pourquoi m'avez-vous empêché d'entrer dans d'autres momens? Mon enfant, a-t-il dit au Marquis, ne me ſais pas mauvais gré; je n'y pouvois tenir davantage. Je vous remercie de votre amitié, a répondu le malade. Tu me parois bien foible. On te gouverne mal. Si tu voulois t'en fier à moi.... de bons reſtaurans, de vieux vin de Bourgogne.... Que propoſez-vous, mon cher? a dit la Comteſſe, la fiévre n'eſt point encore paſſée.... Je ne propoſe rien, mais.... Enfin, tu as été bien mal, on t'a cru mort; ma foi je l'ai penſé auſſi: voilà une terrible ſecouſſe, mon ami. Hé bien, ferons-nous encore des folies? J'ai ſur le cœur que tu m'aies ſçu mauvais gré ... Petit mutin, que je t'embraſſe encore. Les ſignes que lui faiſoit Madame de Saint-Sever pour l'empêcher de pouſſer trop loin cette converſation n'auroient pu l'arrêter. L'arrivée du Médecin l'a ſeule interrompu. Seroit-il plus mal? a-t-il demandé en entrant, effrayé ſans doute de nous voir tous auprès du lit. Il a trouvé un peu d'émotion au malade, & l'auroit jugé moins bien s'il n'avoit appris l'événement de ſon réveil. Il nous a fait retirer tous. M. de Saint-Sever prétend que c'eſt un ignorant, & vouloit nous amener deux ou trois Charlatans qu'il protege. Sa femme l'a prié de laiſſer faire le Médecin ordinaire. Le Comte s'en eſt allé, en diſant que puiſqu'on ne vouloit pas l'en croire il ne s'en mêleroit plus. Roſelle a réellement été beaucoup moins

tranquille depuis ce réveil. Le redoublement a été plus fort; il eſt mieux à préſent, l'accès eſt fini, mais l'accablement eſt toujours extrême.

6 Mars.

Nous n'avons plus, graces au Ciel, à craindre pour ſa vie, il n'a plus de fiévre: une petite émotion, cette nuit, a ſeule marqué l'heure de l'accès. Le Médecin aſſure que c'eſt le dernier; mais je crois que la convaleſcence ſera longue. Sa langueur, ſa mélancolie ne font qu'augmenter. Il a fait appeller ſon Valet de-chambre tantôt. Il a voulu qu'on le laiſſât ſeul. J'ai ſçu que c'étoit pour demander ſi Léonor avoit été inſtruite de ſon danger. On lui a dit que Marton étoit venue tous les jours; il a recommandé qu'on la lui fît parler. Je ſaurai ce qu'il lui dira.....

Elle vient d'arriver; il l'a vue; nous nous ſommes retirés à ſa priere. Voici ce que Marton m'a répété." Je ne puis écrire à votre maîtreſſe; dites-lui „ que j'ai bien expié....qu'elle ſeule m'attache à la „ vie, & que ſi je reviens.... Priez-la de m'é- „ crire, une ligne, un mot..... Elle ne voudroit „ pas me venir voir ? .... Au moins qu'elle „ m'écrive. Adieu, Marton,,. De profonds ſoupirs ont interrompu ſouvent ce diſcours. Il m'a paru extrêmement rêveur depuis ce moment; nous avons été demi heures près de lui ſans qu'il nous ait rien dit. A la fin s'adreſſant à Madame de Saint-Sever, il lui a demandé ſi elle n'étoit pas excédée. Elle a voulu le raſſurer.

Repoſez-vous, ma ſœur, je vous en conjure; je ne ſuis plus en danger, retournez cette nuit chez vous; Mais continuez moi vos ſoins pendant le jour. Elle vouloit reſter encore, mais il l'a priée avec inſtance d'aller ſe repoſer. Il a exigé la même choſe de moi. Nous allons le quitter ce ſoir. Je ne vous écrirai plus chaque jour, comme j'ai fait juſqu'ici; mais je vous informerai de tout ce qui pourra vous intéreſſer, & ſur-tout des progrés de guériſon. Adieu, Madame, la reconnoiſſance de Madame de Saint-Sever me confond; de grace ne me parlez plus de la vôtre.

LETTRE LIV.

De M. de Ferval à Madame de Narton.

A Paris, 8 Mars.

Le Marquis eſt abſolument hors de danger, Madame; depuis trois jours la fiévre a ceſſé, les Médecins le trouvent dans la meilleure convaleſcence; mais ſon eſprit & ſon cœur ne ſont pas guéris. Madame de Saint Sever paſſe encore les journées entieres auprès de lui. Il me paroît rêveur, triſte & contraint. Je crois que ſon ame eſt déchirée par quelque violent combat. Je tremble d'en avoir deviné la cauſe. Il regarde ſa ſœur de tems en tems; il ſoupire & baiſſe les yeux. D'autres fois il s'agite. Il s'anime par ſes réflexions, & au mouvement de ſes levres je juge qu'il parle ſeul. Nous ne pouvons le retirer de ſes profondes rêveries. Je ſais

qu'il a reçu ce matin un billet de Léonor. Il l'a relu bien des fois, & l'a mis ſous ſon chevet. Je l'ai trouvé moins triſte depuis ; mais plus diſtrait encore. Ne ſoyez plus inquiete de ſa ſanté, Madame ; je ſuis moi-même pleinement raſſuré. Les ſoins que j'ai eu le bonheur de lui rendre m'en ont, je crois, fait un ami ſincere, & je ſens qu'ils m'ont attaché plus fortement à lui.

LETTRE LV.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 8 Mars.

QUELLE épreuve pour ma tendreſſe ; mon cher Marquis ! Ah ! je n'aurois pu vous ſurvivre. Je me ſuis presque reproché des réſolutions ..... un ſacrifice. La vertu, l'honneur devroient-ils donc cauſer des remords...? J'ai tremblé pour votre vie. Le Ciel vous l'a rendue, puiſſe-t-elle être fortunée ! Vous ſavez s'il m'eſt poſſible d'aller vous voir. Ecartez ce deſir, cher Roſelle, ſongez à quel combat vous me livrez. Adieu. Si vous vivez, ſi vous êtes heureux, je ne ſerai pas tout-à-fait malheureuſe.

LETTRE LVI.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 11 Mars.

J'ETOIS encore ſi foible il y a trois jours, que je ne pus te répondre, chere & tendre amie. Je profite du premier inſtant où je puis tenir la plume, pour te remercier. L'aſpect horrible de la mort m'a fait voir tous les objets dans leur vrai point de vue.... Dans ces momens les préjugés diſparoiſſent, l'orgueil s'anéantit. Je ne livrerai plus de combats à ta vertu, je brûle de te voir; mais la bienſéance exige que tu ne viennes pas..... Adieu, chere idole de mon ame, chere moitié de moi-même. L'accablement où je ſuis encore, ne me permet pas de me livrer plus long-tems au plaiſir de t'écrire.

LETTRE LVII.

De M. de Ferval à Madame de Narton.

A Paris, 15 Mars.

LE malade commença à ſe lever il y a quatre jours, Madame; ſes forces reviennent. Valville eſt venu tantôt à ſa porte. Le Marquis m'a prié de faire enſorte qu'il n'entrât point. Je ſuis deſcendu, & je lui ai dit que Roſelle ne recevoit encore perſonne. Il ne m'en a point paru perſuadé; mais il a pris ce refus en

fouriant. Je ne fais point me fâcher contre un frénétique, m'a-t-il dit, je vois que ſon cerveau eſt entrepris; quelle extravagance! Il m'a demandé ſi le Marquis n'étoit pas toujours paſſionné pour Léonor. Je lui ai dit que je n'étois point ſon confident; mais que je ne croyois pas que ſon amour fût rallenti, & que j'en avois un véritable chagrin. Il eſt heureux que cette fantaiſie dure ſi long-tems, a-t-il dit, j'en rougis pour lui, cela eſt d'une ſottiſe.... Adieu, Monſieur, j'attendrai que cette folie ſoit paſſée, pour le revoir, je ne ſais point forcer les barrieres. D'ailleurs la chambre d'un malade eſt un lieu de ſupplice pour moi. Il n'eſt plus en danger, cela me ſuffit. Je crois, Madame, que cet homme doit avoir le cœur dur. J'ai trouvé en rentrant Madame de Saint-Sever ſeule avec ſon frere. Il avoit l'air tendre & fort agité. J'ai, m'a-t-il dit, mon cher Ferval, des affaires importantes à communiquer à ma ſœur, permettez-vous? .... Je vous laiſſe, ai-je dit, & je ſuis ſorti. Je ne ſais point ce qu'il vouloit lui dire; mais je crains ce que je n'oſe même penſer. Vous le ſaurez par Madame de Saint-Sever.

LETTRE LVIII.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 17 Mars.

OH! ma ſecourable amie, quelle ſcene j'ai à

vous décrire! Je ne sais si j'en aurai la force, mon ame s'est épuisée dans la crise, elle est encore dans la vive agitation qui succede à de violens efforts. Je tâcherai pourtant de reprendre mes esprits..... Que j'ai besoin de me fortifier contre ma tendresse & ma compassion pour un frere malheureux!

Nous étions restés seuls le Marquis & moi; il me paroissoit en être bien aise. Je démêlai dans ses regards & dans son embarras qu'il avoit quelque chose à me dire; il n'osoit: des témoignages de ma tendresse aiderent sa confiance & ouvrirent son cœur. C'est une sœur bonne & généreuse que j'embrasse, dit-il, en jettant ses bras au tour de mon col, elle daignera m'écouter, je l'espere, & je l'en supplie. Je lui répondis par des caresses affectueuses. J'ai recouvré ma santé, continua-t-il; mais la cause de mon mal n'est pas détruite, elle est dans le fond de mon cœur. J'aime, ce seul mot vous rendra raison de toute ma conduite passée envers vous. Je vous l'ai caché, tant qu'en le découvrant, je n'aurois fait que vous accabler de mes peines, & que je me suis flatté de mettre des bornes à ma passion. Aujourd'hui qu'elle m'a conduit aux portes du tombeau, & qu'il n'est peut-être qu'un moyen de me rendre à la vie, je dois vous exprimer l'excès de mon amour, pour intéresser votre tendresse. Ah! si je vous parlois des maux que j'ai soufferts! Vous pouvez en juger, ma sœur, par l'état où vous m'avez vu, & dont vos soins généreux

viennent de me tirer; achevez votre ouvrage, & permettez que je ceſſe d'être malheureux, & que je vive encore pour vous. Moi, mon frere! La moitié de ma vie eſt à vous, ſi elle peut contribuer à votre bonheur. La perſonne que vous aimez eſt-elle digne de vous? ... Oui, ma ſœur, elle eſt honnête & vertueuſe: l'honnêteté & la vertu ſont les ſeules diſtinctions des ames; avec de tels ſentimens, elles ſont toutes égales, & naturellement unies. Sur le théâtre, ou ſur le trône, elles méritent également l'hommage de nos cœurs. L'état aviliſſant auquel le ſort a condamné ma Léonor..... Léonor! Oh! mon frere! Hélas! ma ſœur, c'eſt un malheur pour elle que ſon état, ce n'eſt pas un crime, ce n'eſt pas même un engagement au crime.

Quoique prévenue, je n'avois pu m'empêcher de me récrier au nom de Léonor. Cependant pour ne pas rebuter mon frere, je compoſai mon viſage, & je lui dis, d'un air aſſez tranquille, que le choix ſeul d'un tel état étoit un titre ſuffiſant de condamnation. Comment en effet peut-on croire honnête une fille qui proſtitue volontairement ſon nom à la honte? La vertu ſe tient enveloppée dans l'honneur; & lors même qu'une femme vient de la bannir de ſon cœur, elle tâche d'en conſerver les apparences? il n'y a que le vice qui puiſſe embraſſer par choix l'infamie. Eh! ſavez-vous, ma ſœur, ſavez-vous comment elle a été réduite à cette extrêmité? m'a-t-il dit; il ne faut pas ſe

hâter de juger les malheureux. Reſpectons-les, leurs fautes ne ſont ſouvent que de nouveaux malheurs involontaires. L'indigence les traîne au premier aſyle qui ſe préſente ; & ſi, quand ils s'apperçoivent de ce qu'ils ont perdu dans l'opinion publique, ils ſe renferment dans la vertu qui leur reſte, ne méritent-ils pas toute notre indulgence, toute notre compaſſion ? Plaignons-les, plaignons-les, ma ſœur, pleurons ſur eux avant de les juger.... Je ſais, mon frere, qu'envers les malheureux l'indulgence eſt juſtice ; mais ne vous laiſſez point abuſer par votre ſenſibilité. Pouvez-vous croire que ſi votre Léonor eût été vertueuſe, l'Opéra eût été pour elle une reſſource, ſon unique reſſource ? La vertu embraſſera la miſere pour s'affranchir de la honte ; elle n'aura point recours à la honte pour ſe ſouſtraire à la miſere. Léonor pouvoit vivre du travail de ſes mains, de ſes ſervices, des bien-faits des ames charitables. La ſervitude choiſie par beſoin eût offert du moins en elle une miſere reſpectable ; en préférant l'Opéra, ſon cœur s'étoit livré d'avance à la corruption & au crime. Pourroient-elles vivre du ſeul produit de leurs talens, ſans celui de leurs charmes, ces malheureuſes qui ſouvent n'ont pour elles que leur beauté, & qui fondent leurs projets de fortune ſur les paſſions déréglées qu'elles allument ? Mais quand leurs intentions ſeroient pures, continuellement attirées au crime par tous les enchantemens imaginables de la ſéduction, eſt-il poſſible qu'elles

ſe tiennent attachées à la vertu, qui ne leur offre que des privations & des peines ? Celle qui ſera capable d'un attachement ſi courageux, ſera forcée, par ſa vertu même, de s'éloigner du danger ſi preſſant de la perdre.... Eh ! quoi ! s'écria-t-il, avec l'air d'un homme qui fait effort pour ſe contenir, il ne pourroit y avoir une fille d'Opéra vertueuſe ? Le Public, Madame, le Public qui eſt méchant & injuſte, qui flétrit ces filles avant que leur conduite les ait deshonorées, le Public en nomme !..... Ne nous échauffons pas, lui dis-je, il n'y auroit plus moyen de raiſonner, nous oublierions bientôt que nous ſommes frere & ſœur, & nous laiſſerions là notre objet. Permettez-moi donc de vous dire qu'en général les Actrices qui paſſent pour honnêtes, ne ſont peut-être que les plus décentes ; que s'il en eſt qui obtiennent de juſtes égards, ce ſeront des filles à talens, qui n'ayant fait que céder à l'impulſion du génie & au deſir de ſe diſtinguer, pourront ne s'occuper qu'à mériter les ſuffrages du Public, & la conſidération flatteuſe attachée aux grands ſuccès. Mais il me ſemble (ne vous en offenſez point, mon frere), il me ſemble que Léonor n'eſt nommée ni parmi les Actrices que l'on admire, ni parmi celles que l'on ménage..... Que m'importe, ma ſœur, l'opinion publique, ſi je me ſuis aſſuré qu'elle eſt injuſte ? Livreriez-vous un innocent à la fureur d'une populace prévenue, que la calomnie auroit ſoulevée ? Je conviens, mon frere, qu'il faut ſe défier des

préjugés du Public ; mais il le faut bien plus encore de nos passions. Vous êtes jeune, droit, honnête, franc. Ces filles habiles à prendre toutes sortes de visages, & à jouer toutes sortes de rôles, savent combien l'hypocrisie peut en imposer à la candeur, & jusqu'où un masque de vertu peut mener un cœur comme le vôtre. Tant de gens plus expérimentés, & plus clair-voyans que vous, se sont laissé prendre à leurs maneges, elles ont fait le malheur, la ruine, la honte..... Je le sais, m'a-t-il dit; mais j'ai tant de preuves de la vertu de Léonor, je l'ai trouvée si franche, si noble, si désintéressée! Il ne lui manque qu'un état, qu'un nom plus respectables, pour être la femme la plus digne de tous les hommages. Qui me blâmeroit de récompenser sa vertu? Des gens qui n'en auroient pas sans doute. Je réparerai vis-à-vis d'elle les torts de la fortune; je la ferai ce qu'elle doit être ; & le Public qui calomnie Léonor, aura des égards pour la Marquise de Roselle.

Il s'arrêta, & soupira, comme un homme qui vient de soulager son cœur d'un grand poids. Je l'observois; il me parut pendant quelques instans ne s'occuper que de ce plaisir, & animé comme il l'étoit, je crus qu'il ne m'écouteroit pas, qu'il ne m'entendroit pas, si je combattois dans ce moment-là son dessein. Il avoit d'abord voulu le justifier par une apologie préliminaire. Je n'aurois pas dû peut-être contester si long-tems sur un point que je pouvois

lui paſſer, ſans affoiblir les grands coups que j'avois à lui porter. Mais la vérité & l'indignation m'avoient entraînée. Après un aſſez long ſilence, le Marquis revint comme d'une diſtraction, & me regarda d'un œil qui me demandoit une réponſe. Je l'avois toute prête.

Aurez-vous aſſez de ſang-froid pour m'écouter, & de courage pour m'entendre, lui demandai-je ? Je l'eſpere, me répondit-il, je le dois, je tâcherai; mais, ma ſœur, ajouta-t-il, en me ſouriant, le préjugé a ſon yvreſſe, ſes fougues comme la paſſion. C'eſt pour vous, mon frere, que je plaide. Il faut paſſer quelque choſe au zèle d'une ſœur; mon premier préjugé, dans cette cauſe, eſt pour vous; c'eſt un préjugé d'entrailles; il commande à tous les autres, & il n'y a que le devoir, & vos vrais intérêts, dont il ne me preſcrive point de me relâcher. Je ménagerai même autant qu'il me ſera poſſible l'objet de votre paſſion. Ah! plût au Ciel, mon frere, plût au Ciel, que cette fille fût telle que vous la voyez, je me repoſerois ſur elle du ſoin de votre honneur. Si elle eſt vertueuſe, elle vous ramenera à des ſentimens délicats & honnêtes, qu'une aveugle paſſion peut ſeule vous faire trahir. Si l'honneur parloit encore à ſon ame, elle auroit horreur de vous avilir pour s'élever, Si elle vous aimoit, elle ne conſentiroit jamais à vous expoſer aux dégoûts, aux chagrins, aux repentirs, aux malheurs, qu'entraîne une démarche flétriſſante. Si elle étoit ſage, elle fuiroit un état où elle ne

ſentiroit ſon élévation que par des amertumes.

Ne vous flattez pas, mon frere, votre nom n'eſt pas aſſez beau pour effacer toute l'ignominie du nom de Léonor, pour n'en être pas lui-même terni. Vous ſeriez plus flétri de ſon nom, qu'elle ne ſeroit honorée du vôtre; & quand le Public auroit quelques égards pour la Marquiſe de Roſelle, eſpérez-vous qu'il vous ménageroit, ce Public que vous n'auriez pas reſpecté, ce Public qui ſait que votre naiſſance vous impoſe le devoir de vivre avec plus de décence & de dignité, ce Public ſi jaloux de venger l'honneur, dont il eſt le légiſlateur & l'arbitre, qui eſtime que c'eſt dans le cœur de vos pareils qu'il doit réſider dans toute ſa pureté, dans toute ſa majeſté, & qui frappe d'opprobre tous ceux qui oſent en violer les loix ſacrées? Vous trouverez ſans doute des approbateurs parmi ces frondeurs vains & mépriſables, qui toujours oppoſés au Public, s'élevent contre les opinions les plus légitimes, pour être diſpenſés des devoirs & des bienſéances qu'elles impoſent; hommes faux & vils, dont l'inſolent ſuffrage eſt une tache. Vous trouverez des partiſans, parmi ces amis lâches, ces complaiſans intéreſſés à vous flatter; vous en trouverez encore parmi ces hommes capricieux & bizarres, qui prennent plaiſir à approuver & à défendre les écarts de ceux qui ne les intéreſſent pas; mais interrogez la conſcience de ces gens-là, demandez-leur s'ils ſeroient de

ſang-froid la même démarche, s'ils l'approuveroient dans leurs enfans, dans leurs freres; leur ame ſe ſoulevera contre cette idée, & j'oſerois défier leur bouche de démentir leur ſentiment intérieur. Tout ce que vous pourriez attendre de plus conſolant, ce ſeroit la pitié des ames ſenſibles & indulgentes; la compaſſion que l'on a pour les malheureux, & les inſenſés; oui, mon frere....

Il avoit la tête baiſſée & les yeux à demi-fermés, en homme qui écoute avec une attention profonde. Comme je m'arrêtois, il me dit en levant la tête, qu'il n'iroit point chercher ſa juſtification & ſon bonheur dans l'opinion d'autrui, & qu'il auroit pour lui ſa bonne conſcience, ſon amour, ſa Léonor.... & du vrai honneur, ajouta-t-il vivement en faiſant un geſte de fierté, du vrai honneur, Madame, la vertu.... La vertu, m'écriai-je, (je ſentois ma tête s'échauffer & mon ame s'exalter) la vertu, mon frere, votre conſcience? Vous en attendrez votre conſolation & votre repos! Elle vous puniroient tous les jours de votre vie de votre indigne alliance, où vous les auriez pour jamais abjurées aux pieds des Autels. Elles vous mettroient tous les jours ſous les yeux la bienſéance, la juſtice, la raiſon, la nature, offenſées & violées dans cet odieux ſacrifice de vos devoirs. De quel droit, vous citoyen, *vous décoré de prérogatives & d'honneurs*; de quel droit intervertiriez-vous l'ordre de la ſociété, qui, en diſtinguant les conditions pour le bien de l'Etat,

s'eſt promis à juſte titre, que ceux qu'elle placoit dans un rang honorable, ne ſeroient ni aſſez lâches, ni aſſez ingrats pour en troubler l'harmonie par leur propre aviliſſement? Elle a attaché des devoirs aux diſtinctions, & vous en violerez audacieuſement les loix, parce que ces loix, qui s'accordent avec la religion & la vertu, ne ſe ſont choiſi pour dépoſitaires que vos cœurs, pour garans que votre délicateſſe, pour vengeurs que la honte & le mépris public! De quel droit vous, plus particulierement chargé par votre rang du dépôt auguſte des mœurs publiques, dégradez-vous la Nation, en lui raviſſant, autant qu'il eſt en vous, ces mœurs précieuſes, dont vos ayeux vous avoient tranſmis l'exemple? Il faut donc que vous ceſſiez d'être citoyen, & que vous vous déclariez l'ennemi de l'ordre, & cet ordre vous ne l'aurez pas ſeulement enfreint pour vous-même, vous l'aurez auſſi troublé dans les autres: la contagion de votre exemple entraînera une foule de jeunes inſenſés, ſéduits par ces malheureuſes, qu'un tel ſuccès aura rendu plus entreprenantes. Que répondrez-vous à votre patrie, qui vous reprochera de n'avoir nourri en vous de ſon plus pur ſang, qu'un enfant indigne & dénaturé? Que lui répondrez-vous, lorſqu'elle vous reprochera cet aviliſſement des ames, cette baſſeſſe devenue plus commune, dont vous aurez été, même ſans le vouloir, un des principaux inſtrumens? Que répondrez-vous à tant de familles éplorées & diviſées, qui vous accuſeront d'avoir frayé pour

leur désolation le chemin du deshonneur ? Que répondrez-vous à votre propre famille, qui vous demandera pourquoi vous avez flétri son nom ? Ce nom n'est point à vous, puisqu'il n'est point à vous seul, & la tache que vous y imprimerez sera un crime contre tous ceux qui le porteront. Ils se verront tous les jours confondus avec vous & vos enfans ; ils seront tous punis pour un seul coupable. Cette famille honorée jusqu'à vous, jusqu'à vous, fait pour la venger de quiconque oseroit la flétrir, vous n'avez vécu que pour attacher à son nom une célébrité d'infamie.... & vos enfans !... Le Marquis de Roselle donneroit à ses enfans Léonor pour mere! Léonor ! Et quelle autre mere leur donneroit leur plus cruel ennemi ? Vous leur devez un sang pur comme vous l'avez reçu de vos peres. Ce sang s'éleveroit contre vous si vous le mêliez avec un sang vil & corrompu.... Vous frémissez..... Jettez les yeux sur ces enfans, malheureux à jamais par leur naissance, qui portent sur leur front dans la société un caractere de proscription. Ils sont là comme des coupables humiliés par le sentiment de leur indignité. Ils voyent fuir devant eux les familles & les honneurs qui venoient au-devant de leurs ancêtres. Ils ont tous les jours des sujets de pleurer leur naissance ; tous les jours ils ont à rougir de leur mere ; le Public les appelle les enfans de Léonor, comme s'il disoit les enfans de l'opprobre. Ils transmettent leur honte & leur malheur à leur postérité, cette tache héréditaire est

encore empreinte sur le front de leurs petits-fils; & vous ne préféreriez pas la mort à la douleur, au tourment d'être pere à ce prix?...

Hé bien, mon frere, votre amour, votre Léonor, suffiroient-ils à votre félicité; Léonor qui elle-même ne pourroit jamais être heureuse? Elle est aujourd'hui tout pour vous, parce que vous ne la possédez point, & que dans votre yvresse vous n'avez que le sentiment d'un amour qui desire. Mais si vous la possédiez, vous éprouveriéz en perdant peu à-peu de cette yvresse, qu'il manqueroit de jour en jour quelque chose à votre bonheur. Vous sentiriez renaître en vous les anciens besoins d'une ame honnête; vous entendriez insensiblement la conscience, l'honneur, la nature, vous redemander leurs premiers droits. L'amour seul ne remplit pas tous nos devoirs, il ne peut faire seul notre bonheur. La passion est une illusion, un état violent de l'ame, elle ne sauroit ni durer, ni nous tromper toujours. Les bouillons de l'âge se calment, les charmes qui vous ont séduit se flétrissent, & le tems arrive où l'on se juge soi-même plus sévérement que n'ont fait les autres, parce qu'on est aigri contre soi par le repentir & les remords. On rougit de ses folles amours; on pleure sur des fautes irréparables, & l'on donneroit la derniere moitié de sa vie pour racheter la premiere. Oh! mon frere, sur quoi vous flatteriez-vous que vous serez toujours amoureux, toujours aimé, toujours heureux? Qui vous le garantit? Léonor? Votre cœur? Tant de passions

ont fini par le déſeſpoir avec de pareiles garans.

Le Marquis étoit interdit & immobile; je crus ſon ame ébranlée, j'inſiſtai. Je ſuppoſe, comme vous le voyez, que Léonor a toutes les bonnes qualités qu'elle affecte; qu'elle ſent toute la paſſion qu'elle vous témoigne ſans doute; que votre illuſion ſur les premieres années de ſa vie ne ſe diſſipera jamais; qu'elle vivra comme ſi elle étoit née de votre ſang, comme ſi elle avoit été élevée dans votre famille; qu'elle gouvernera & conduira votre maiſon avec autant de dignité que de ſageſſe; qu'elle ſera auſſi tendre mere que fidele épouſe; qu'elle pourra donner à vos enfans, des principes, des ſentimens, des exemples, une éducation qu'elle n'aura point recue, que.... Et moi je ſuppoſe, s'écria-t-il tout d'un coup dans une ſorte de fureur, qu'une ſœur qui aime ſon frere, le plaint s'il ſe trompe, & ne l'inſulte pas; que le Marquis de Roſelle ſent mieux ce qui peut le rendre heureux que la Comteſſe de Saint-Sever, & qu'il eſt libre, indépendant, maître de diſpoſer de lui, malgré tous ceux qui s'y oppoſeroient. A ces mots il ſort bruſquement. Je cours à lui, je l'arrête; il réſiſte. Mon frere.... Je n'ai point de ſœur; il fait un mouvement pour ſe dégager. Il m'échappoit. O mon pere! m'écriai-je o ma mere! venez à mon ſecours. A ces noms ſacrés, il treſſaille, s'arrête, & ſe laiſſe conduire ſur un ſopha. Je reſtai debout devant lui; ſes yeux étoient fermés, ſa reſpiration s'em-

barraſſoit dans ſes ſoupirs. Jusques là pendant notre entretien la chaleur du zèle m'avoit ſoutenue & élevée au deſſus de moi-même: j'étois dure je ne penſois pas qu'il ſouffrît de mes diſcours, j'examinois ſeulement s'il réſiſtoit ou s'il s'ébranloit. Il n'étoit pas alors queſtion de le plaindre; mais de le terraſſer, de changer ſon cœur. Je frappois, je tonnois ſans égards, ſans ménagement, ſans pitié. Mais ici la tendreſſe & la ſenſibilité reprirent tous leurs droits. Je craignis pour la ſanté de mon frere, mon attendriſſement ouvrit mon cœur aux larmes, j'en arroſai une de ſes mains que je ſerrois dans mes mains tremblantes. Il ouvrit les yeux, ſon regard me reprochoit tendrement ſon état & ſollicitoit ma compaſſion. Il mêla ſes pleurs aux miennes. O ma ſœur! s'écria-il. O mon frere! lui dis-je, pardonnez-moi ma cruauté; je ſuis toujours votre ſœur. Oui, vous l'êtes, repliqua-t-il d'une voix entrecoupée; pardonnez, & je ſuis votre frere. Nous reprîmes peu à peu nos eſprits; je crus même entrevoir ſur ſon viſage un rayon de ſérénité. Il me dit d'une voix douce, d'une voix qui eût pénétré l'ame la plus inſenſible, ma ſœur: il accompagnoit ce mot d'un ſourire, (c'étoit le ſourire de l'affliction & de la tendreſſe tout à-la fois) ma ſœur, je crains de vous avoir dit quelque choſe d'offenſant, je ne le ſais pas; mais ſi cela eſt, nos larmes viennent de l'effacer. Vous avez vu l'excés de ma paſſion pour.... (Il ne nomma point Léonor). Mon deſſein vous le marque aſſez: vous l'avez

combattu, vous le deviez; mais vous raisonniez contre un homme amoureux; il ne pouvoit être persuadé. Je n'ai rien répondu à la plûpart de vos raisons; je sentois pourtant dans mon cœur que j'avois quelque chose à vous répondre. Je ne pourrois vous dire quoi; vous ne l'auriez peut-être pas goûté. Il me paroissoit à moi sans replique. Pardonnez-moi, ma sœur, je ne puis renoncer à ma résolution; tout ce que je puis faire pour vous, c'est de ne pas en hâter l'exécution, comme je l'avois projetté. Je penserai à tout ce que vous m'avez dit, & je vous donne ma parole d'honneur que je ne ferai aucune démarche relative à cet objet sans vous; en informer; êtes-vous contente? Il me semble que c'est assez gagner sur moi. Que ma sœur fasse à son tour quelque chose pour son frere, elle est mon amie, elle aime mon repos; elle se mettra à ma place, elle sentira l'horreur de mon état, & peut-être, a-t-il ajouté, en baissant la tête & la voix, peut être consentira-t-elle à mon bonheur.

Il avoit les yeux remplis de larmes. Je lui répondis de la maniere la plus affectueuse; je le remerciai de la promesse qu'il m'avoit faite: nous nous embrassâmes tendrement. Le Comte de Saint-Sever entra quelque tems après.

Que dois-je craindre, que dois-je espérer, ma tendre amie? Nous avons gagné du tems, c'est quelque chose; mais il est si épris de cette créature, si fasciné! Tout est perdu si nous ne le désabusons sur l'idee qu'il a de sa vertu, ou il faudra que des voies rigoureuses.... O ma chere!

il en mourroit de douleur. Son honneur ou ſa vie, quelle alternative! Soutenez-moi, affermiſſez-moi. Je l'aime, & s'il profitoit de certains momens où mon cœur eſt tout à l'amitié; je le ſens, je ne lui reſiſterois pas. Comme ie déſirerois que cette fille n'eût contr'elle que la pauvreté & une naiſſance obſcure! J'irois la chercher & l'amenerois par la main à mon frere. Je fais cas de la naiſſance, parce que c'eſt une obligation de plus d'être honnête; mais c'eſt au fond un préſent du haſard, ſouvent inutile au bonheur; & je ſuis bien loin de mépriſer ceux qui n'en ont pas. Rien n'eſt bas à mes yeux que le vice. Dès qu'une telle femme porteroit le nom de mon frere; reſpectable par ſa vertu, honorable par le nom de ſon mari, elle deviendroit mon amie, ma compagne. Ma familiarité avec elle ſeroit pour le Public un témoignage de ſon mérite; & quand elle ſeroit aimée & portée par une famille, d'où ſa naiſſance ſembloit l'exclure, le Public n'oſeroit point ne la pas reſpecter, il ceſſeroit bientôt de blâmer mon frere. Mais un état infâme, une vie ſcandaleuſe! Non, ma chere Comteſſe, je ſerois la derniere des femmes, ſi je donnois les mains à une pareille horreur. Aidez-moi, ô mon amie! Conſolez-moi, plaignez-moi, conſeillez-moi.

LETTRE LIX.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 20 Mars.

QUELS conseils puis-je vous donner, tendre & sage amie, que vous ne puissiez vous-même au fond de votre cœur? C'est lui, c'est lui seul qui vous a guidée, il vous a bien conduite, mais vos raisons, si solides, si justes, ne pouvoient que glisser sur l'esprit de votre malheureux frere : sa passion l'aveugle. La tendresse que vous lui avez montrée; ce trait de sentiment, qui m'a fait répandre des larmes; le souvenir sacré d'un pere & d'une mere que vous lui avez rappellé si pathétiquement: voilà ce qui l'a forcé à vous entendre, à vous promettre de retarder au moins ce mariage affreux, & de ne le pas faire sans vous en avertir. Continuez, ma chere Comtesse, à le combler des preuves de votre amitié; qu'il voye que dans tout ce qui est juste, honnête, raisonnable, vous serez toujours prête à seconder, à prévenir ses desirs; mais qu'il voye aussi à travers vos tendres caresses une fermeté que rien ne pourra vaincre; éludez le plus qu'il vous sera possible tous les discours qui pourroient ramener à ce fatal sujet: que ce soit dans vos yeux, sur votre physionomie qu'il lise l'espece d'horreur que vous causent le nom & l'idée de Léonor. Vous ne

pourriez que lui repéter ce que vous lui avez dit; l'impreſſion ſeroit moindre, l'attendriſſement pourroit ne pas toujours finir ces entretiens; & ſi l'aigreur prenoit la place, tout ſeroit perdu. Adieu, ma chere amie, vous ſavez qu'il n'eſt perſonne au monde qui partage vos chagrins comme moi.

LETTRE LX.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 25 Mars.

Je vous écris dans le trouble & dans le déſeſpoir, ma tendre amie; M. de Saint-Sever a tout perdu. Sans me conſulter, ſans me le dire, il fut hier chez Léonor, il la traita horriblement, & finit par la menacer de la faire enfermer. Il vint le ſoir me raconter cette ſcene; ſur le chagrin qu'il vit que ſa démarche me donnoit, il ſe fâcha, & me dit qu'il ne l'avoit faite qu'à cauſe de moi, & pour mettre fin à mes alarmes; qu'il ne pouvoit ſupporter de me voir en proie aux agitations où j'étois livrée, que le ſeul moyen de guérir mon frere de cette extravagante paſſion, étoit de lui en ôter l'objet. Le mal étoit fait, ma chere, les raiſonnemens auroient été inutiles, je n'en fis point; mais je prévis ce qui eſt arrivé. Mon frere ſort d'ici, je ſuis encore émûe..... Bon Dieu! Quelle fureur! Il a ſçu par cette miſérable les menaces de M. de Saint-Sever. Quels empor-

temens ! Sans ma préſence, qui même lui étoit importune, je n'oſe ſonger aux excès où la colere l'auroit pu conduire. Mon mari a voulu lui dire tout ce qu'il penſoit & ce qu'il ſavoit de Léonor ; un regard lancé avec indignation a été ſa réponſe. M. de Saint-Sever a continué de lui parler, & lui a demandé, d'un ton ironique, s'il faiſoit des préparatifs pour ce beau mariage. Mon frere, furieux, l'a interrompu, & nous a dit qu'il n'avoit plus rien à ménager ; que ſon parti étoit pris ; qu'il mettroit cette fille à l'abri de nos perſécutions ; qu'elle ſeroit ſa femme ; que ſes préparatifs ne ſeroient pas longs ; & qu'il ne devoit compte de ſa conduite qu'à lui. Mes larmes qui couloient en abondance ont paru le toucher. Il m'a regardée avec émotion ; il a fait un pas pour s'approcher de moi ; & tout de ſuite, ſe retournant bruſquement, il eſt ſorti & m'a laiſſée dans l'état le plus affreux. Ah ! chere amie, qui ne ſuccomberoit à tant de maux !

LETTRE LXI.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 27 Mars.

Je ne puis ſupporter l'idée de vous cauſer du chagrin, ma ſœur, je connois votre ame, je ſuis ſûr que vous n'avez point trempé dans l'horrible projet de votre mari ; vos pleurs m'ont pénétré, vous ſavez ſi vous m'êtes chere. Je don-

donnerois mon sang pour arrêter le cours de vos larmes, & je ne me pardonne pas de vous en avoir fait répandre. Si l'état violent où j'étois m'eût permis de réfléchir, vous n'auriez point été présente à cette accablante scène. Je vous aime, ma sœur, je sais & ce que je dois à vos soins, & tout ce que vous devez attendre de moi. Eh! le devoir a-t-il besoin de se faire entendre quand le cœur parle? Mais pourquoi M. de Saint-Sever abuse-t-il des sentimens que j'ai pour vous, & de l'ascendant que vous avez sur moi? De quel droit? Par quelle autorité?..... Je souffre plus que vous, ma sœur; ma plus grande douleur est d'être forcé de renoncer au bonheur de vous voir.... Ma digne sœur, ma tendre amie, plaignez un frere malheureux, ne condamnez point un penchant invincible.... L'objet en est vertueux. Aimez-moi toujours; pardonnez des emportemens que je déteste, que j'aurois dû vous cacher, & ne partagez pas les sentimens de votre mari. Ma sœur, permettez-vous que je vous embrasse encore avec la plus tendre amitié?

LETTRE LXII.

De Madame de Saint-Sever au Marquis.

A Paris, 27 Mars.

RENONCER à me voir! Ah! mon frere, l'avez-vous pu prononcer? Hélas! je ne survivrois pas à ce malheur; non, vous ne me le ferez pas éprouver, je m'en fie à votre cœur;

vous m'aimez, vous aimez dans votre sœur les parens que nous avons perdus; vous rassemblez pour moi tous les sentimens que vous auriez pour eux. Ne pardonneriez-vous pas à mon mari l'intérêt vif qu'il prend à vous? Son zèle, trop ardent peut-être, a fait son crime. Il sait, mon cher, qu'il n'a point de droits sur vous que ceux de la tendresse. Il ne cherche point à en usurper d'autres; mais il est votre frere, votre ami; c'est à ces titres qu'il s'intéresse à vous. Je meurs d'envie de vous voir; si je ne craignois de vous être importune, je volerois chez vous, je vous menerois M. de Saint-Sever: nos regrets, nos larmes, notre tendresse effaceroient pour jamais le souvenir de ces momens affreux; notre amitié n'en éprouveroit que des transports plus vifs; ne vous y dérobez pas, mon frere.

LETTRE LXIII.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 28 Mars.

Ma chere, ma tendre sœur, je ne puis résister aux expressions de votre tendresse; mais il m'est impossible de prendre sur moi de revoir M. de Saint Sever. Peut-être sera-t-il bien-aise de m'éviter aussi. Puis-je vous trouver seule ce soir? Si vous me le promettez, j'irai chez vous à sept heures. Je n'y pourrai rester qu'un instant; mais je vous aurai vue, je vous aurai renouvellé les assurances de mon éternelle amitié.

LETTRE LXIV.

De la Comteſſe à Madame de Narton.

A Paris, 29 Mars.

Ah! ma chere, il n'y a plus de reſſources! Je n'avois pas encore perdu l'amitié de mon frere, ſon cœur l'avoit rappellé; mais il avoit exigé que mon mari s'abſentât, pendant la viſite qu'il me voulut faire hier au ſoir. Malgré tous les reproches de foibleſſe que j'eus à eſſuyer, j'obtins, je crus du moins avoir obtenu cette complaiſance. M. de Saint-Sever m'avoit promis de me laiſſer ſeule; j'en avois aſſuré mon frere. Il ſort effectivement. Le Marquis arrive; il m'aborde de l'air le plus tendre. Après nos premiers épanchemens, il me demande ma parole qu'on n'attentera point à la liberté de Léonor; qu'on ne lui fera aucune violence; autrement, me dit-il, je ſerois forcé de manquer à la promeſſe que je vous ai faite, & je ne pourrois plus retarder..... J'allois lui répondre. M. de Saint-Sever entre d'un air moitié plaiſant, moitié fâché. Ma ſurpriſe ne put perſuader à mon frere que je n'avois pas contribué à le tromper; un ſeul regard qu'il jetta ſur moi me dit tout ce qui ſe paſſoit dans ſon ame; il ſe leva & voulut ſortir. Mon mari l'en empêcha, & lui dit qu'il étoit étonné qu'il l'eût fait prier de ſortir de chez lui; qu'il n'étoit point accoutumé à ces procedés-là; que ce qu'il lui avoit

dit étoit pour ſon bien ; qu'il ne ceſſeroit point de lui répéter qu'il ſe perdoit ; que ſon honneur l'obligeoit d'arrêter les progrès d'une ſéduction épouventable ; qu'il empêcheroit le dèshonneur de la famille ; qu'il ne ſouffriroit point que ſon beau-frere fît un mariage abominable ; je ferai dit-il, enfermer cette créature ; & s'il en eſt beſoin, je te ferai interdire. Oh ! ajouta-t-il, ta ſœur t'a gâté, je ne te gâterai pas. Tout cela fut prononcé avec une telle volubilité qu'il n'auroit pas été poſſible de l'interrompre. Mon frere d'un air calme, mais fier & dédaigneux, ſe leve, & me dit : ſont-ce-là vos promeſſes, Madame ? Adieu. Je voulus le retenir, il me repouſſa avec indignation, & partit ſans m'entendre. C'en eſt fait, je ne le reverrai jamais ; peut-être avant huit jours le fatal nœud ſera formé.... J'abrége les réflexions, ma chere, mais que je ſuis à plaindre ! Nous n'avons plus que les moyens violens à employer ; malheureuſe & foible reſſource ! Mon frere n'eſt-il pas ſon maître ? Si ſa réſolution eſt priſe, ce que nous empêcherons aujourd'hui ſe fera dans un mois, dans un an. D'ailleurs, quel droit avons-nous d'attenter à la liberté d'une citoyenne ? Suis-je ou plus ſage, ou plus puiſſante que la loi ? J'ai prié M. de Ferval de venir. Je vais l'inſtruire de tout ceci. Hélas ! je n'ai d'eſpoir qu'en lui, & qu'eſt-ce encore que cet eſpoir ! Je n'avois jamais éprouvé un tel découragement. Adieu, ma digne amie.

LETTRE LXV.

De M. de Ferval à Madame de Narton.

A Paris, 3 Avril.

Nos alarmes n'ont jamais été si vives & si bien fondées, Madame; le Marquis se croit à présent dégagé de la promesse qu'il a faite à sa sœur. La crainte qu'il a eue qu'on ne fît enfermer Léonor, & peut-être la peur qu'elle en a elle-même, l'ont engagé non-seulement à la faire cacher chez une personne de confiance, mais encore à hâter ce mariage. Je sais du Notaire qu'il veut signer le contrat ce soir. J'épie ses démarches, tout est prêt....

Je reçois dans ce moment un paquet que j'attendois; ce sont des lettres de Léonor.... Adieu, Madame, je vole chez ce malheureux. Puissai-je arracher le bandeau fatal qui lui couvre les yeux!

LETTRE LXVI.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 4 Avril, à une heure du matin.

Je suis le dernier des hommes, un être abominable, un monstre, daignerez vous encore m'appeller votre frere? Ferval.... Excellent ami! ..... J'ai plongé mes mains dans son sang.... Ah! ma mort expiera.... Les Chi-

rurgiens assurent que la blessure n'est pas mortelle.... Je suis auprès de lui; ma sœur, venez, venez rendre le calme à mes sens, donner des soins à mon ami, à cet ami qui m'a sacrifié sa vie; il avoit pris des précautions pour préserver la mienne; ah! falloit-il que ce fût son sang qui lavât mes fautes, mes horribles fureurs? Passion affreuse, exécrable.... J'abhorre à présent le vil & indigne objet.... Ah! je m'abhorre moi-même.

LETTRE LXVII.

De la Comtesse à Madame de Narton.

A Paris, 4 Avril.

QUELLE crise! Chere amie! Comment vous annoncer, comment annoncer à Madame de Ferval que son digne fils a pensé devenir la victime de son zèle & des fureurs de mon frere? C'est vous, ô Dieu, qui avez conservé les jours de ce tendre ami, vous protégiez notre généreux bienfaiteur! Il n'est point en danger; je dois commencer par là cet effrayant récit, je dois encore vous dire, pour l'honneur & la justification de mon malheureux frere, que c'est de lui que je tiens les affreux & humilians détails que je vais vous rendre. Ferval vouloit me les dérober; c'est même à son insçu que le Marquis me les a faits

Hier au soir, à huit heures, M. de Ferval se rendit chez mon frere; il entra, malgré les dé-

fonses que les Domestiques avoient reçues de laisser entrer personne. Il trouve un Notaire, un contrat de mariage prêt à être signé, Léonor, mon frere & deux autres personnes. La colere du Marquis ne tarda pas à se manifester sur ce qu'il appelloit l'indiscrétion de Ferval; mais elle devint bien plus vive, lorsqu'il vit que l'intention de ce jeune homme étoit de l'empêcher de signer cet acte abominable. De quel droit entrez-vous ici malgré mes ordres? lui demanda t il d'un air menaçant. Par quelle autorité venez-vous m'y donner des loix? Sortez, Monsieur, ou... Je ne vous demande qu'un quart d'heure, lui dit Ferval; passons ensemble dans un autre appartement. Quand notre entretien sera fini, vous serez libre de... Oui, oui, dit mon frere en fureur, passons-y, venez, Monsieur, me rendre raison de cet insultant procédé. Je suis prêt à vous la rendre, lui dit Ferval, d'un air doux & tranquille; lisez les lettres contenues dans ce paquet. Je ne lis rien, je n'entends rien, que je ne sois vengé: sortons. Léonor fort inquiete vouloit le retenir; donnez moi ce paquet, Monsieur, dit-elle à Ferval; s'il est important que M. le Marquis le lise, je le lui ferai lire, on peut s'en fier à moi; sortez, de grace; retirez-vous aussi je vous prie, dit-elle au Notaire, attendons la fin d'un éclaircissement que M. de Ferval juge si nécessaire, & qui ne peut être fait que dans des momens plus tranquilles. Ferval refuse de confier ce paquet à Léonor; le Marquis l'arrache des mains de Fer-

val & le jette au feu ; Ferval eſt aſſez prompt, aſſez adroit pour le retirer ſans qu'il ſoit endommagé ; le Notaire veut ſortir, le Marquis le retient, & entraîne Ferval dans le jardin. Défendez-vous, lui dit mon frere, en mettant l'épée à la main Ferval forcé de tirer la ſienne, pare pluſieurs coups ; enfin il en reçoit un dans la poitrine. Il tombe ; ſon ſang qui ſort en abondance éteint la fureur de mon frere. Il veut relever ſon ami ; il appelle du ſecours, on vient. Quel eſt ſon étonnement quand il apperçoit l'épée de Ferval tombée auprès de lui, coupée de deux doigts à la pointe. Quelle arme eſt-ce là, Ferval ? Et pourquoi ne m'avez-vous pas averti ?.... J'avois prévu votre violence, mon cher Roſelle, lui dit-il d'une voix foible ; j'avois d'avance prévenu le malheur d'attenter à vos jours ; ce n'eſt qu'après avoir pris cette précaution que je ſuis entré chez vous. Mon deſſein n'étoit ni de vous offenſer, ni de vous bleſſer ; je venois empêcher votre malheur & votre honte. Il en eſt tems encore ; mon amitié, dont vous ne douterez plus, mon ſang que vous faites couler, ma vie que je vous ai ſacrifiée exigent au moins que vous ayez la complaiſance de lire ce paquet. Ah ! cher ami, dit mon frere, en ſe jettant ſur lui, je ne puis ſonger qu'à vous dans cet affreux moment. Le Chirurgien qu'on avoit envoyé chercher arriva ; il banda la plaie. Mon frere accompagna Ferval & lui donna ſon appartement : l'état du Marquis étoit plus affreux que celui de ſon ami. Il n'y a rien à craindre pour

sa vie, le sang qu'il a perdu cause seul sa foi-blesse. Le Chirurgien assure que dans huit jours il sera guéri. Après les premiers momens de trouble & de désespoir, Ferval exigea que le Marquis ouvrît le paquet & qu'il le lût. C'étoient des *lettres de Léonor à Juliette*, fille de son espece. La misérable y a peint sa bassesse & ses intrigues. Je vous en envoye les copies. Mon frere, frappé comme d'un coup de foudre, rejette avec horreur ces lettres sur la table. Il se promene à grands pas, la fureur dans les yeux; la vue de son ami, qui de son lit lui tend la main, le rappelle à lui. Quelle humiliation, s'écrie-t-il! Quelle honte! Il m'écrit, il me prie de venir; j'arrive, je le trouve dans cet affreux état. Ferval veut me cacher le sien; non, non, mon ami, que j'expie au moins s'il se peut ma faute, en avouant tout à ma sœur. Ferval l'interrompt encore. Le Chirurgien nous fait signe que notre entretien inquiete le malade & l'agite. Nous passons dans un autre appartement, & ce fût là que d'une voix entrecoupée par des sanglots, mon frere me fit une partie de ce récit. Nous rentrons, il me donne ces lettres, je les lis, & les lui rends en silence. Hé bien, ma sœur, suis-je assez humilié? Etes-vous assez vengée? Je me leve, je l'embrasse, je presse son visage baissé contre mon sein; je mêle mes larmes aux siennes, & je ne lui parle pas. Après un quart-d'heure de silence, de fureur, & d'attendrissement, il se leve: Ferval, dit-il, Ferval, mon cher Ferval, je te dois le

prix de tes bienfaits, je dois à ma sœur !... Eh ! je me dois à moi-même de me venger de cette infame... Je vais laver dans son sang cette épée teinte du tien... Arrête, arrête, s'écrie Ferval, est-elle digne de ta fureur ? Oublie, mon ami, oublie cet amour funeste, c'est la seule vengeance que tu doives tirer de cette vile créature. Songe qu'un éclat deshonorant rejailliroit sur toi..... Je le serrai dans mes bras, je le conjurai de ne nous pas quitter ; & enfin il prit le parti, après mille mouvemens divers, d'écrire à cette fille le billet dont je vous envoye aussi la copie. Elle est partie dans l'instant qu'elle l'a reçu ; elle a pris vis-à-vis des gens un air de fierté, & s'est retirée chez elle. Nous avons quitté Ferval à six heures du matin. J'ai emmené le Marquis chez moi ; un peu plus tranquille alors, il m'a recommencé les détails de cette cruelle avanture. Je suis restée avec lui jusqu'à huit heures que je suis entrée chez M. de Saint-Sever. Je l'ai si bien prévenu sur ce qu'il devoit faire, que je ne crains pas que le Marquis ait à s'en plaindre. Il repose à présent. Ferval est aussi bien qu'il peut être. Je viens d'y envoyer ; nous allons le voir dans deux heures. Adieu, ma chere. Quels assauts ! Et quel chagrin pour Madame de Ferval ! Elle n'a pourtant rien à craindre, graces au Ciel, qui a tout conduit pour le mieux.

*LETTRE LXVIII. & 1ere,

De Léonor à Juliette.

Tu me fais grande pitié, ma Juliette; auſſi pourquoi t'aller confiner dans ce triſte château? C'eſt s'enſevelir toute vivante; autant vaudroit être une honnête femme; c'eſt même encore pis. J'avoue que ton tyran eſt riche, enrichis-toi donc: voilà tout ce que j'y ſais. Bizac va paſſer quelque tems dans le canton que tu habites. S'il t'eſt permis de le voir quelquefois, je te plaindrai moins. J'ai un nouvel amant, ma chere, il ſe nomme le Marquis de Roſelle; il eſt Officier de Gendarmerie. Il a vingt ans, une belle figure, une belle taille, & une fortune conſiderable. C'eſt un certain M de Valville, dont tu te ſouviens peut-être, qui m'a fait faire cette connoiſſance; ce Marquis a le cœur tout neuf & l'eſprit romaneſque. Depuis un mois que nous nous voyons, il m'a fait des préſens magnifiques, & n'en a point exigé le prix. Il veut, dit-il, atteindre par degrés au bonheur. J'ai ſoin d'entretenir cette flamme reſpectueuſe: je t'aſſure que je joue d'après nature; la dignité, le ſentiment, la délicateſſe, &c. & que ce jeu m'amuſe D'ailleurs un tel amant peut me faire un ſort. Il eſt d'une extrême généroſité: la diſtance où je le tiens, & qu'il n'oſe franchir, entre-

* Ces lettres & les quatre ſuivantes ſont, celles dont il eſt parlé dans la précedente.

tiendra long-tems ſon amour. Rien n'eſt plus plaiſant ; il me traite en Princeſſe, & je le traite en Berger. Ne crois pas qu'il manque d'eſprit, il en a beaucoup ; mais il a le cœur tendre, l'ame délicate ; je ſuis ſa premiere inclination. Il n'a aucune expérience, & ne ſait ce que c'eſt que nos intrigues. Juge, ma chere, quel parti on peut tirer d'un tel homme. La Roche ne s'apperçoit de rien, tu ſais comme je le mene. Il ne s'agit que de prendre d'abord un certain empire ſur ces animaux-là. Et puis la peur qu'a ce vieil hypocrite qu'on ne ſache ſes allures, en fait un amant diſcret. J'ai renvoyé tous les freluquets, cela ne mene à rien, & n'auroit pu que me nuire. Juliette, ſonge-y bien ; d'un côté le Marquis, dans l'eſprit duquel il faut entretenir cette idée de reſpect ; de l'autre côté la Roche à menager ; les recevoir l'un & l'autre, & empêcher qu'ils ne ſe rencontrent, monter ſon eſprit au ton ſi différent de ces deux hommes, amuſer chacun ſelon ſon genre ; être tour à tour agréable, douce & décente avec l'un ; vive, capricieuſe & folle avec l'autre ; crois-tu que ce ſoit aſſez d'affaires ? J'eſpere men tirer bien. Adieu, ma Juliette.

LETTRE LXIX, & 2e,

De Léonor à Juliette.

A Paris, 7 Janvier.

Tu ſais, ma chere, toute la peur que m'avoit donnée cette algarade de la Roche: hé bien! tout n'en a été que mieux. L'amour du Marquis en a redoublé. Tu vas t'écrier à l'ordinaire: l'habile créature! J'avoue qu'il m'a fallu de l'adreſſe dans cette criſe; mais cette adreſſe a bien réuſſi. Sais-tu que tout ceci pourroit devenir ſérieux? Que je voudrois bien que Bizac pût venir! Il me ſeroit très-utile, tâche de me l'envoyer. Qu'il ſeroit bien le rôle d'un rival, & que ce rôle ſeroit néceſſaire pour donner un aiguillon de plus à l'amour de Roſelle, qui eſt pourtant, s'il ſe peut, encore plus paſſionné! Le reſpect ſeul retient ſes deſirs; mais ce reſpect lui coûte.... J'acheverai de le ſubjuguer en lui montrant des vertus..... Tu ris. Oh! je te jure que je le menerai loin. J'en ai déja refuſé beaucoup de préſens, & ces refus ont produit de plus beaux dons, que je n'ai acceptés que par force. Quelques actions de généroſité adroitement faites, de la ſageſſe ſans dureté, quelques nuances fines d'amour, mais ſans foibleſſe, acheveront ſa défaite. Si Bizac ne peut venir, ne lui dis rien. Tu connois le danger des confidens. Je t'embraſſe.

* *Nota.* Il y a pluſieurs lettres de Léonor qu'on n'a point.

*LETTRE LXX, & 3e,

De Léonor à Juliette.

A Paris, 14 Janvier.

CE Marquis combat plus que je ne le penſois, ma chere. Une ſœur dévote, une famille importante, un nom, tout cela forme de terribles obſtacles. Il faut faire jouer des machines extraordinaires. Voici un modele de lettre que je t'envoye. Je te prie de le copier toi-même, tel qu'il eſt, avec grand ſoin; adreſſe-moi cette lettre, fais la mettre à la poſte; mais que ce ne ſoit qu'après m'avoir mandé quel jour préciſément elle arrivera à Paris, afin que je puiſſe dreſſer mes batteries ſur l'avis que tu me donneras. Tu m'entends à demi mot, & je ferois tort à ton intelligence ſi je t'expliquois mon deſſein. Adieu, ma chere.

* Dans cette lettre étoit contenu le modele de celle que le Marquis trouva dans le ſecrétaire de Léonor.

LETTRE LXXI, & 4e,

De Léonor à Juliette.

A Paris, 15 Février.

LA lettre a produit ſon effet, ma chere; malgré cela mon Marquis ne ſe rend point encore. J'ai quitté l'Opéra. Je ſais ce que je riſque; mais il eſt des occaſions où il faut ſavoir riſquer. Tant que je reſterois Actrice il ne m'épouſeroit

point. Ne pourrois-tu venir ici? Tu me ferois utile; il faudroit paroître une femme d'un état honnête, un peu de mes parentes, demeurant en Province, & qui sachant mes malheurs & mes vertus.... viendroit m'arracher aux séductions. Entends-tu cela? Tâche, tâche, ma Juliette, de me faire ce plaisir. Tu sens que ma fortune feroit la tienne; que dans quelque rang que je fusse, tu serois ma meilleure amie, & que je saurois donner à ma parente tout le lustre qu'il faudroit. Je t'assure que si je deviens femme de qualité, j'en saurai prendre le ton. Eh! que sais-je? Peut-être alors deviendrois-je tout-à-fait honnête femme. Celles qui le sont, l'auroient-elles été, si elles avoient éprouvé nos situations & nos besoins? La vertu est affaire de circonstances. Oui, tout de bon, je crois que je m'arrangerois à être vertueuse, jusqu'à ce que cela m'ennuyât. Tu le deviendrois peut-être aussi. Oh! que cela seroit plaisant!

LETTRE LXXII, & 5e.

De Léonor à Juliette.

A Paris, premier Mars.

Oh! si tu ne peux t'arracher que dans huit jours à ce tyrannique amant, j'espere que mon sort sera décidé quand tu arriveras. J'ai employé toutes les ressources, j'ai rallumé tous les desirs, je l'ai amené au point de me pro-

poſer un mariage ſecret, & je l'ai refuſé. Que tu me vas trouver hardie! Il faut qu'il me donne le nom & le rang de la Marquiſe de Roſelle, je n'en rabattrai point. Il n'y a plus qu'un pas à faire, je le tiens fait, Ah! ma Juliette, quel bonheur! ....

J'apprends dans le moment qu'il eſt très-mal.... Quel contre-tems! S'il meurt, quelle folie d'avoir quitté l'Opéra! Mais s'il en revient!.... Qu'y gagnerai-je? Sa famille va l'entourer.... Auſſi c'eſt ma faute, j'ai voulu aller trop vîte.... Pouvois-je imaginer ce revers? Que j'ai mal fait de refuſer le mariage ſecret! Il m'offroit les deux tiers de ſon bien! Oh! que j'ai mal fait! Adieu. Puiſſe-t-il en rechapper, afin que j'aye le tems de réparer ma ſottiſe!

LETTRE LXXIII.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 4 Avril.

Ame vile & trompeuſe, quelles expreſſions peuvent peindre l'horreur que m'ont donnée les preuves de tes noirceurs, de ta baſſeſſe! .... Eſt-il poſſible, bon Dieu! que ce fût à cette ame monſtrueuſe que je vouluſſe ſacrifier mon honneur, ma famille, mon être tout entier? J'ai lu, je tiens les lettres que tu as écrites à ta mépriſable confidente, à Juliette. Je vois les reſſorts que tu as fait jouer pour ſubjuguer ma

ma raiſon.... Quoi ! dans mon agonie, dans ce tems où réduit par un amour funeſte à deux doigts de la mort .... tu ne regrettois que mon bien ! Monſtre affreux ! Eloigne-toi pour jamais de ma vue, je ne pourrois retenir ma fureur : je vengerois ſur toi le ſang de mon ami. Miſérable !.... Quoi !. c'eſt pour toi que j'ai pu verſer ce ſang précieux ! Garde mes dons, comme autant de marques de ton infamie & de ma foibleſſe. Sur-tout évite de te montrer à mes yeux. Je te défends de me répondre, les caracteres que ta main traceroit me ſeroient un objet d'horreur.

LETTRE LXXIV.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 11 Avril.

MONSIEUR de Ferval eſt parfaitement rétabli, ma chere, ſes forces reviennent chaque jour ; la cicatrice de ſa bleſſure n'eſt déja plus que la marque reſpectable des ſentimens les plus beaux. C'eſt dans le cœur de mon frere que ſera, & que doit être éternellement, une plaie douloureuſe. Qu'il eſt digne de pitié ! A ſes terreurs ſur le danger de Ferval a ſuccédé la joie de la guériſon de ce tendre ami ; le mélange d'horreur, de repentir & de reconnoiſſance qui a bouleverſé ſon ame pendant les

deux premiers jours, lui donnoit une agitation cruelle, mais moins affreuse que l'abattement, que la noire mélancolie où je le vois se plonger. Il est toujours chez moi: Ferval vint hier nous y surprendre pour la premiere fois. Quelle attention cet estimable ami n'apporta-t-il pas pour écarter jusqu'à l'idée de sa blessure! Quelles tendres caresses ne fit-il pas à mon frere! Il lui proposa mille projets d'amusemens. Il ne nous entretint que de nouvelles, & de petits événemens intéressans ou agréables. M. de Saint-Sever entra, qui lui voulut parler de sa santé: à ce seul mot je vis Ferval rougir. Par l'adresse la plus aimable, il força mon mari de changer de discours. Mon frere soupiroit, & ne put retenir ses larmes. Il sortit, & rentra plusieurs fois. En vérité des secousses si terribles me font trembler pour sa vie, d'autant plus que sa santé n'étoit pas encore bien affermie. Il lui faudroit au moins des dissipations, il ne sera de long-tems susceptible de plaisirs. Léonor, à ce que j'ai sçu, est allée loger dans un quartier éloigné; elle y a emporté ses meubles & tous les dons de mon frere. Puissions-nous n'entendre jamais parler d'elle! Le Marquis ne s'en informe point, & n'a pas même prononcé son nom depuis quatre jours. Adieu, ma tendre amie; je retourne auprès de ce cher objet de ma tendresse & de ma pitié. Comment exprimer à Madame de Ferval tout ce que je sens? Soyez, de grace, mon interprete, & faites-là lire dans mon cœur.

LETTRE LXXV.

De M. de Ferval à Mademoiſelle de Ferval.

A Paris, 20 Avril.

Je, ſuis dans le plus cruel embarras, chere ſœur, vous ſavez ce qui s'eſt paſſé. Le bonheur de la réuſſite m'a trop récompenſé de mes ſoins. Mais ce que vous ne ſavez pas, & ce que j'ai cru ne devoir dire à perſonne, c'eſt que pour avoir les lettres de Léonor, il m'a fallu les payer. Je les dois aux hauteurs même & à l'imprudence de Léonor. Et ſans cela je ne les aurois pas eues, car j'avois une invincible repugnance à corrompre des domeſtiques jusqu'à ce point, & je n'avois pas beſoin là-deſſus des leçons renfermées dans une lettre de ma mere. Mon cœur ſeul me les donnoit. Heureuſement, Juliette preſſée d'argent s'eſt adreſſée à Léonor, & n'en a reçu qu'un refus aſſez mal coloré. Léonor s'eſt même cru d'avance avec elle la Marquiſe de Roſelle. Juliette outrée du refus, & vivement preſſée par des pourſuites inquiétantes a prêté auſſi-tôt l'oreille aux inſinuations de la Femme-de-chambre de Léonor; & pour ne pas laiſſer vendre ſes meubles, elle m'a fait offrir les lettres. Trois cent louis en ont été le prix. Je n'avois pas cette ſomme; je ne voulois pas m'ouvrir là-deſſus à Madame de Saint-Sever, vous en ſavez les raiſons. Il a donc fallu les emprunter. Je n'avois pas le tems de choiſir mes prê-

teurs; je me ſuis adreſſé à ce la Roche, dont vous avez ſçu les intrigues & la fureur. Sa colere, qui duroit encore, m'a bien ſervi. Il m'a prété, ſans intérêt, cette ſomme, dont il a ſçu la deſtination; mais comme il eſt auſſi avare que vindicatif, il me preſſe de la lui rendre. Je ne crois pas devoir informer de cela M. de Saint-Sever, & je vous avoue que je ne pourrois prendre ſur moi de lui en parler. Dois-je le dire à ma mere? Vous ſavez qu'elle m'a fait part de ſa répugnance ſur les moyens que j'employois. Pouvois-je cependant faire autrement? Il faudra bien qu'elle le ſache.. Donnez-moi votre conſeil, chere ſœur, pour ſortir de cet embarras. Répondez-moi promptement. Adieu, je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE LXXVI.

De Mademoiſelle de Ferval à M. de Ferval.

A Ferval, 23 Avril.

LA cauſe de votre embarras eſt trop belle, mon cher frere, pour que je ne la partage pas du fond de mon cœur. Vous avez agi en héros; &, ce qui me touche davantage encore, en ami. Vous ne devez point parler de cet emprunt à Monſieur ni à Madame de Saint-Sever. Je ſais qu'à enviſager la choſe ſous le premier aſpect, ils devroient plutôt payer cette ſomme

que vous ; mais il eſt des procédés juſtes qui ſont malhonnêtes, & il me ſemble que celui-là ſeroit tel, parce que vous n'avez pas dû diſpoſer de leur bourſe ſans leur aveu. Je ne veux point non plus en parler à ma mere : je ſais bien ce que ſon cœur lui dicteroit, mais elle n'eſt pas en état d'être généreuſe ; la médiocrité de ſa fortune, ce que vous lui coûtez, ce que lui coûte ſa maiſon, qu'elle tient honorablement, ne donnent déja que trop de motifs à ſon économie. Je connois l'état de ſes affaires, puiſque c'eſt moi qui ſuis chargée de tous les détails, & je ſais qu'elle ne pourroit, ſans ſe déranger beaucoup, vous fournir cet argent. Il ne faut point lui donner de chagrin ; mais demain je ferai partir pour vous en ſecret, & par une occaſion ſûre, mes boucles d'oreilles : elles ſont à moi, par le don que ma tante m'en a fait en mourant, ainſi je puis en diſpoſer. Je tâcherai qu'on ne s'apperçoive pas qu'elles me manquent ; mais ſi ma mere me demande où elles ſont, je lui dirai l'uſage que j'en ai fait, elle ne le blâmera pas. Ne me remerciez point de ce ſacrifice, je vous le fais avec le plus grand plaiſir, mon cher ami, d'autant plus que c'eſt un motif excellent qui vous a mis dans ce beſoin. En vérité, je ſuis glorieuſe d'être votre ſœur. Je ne puis cependant m'empêcher de vous dire que les moyens dont vous vous êtes ſervi ſont un peu haſardés. Il eſt triſte d'être obligé de recourir à de telles voies. Mais, dites-vous, il le falloit : je ne puis que gémir de cette néceſſité. Quel monſtre que

le vice, s'il force ainſi la vertu-même, à emprunter quelquefois ſes détours? Adieu, mon cher frere, je ſuis bien ſenſible à la confiance que vous avez en moi. Que vous m'avez cauſé d'inquiétude & d'admiration, & que j'ai d'envie de vous revoir & de vous embraſſer!

La colere où cette miſérable Léonor doit être contre vous me fait peur. Des êtres auſſi corrompus ſont capables de tout.

LETTRE LXXVII.

De M. de Ferval à Mademoiſelle de Ferval.

A Paris, 28 Avril.

Que vous êtes bonne & prudente, ma chere ſœur! Je ſuis pénétré du ſacrifice que vous me faites. J'ai reçu vos boucles, je les ai vendues, & me ſuis acquitté. Mais je ſuis au deſeſpoir de vous dépouiller ainſi. Il eſt beau, mais il eſt triſte d'avoir l'ame ſenſible, grande & généreuſe, quand la fortune ne nous ſeconde pas. Ne craignez rien de Léonor, ces filles ſont trop avilies & trop baſſes pour pouvoir ſuivre une vengeance. Le Marquis eſt toujours plongé dans une triſteſſe ſombre qui m'inquiete. Il écrivit pourtant hier à Valville. Les torts qu'il a eus avec lui & qu'il cherche à réparer, les vont rendre peut être plus amis que jamais; j'en ſuis fâché. Valville n'eſt pas digne d'être l'ami de Roſelle. Mais cet infortuné Marquis

cherche à s'accrocher à quelque chose. Je sens qu'il doit se trouver dans un vuide affreux : je le plains. Je vous embrasse & vous aime de tout mon cœur, ma chere sœur, ma tendre amie, & je vous renouvelle tous mes remercîmens.

LETTRE LXXVIII.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 27 Avril.

M'ABANDONNERAS-TU, cher Valville ? Je suis puni, je suis humilié, tu dois être assez vengé. Je reconnois & j'abjure tous mes torts ; je t'en demande pardon. Ah ! mon cher, que je suis malheureux ! Le vil objet d'une passion qui m'a causé tant de maux n'en étoit pas-digne, je le sais, je l'abhorre aujourd'hui ; mais mon cœur saigne encore. Viens me voir, cher ami, redonne-moi la force que j'ai perdue ; j'espere beaucoup de tes secours, & je sens que j'en ai besoin.

LETTRE LXXIX.

De Valville au Marquis.

A Paris, 27 Avril.

JE pensois bien, mon cher Marquis, que ta bouderie ne dureroit pas. Cette petite épreuve

te rendra ſage ; je ſuis bien aiſe que tu l'aies faite. Te voilà au réveil d'un ſonge extravagant. Oublie promptement cette folie. J'irai te voir ce ſoir, & je te préſenterai demain chez Madame d'Afterre : c'eſt une femme charmante, elle a des ſoupers divins, une maiſon délicieuſe. Mais au moins, mon cher, plus de ſentimens romaneſques ; il ne ſeroit plus poſſible de ſe mêler de tes affaires. Ta maladie m'a réellement inquiété. Adieu, cher Roſelle, tu es ma foi plus heureux que ſage.

LETTRE LXXX.

De Valville au Marquis.

A Paris, 29 Avril.

Ha bien, mon cher Marquis, tu veux donc donner dans tous les excès ? Je t'avertis celui de la miſantropie eſt le pire de tous. J'aimerois encore mieux te voir amoureux paſſionné. Je te mene hier chez la Marquiſe d'Afterre ; la meilleure compagnie y étoit, les plus jolies femmes ; la Marquiſe te fit des prévenances qu'un autre acheteroit bien cher, & tu ne daignas y répondre que par la plus froide politeſſe ; pas une épigramme, pas une ſaillie. Tu fus d'une ſtupidité qui me déconcertoit, qui m'anéantiſſoit. Je t'y avois annoncé, tu n'y pouvois paroître ſous de meilleurs auſpices. Elle eſt aimable cette femme, & j'ai balancé quelque tems entr'elle & Madame de Clarival. Mais par des

raisons de convenance, j'a donné la préférence a celle-ci, & je me pique de constance. Il ne faut point avoir la cruauté de désespérer une femme : voilà mes principes. Je sais allier l'honneur & les plaisirs. Allons, reviens à toi, reviens à nous, rentre dans le monde ; je te donne encore rendez-vous demain chez Madame d'Asterre. Je veux absolument t'attacher à cette femme ; je veux te voir à elle en titre. Tu ne me remercies point, Marquis, de te ménager si généreusement une place désirée par tout ce qu'il y a à Paris d'hommes aimables, & que peut être j'aurois dans quelque mois arrangée pour moi-même. Bon soir, cher Marquis ; à demain.

LETTRE LXXXI.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 30 Avril.

Je te rends graces de tes soins cher ami, je reconnois ton amitié dans les avis que tu me donnes ; je voudrois pouvoir bannir des souvenirs, dont l'amertume affreuse se répandra sur le reste de ma vie... J'ai résolu de ne plus parler de la malheureuse & détestable passion dont j'ai été la victime ; je tâche même de n'y pas penser. Ce cruel effort retombe sur moi avec violence. Je n'aime plus, j'abhorre ; mais que je souffre ! & que mon erreur me rendoit heureux !.... Ah ! pardonne, ami ce regret d'un bonheur qui n'est

plus. Je le croyois réel. Mon cœur s'étoit accoutumé à ce charme. Hélas! Il me semble que je ne tiens plus à rien. Veux-tu que je t'ouvre mon ame toute entiere? Sans l'honneur, sans ce sentiment auquel je saurai sacrifier tous les autres .... j'irois .... je reprendrois mes fers, & me trouverois encore moins malheureux que je ne suis. La misérable! Je la haïrai, je l'espere; je la mépriſe. Mais je croyois la haïr, la détester, je m'apperçois que la colere m'aveugloit. Oh! Léonor! Léonor!....

Je viens de relire le commencement de ma lettre que j'ai écrite ce matin. Le trouble où j'étois m'a fait tomber la plume de la main. J'ai honte de ce désordre; mais tu verras l'état de mon ame. Aies-en pitié, cher Valville; songe qu'il n'eſt peut-être rien de ſi cruel, de ſi humiliant que d'être contraint de haïr & de mépriſer ce qu'on a paſſionnément aimé; je crois que l'amour propre prête encore des traits à l'amour pour déſeſpérer mon cœur ulcéré. En vérité mes idées ſont ſi confuſes, que je ne puis m'en rendre compte. Si tu ſavois les divers mouvemens qui bouleverſent mon ame; la rage, l'amour, la honte, y font naître ſucceſſivement des deſſeins, dont je rougis après un moment de réflexion....

Ne crains rien de bas de ma part, cher ami, l'honneur fera ſur moi plus que la raiſon; j'aimerois mieux mourir que de la revoir. Ce n'eſt que pour mon repos que je cherche à la bannir de ma mémoire, car je réponds de moi

à préſent ; mais la plaie ſaigne encore, il faut la refermer. Ce ne ſera point en reprenant de nouveaux liens. J'abjure l'amour pour le reſte de ma vie, la cruelle épreuve que j'en ai faite me le rend odieux ; & quand je ſerois libre, les femmes dont tu me parles ne me toucheroient point. Eh ! quels ſentimens veux-tu que j'aie pour Madame d'Aſterre ? Je ſuis honnête homme, elle doit être vertueuſe ; je n'entends rien à tes arrangemens : le ton qui regne dans ſa maiſon eſt trop bruyant pour moi. Que me veux-tu dire de Madame de Clarival ? Son état & ſon maintien me l'ont fait croire une femme reſpectable. N'es-tu pas l'intime ami de ſon mari ? Permets, mon cher, que je ne me livre point à cette nouvelle ſociété. J'irai chez ma ſœur, je reſterai chez moi, je te verrai, cela me ſuffit. Je ſens que je joue un triſte perſonnage dans le monde, & je ne puis le ſouffrir. Viens me voir demain ſi tu peux, & diſpenſe-moi de retourner chez Madame d'Aſterre.

LETTRE LXXXII.

De Valville au Marquis.

A Paris, 30 April.

QUELLES fauſſes idées tu te fais, mon cher ami ! Elles n'ont pas le ſens commun ; perſonne ne penſe comme toi, cela eſt pitoyable. Vis avec les vivans, ſois heureux, ſois tranquille,

amuſe-toi : voilà tout ce qu'on te demande. Sais-tu que Madame d'Aſterre t'a diſtingué, malgré ton triſte & froid maintien ? Elle m'a demandé ſi tu ne reviendrois pas ce ſoir chez elle ; & je m'y connois, tu peux compter qu'il ne tient qu'à toi d'en être aimé. Quelles idées gauloiſes as-tu donc ? Eh ! ſans doute, elle eſt vertueuſe, cette femme ; mais cela n'empêche pas d'aimer un galant homme. Tu ne ſais pas, je le vois, ce que c'eſt que l'honneur des honnêtes gens. Un homme qui veut paſſer ſa vie agréablement, choiſit parmi les femmes les plus aimables, celle qui lui convient le mieux. La beauté, le mérite, l'eſprit ne doivent pas ſeuls le décider. Il faut encore trouver les convenances ; voir ; par exemple, ſi le mari eſt un homme ſur lequel on puiſſe compter ; ſi l'on en peut faire un ami ; ſi ſa maiſon n'eſt point triſte & ennuyeuſe ; ſi une dépenſe brillante y appelle le plaiſir. Toutes ces choſes ſe trouvent-elles réunies ? On cherche à plaire à la Dame ; ſi l'on ne réuſſit point après quelques ſemaines, on tourne ſes vues ailleurs ; ſi l'on réuſſit, on s'arrange. Une femme doit exiger la décence, les égards pour ſon mari, la conſtance autant qu'il eſt poſſible .... & qu'elle même l'obſerve ; mais en cas qu'on s'ennuye l'un de l'autre, point de rupture, on fait une retraite honnête. Si par malheur il ſurvient une rupture en forme, jamais d'éclats, jamais de propos. Voilà le devoir d'un galant homme. Celui d'une femme eſt d'être fidelle à cet a-

mant tant qu'elle n'en aime pas un autre; de n'en avoir qu'un; de conſerver les dehors, & d'avoir pour ſon mari les meilleures manieres; de ne le retrancher jamais avec humeur d'une partie d'où il eſt impoſſible de le chaſſer; de ne point s'informer de ſes liaiſons; de tourner même à l'avancement d'un mari qui ſait vivre, les amis qu'on s'eſt fait par ſes agrémens, &c. & c'eſt ce qu'on appelle une femme aimable, une femme importante, une femme qui peut beaucoup, une femme qu'il faut avoir, ou avoir eue. Ne ſais-tu pas qu'aujourd'hui tout roule ſur le plaiſir, qu'il eſt le pivot des plus grandes affaires, & qu'il faut le ſentir ou le feindre? Mais je rougis pour toi, Marquis, d'ignorer ces premiers élémens de la ſociété du grand monde. Où diable as-tu donc vêcu? En Province apparemment, car je ne te ſoupçonne pas de t'être retréci à Paris dans quelques cotteries bourgeoiſes. Je t'irai prendre ce ſoir, & je te veux abſolument remener chez Madame d'Alterre. Secoue tes idées noires. Adieu, mon ami.

LETTRE LXXXIII.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 22 Avril.

Vous méritez bien, chere amie, que je vous prouve, au moins par mon attention à vous

donner de nos nouvelles, toute ma reconnoissance. Mon frere eſt toujours à-peu-près de même, & ne me quitte preſque point. Vous ſavez combien je trouve de douceur à le voir; mais je ſens qu'il lui faut des diſſipations & des plaiſirs, que je ne puis lui procurer. J'eus hier toutes les peines du monde à l'engager à ſuivre Mr. de Valville, qui vint pour le mener chez une jeune Dame où ſe raſſemble, m'a-t-on dit, une ſociété extrêmement agréable. Il y fut, & en revint auſſi triſte qu'il y étoit allé. Il ſe promene ſeul, il rêve, il ſoupire, & ne parle preſque point. Sa ſanté ne ſe rétablit pas; il a des maux d'eſtomac qui m'inquiétent. Oh! ma chere quels tyrans que les paſſions! Je ſuis pourtant charmée qu'il n'ait pas ſuivi mes projets, & épouſé Mademoiſelle de Saint-Albin. Le croiriez-vous? Cette fille ſi douce, ſi bien élevée, ſi réſervée, & que je regardois comme un tréſor de vertus, donne, à ce qu'on m'a dit, les plus grands chagrins à ſon mari. Elle n'eſt plus la même, ſon caractere eſt devenu d'une aigreur & d'un entêtement inſupportables; c'eſt un vrai tyran domeſtique. Elle a commencé par chaſſer tout ce qui rempliſſoit depuis ſi long-tems la reſpectable maiſon du Baron d'Orby. Un pauvre Valet-de-chambre, qui avoit ſervi fidélement le pere & le fils pendant cinquante ans, eſt renvoyé comme les autres, & n'a pas de pain. Ce n'a été là que le préliminaire; elle s'eſt brouillée avec ſon beau-frere, & avec une parente de ſon mari,

âgée, infirme, qu'il logeoit chez lui depuis vingt ans, qui avoit rendu des ſervices à ſa famille, & qui ſe trouve forcée de ſe retirer dans un Couvent, ſans avoir aſſez de fortune pour s'y donner les commodités néceſſaires. Madame d'Orby l'a en quelque ſorte chaſſée pendant que ſon mari étoit abſent. A ſon retour il a été furieux; il a écrit à cette Demoiſelle pour lui faire de tendres excuſes, & la prier de revenir; mais elle m'a dit qu'elle aimeroit mieux manquer de tout, que de s'expoſer de nouveau à de telles humiliations. Suivant le récit qu'elle m'a fait, je ne crois pas qu'on puiſſe être plus dure & plus opiniâtre que cette Dame; elle fait une dépenſe exceſſive pour elle, car elle s'embarraſſe peu des autres. Sa maiſon eſt pleine de confuſion & de déſordre. Elle ſe fait des querelles perpétuelles avec tous les amis de ſon mari; & avec tout cela elle ſe croit d'une vertu ſublime, parce qu'elle ne met point de rouge, & qu'elle ne va point aux ſpectacles. Elle a quelques pratiques de dévotion qu'elle obſerve exactement, & croit qu'il n'y a qu'elle d'eſtimable. Enfin cette pauvre Demoiſelle m'en a fait un portrait qui m'a fait trembler. J'ai rendu graces au Ciel de ce qu'il a empêché l'exécution de mes deſſeins; & j'ai vu que vous aviez raiſon. Oh! que je voudrois bien une belle-ſœur de votre main! Mais bon Dieu! il n'eſt pas tems d'y ſonger.

Adieu, ma très-chere amie, je vous embraſſe

& vous chéris; ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de Madame & de Mesdemoiselles de Ferval. Que je vous félicite de jouir de leur société! Ma reconnoissance pour cette famille sera éternelle.

LETTRE LXXXIV.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 25 Avril.

VOTRE cœur doit bien souffrir, ma chere Comtesse, de l'état où vous voyez votre frere. Il est à plaindre, & son mal sera long; mais j'espere qu'il en guérira. Ne le contraignez point, sa liberté est pour lui la chose la plus nécessaire. Il fuit les plaisirs; hé bien! il ne faut point lui faire violence là-dessus, ils lui seroient encore plus insupportables; le tems, le tems, voilà le grand consolateur, car la raison. ... Laissez-le vivre à sa fantaisie, cette épreuve lui va mûrir l'esprit. Il ne fera plus de sottises. Sa santé m'inquiéte; je voudrois qu'il fût à la campagne, cette dissipation que donnent les champs & le bon air, est la plus naturelle & la plus efficace.

Je suis fâchée, ma chere, du malheur qu'éprouve M. le Baron d'Orby dans son nouveau lien; je le connois & je le plains, c'est un très-honnête homme. Mais je ne puis m'empêcher d'être

d'être bien-aise que vous soyez désabusée sur le compte de sa femme. Voilà le fruit de l'éducation qu'elle a reçue. La dissimulation qu'on inspire aux jeunes personnes est la source de tous les vices. Une petite dévotion puérile rétrécit l'esprit & endurcit le cœur. Le portrait de cette Dame est celui de presque toutes les dévotes de profession ; l'idée de supériorité qu'elles ont d'elles. les rend d'ordinaire insupportables. Médisantes avec un air de charité, orgueilleuses avec humilité, prodigues pour elles, avares pour les autres, minucieuses, aigres, ignorantes, opiniâtres & impitoyables : voilà leur caractere. D'où cela vient-il ? Peut-être d'un mauvais fond ; mais le fond fût-il excellent, on le gâteroit avec une éducation telle que Madame d'Orby l'a reçue. Je suis sûre qu'on ne lui a jamais donné les vraies notions de la piété, de cette vertu sublime qui est la source & la perfection de toutes les autres vertus. On l'a accoutumée de bonne heure à cacher ses défauts ; on n'a pas cherché à les détruire. On n'a cultivé ni son cœur, ni son esprit ; la superstition y a pris la place de la religion ; l'orgueil celle de la grandeur d'ame ; elle n'a jamais rien lu ni rien sçu. Les petites austérités de son Couvent, sa toilette & sa musique ont été ses seules occupations ; on lui a dit que tant qu'elle auroit un air sevère avec les hommes, qu'elle ne parleroit point, qu'elle se tiendroit bien droite, & qu'elle seroit bien coeffée, elle seroit une personne accomplie. Elle l'a cru, & ne s'est mariée que pour être sa

maîtreſſe, & prendre ſa revanche du tems de gêne qu'elle a paſſé; s'embarraſſant fort peu quel ſeroit ſon mari, qu'on lui avoit bien répété qu'elle ne devoit aimer qu'après le mariage, & auquel ſûrement elle n'avoit jamais parlé auparavant. Voilà l'hiſtoire de ſon éducation: vous en voyez la ſuite. Il ſeroit bien à ſouhaiter, ma chere, que ces exemples fuſſent plus rares. Si vous voulez que votre frere ſoit heureux, ne lui cherchez point une femme élevée de la ſorte. Défiez-vous de ces éducations auſteres, & trouvez-lui une femme aimable. Il en eſt; mais la fortune ſemble jalouſe de la nature, & n'accorde ordinairement ſes dons qu'à celles que le Ciel a privées de merite & de graces. Puiſſiez-vous trouver pour ce cher frere tous les avantages réunis! Il en ſera digne, vous le verrez.

LETTRE LXXXV.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 18 Janvier.

Que vous peignez bien, ma chere, & que vous me rendez ces prétendues dévotes mépriſables! Mr. d'Orby, outré des mauvais procédés de ſa femme, veut qu'elle aille dans un Couvent. Ne voilà-t-il pas un homme bien malheureux, lui qui pour trouver une femme de tout point accomplie avoit cru ne pouvoir la

chercher qu'au fond du Cloître! Malgré cette injure qu'il faiſoit à toutes les meres qui élevent leurs filles, je plains ſon erreur & ſa bonne foi; & je le plains d'autant plus ſincérement, que j'avois été ſéduite comme lui à la vue de Mademoiſelle de Saint-Albin. Votre eſprit & votre expérience vous ont fait juger d'elle plus ſainement. Cela acheve de me perſuader qu'il faut avoir vêcu dans le monde, & l'avoir beaucoup vu pour le connoître. Cette connoiſſance eſt bien néceſſaire; je ne l'ai pas, mais vous l'avez, & j'emprunterai vos yeux. Mr. de Valville a propoſé à mon frere d'aller paſſer huit jours à la campagne chez Madame d'Aſterre. Il ne vouloit pas; mais d'après ce que vous m'avez dit du beſoin qu'il en avoit, je l'y ai engagé, & il eſt parti ce matin. J'augure bien de cette promenade, & j'eſpere qu'à force de ſoins nous pourrons le guérir. Mr. de Ferval couronne ſon ouvrage par ſes aſſiduités: ce jeune homme eſt charmant. Je lui parle quelquefois de ſes ſœurs, il les aime avec la plus vive tendreſſe, & il a pour ſa mere la plus grande vénération: cela fait l'éloge de toute la famille. Que cette union ſi rare eſt reſpectable! Adieu, ma très-chere amie, je ne vous parle plus de mon amitié.

LETTRE LXXXVI.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 3 Mai.

PARDONNE, ami, mon départ précipité. Mais en vérité, il ne m'étoit plus poſſible d'y tenir. Quoi! c'eſt-là ce qu'on appelle la bonne compagnie! Hé bien, apprends que Léonor, toute mépriſable qu'elle eſt, me paroît, ainſi que ſes pareilles, moins mépriſable que ces femmes-là. Ces ſortes de filles font leur métier, elles s'affichent pour ce qu'elles ſont; malheur à qui s'y trompe, malheur à moi qui m'y étois ſi cruellement trompé; mais tes femmes! .... Ah! mon ami, ton cœur peut-il être gâté au point de les pouvoir eſtimer? Quoi! joindre l'hypocriſie de la dignité à la baſſeſſe du crime, ſans en rougir, ſans en avoir de remords! Traiter de gentilleſſe l'adultere, la perfidie. n'avoir pas même l'idée de la vertu! C'eſt le caractere le plus abominable qui ſoit dans la nature. Je t'avoue que la curioſité, autant que tes efforts, m'a déterminé à te ſuivre chez Madame d'Aſterre. J'ai voulu voir un peu ces gens du monde, je les ai vus; mais loin de me plaire, ils m'ont révolté. Je t'ai obſervé toi-même avec ta Madame de Clarival; je m'y connois, mon ami, & je t'aſſure que tu ne l'aimes point, & qu'elle ne t'aime pas davantage. Votre lien eſt un tiſſu formé par la vanité & le dé-

ſœuvrement; & l'on prend cela pour l'amour; pour cette paſſion terrible qui nous ôte preſque l'uſage de la raiſon, & rend en quelque ſorte nos fautes excuſables! Mais ces ſortes d'*arrangemens*, comme tu les appelles, quand même ils ne ſeroient pas criminels, ſont la plus ſotte occupation qu'un galant homme puiſſe avoir. Quelle petiteſſe en effet de vouloir paroître amoureux quand on ne l'eſt pas, & de traîner par-tout à ſa ſuite une femme dont on rougit intérieurement, mais qu'on affiche par air! Je te le répéte, c'eſt le tems le plus ſottement perdu. Madame de Clarival tire vanité de ta conquête, & de ta conſtance, apparente ſans doute: tu trouves commode d'avoir cette maiſon: vous vous payez réciproquement ces avantages par des ſoins, qui vous coûtent, je m'en ſuis apperçu. Ne m'as-tu pas dit que tu t'ennuyerois beaucoup s'il te falloit paſſer deux jours à la campagne avec elle, mais que ſi elle l'exigeoit tu lui devrois ce ſacrifice? Ce ſacrifice! Eh! peut-on en faire à ce que l'on aime! Ne deviendroient-ils pas les plus grands plaiſirs? Et d'ailleurs peux-tu placer dans un même objet l'ennui & l'amour? Quoi! tu redoutes pendant deux jours une préſence dont un amant feroit ſon bonheur! Si tu as jamais aimé, mais non, à quel prix n'aurois-tu pas acheté un tête à tête? Ah! mon cher, je te le répéte, tu n'aimes point; laiſſe-donc-là cette intrigue, baſſement criminelle. Quoi! tu trahis de ſang-froid Mr. de Clarival, ton ami, qui t'a rendu

les plus grands ſervices, tu me l'as dit ! Pour prix de ſon amitié tu ſéduis ſa femme, que tu n'aimes pas ! C'eſt l'outrage le plus ſanglant que tu lui puiſſe faire. Pardonne, cher Valville ; mais de bonne foi eſt-ce là le rôle d'un honnête homme ? Ce n'eſt point un Prédicateur qui te parle. Je ſais que ce ton ne me réuſſiroit pas avec toi ; c'eſt en homme du monde que je te dis qu'il n'eſt gueres de crimes plus atroces que celui-là ; qu'il entraîne après lui l'impoſture, la trahiſon, le malheur des familles, & leur deshonneur. Ne me parles jamais de Madame d'Afterre. Elle m'a fait des avances indécentes, & je t'avoue que ç'a été pour m'y dérober que je ſuis parti ce matin avant que perſonne fût levé. Elle penſera de moi ce qu'elle voudra, je m'en embarraſſe peu, & j'aime mieux paſſer à ſes yeux pour être ridicule, que d'être en effet vicieux. Je n'imagine pas comment ces femmes-là peuvent ſéduire. La femme d'autrui ne m'inſpire que du reſpect quand elle en eſt digne, ou du mépris quand elle ne l'eſt pas. En éloignant même l'idée du vice, (qu'il n'eſt cependant pas facile d'écarter) comment compter ſur la fidélité d'une femme qui n'eſt pas fidelle à ſon mari ? J'ai eu de grandes foibleſſes, mon ami ; hélas ! elles feront le malheur de ma vie ; mais j'ai au moins la conſolation de n'avoir à me reprocher que des foibleſſes. Mon cœur, trop tendre, n'eſt point gâté. Et je te le répéte, Léonor, cette infame Léonor, que je dois déteſter, que j'aime peut-être encore, mais

que je mépriſe aſſez pour ne la plus craindre, Léonor me paroît moins coupable. N'exige plus de moi de retourner dans cette maiſon, cela m'eſt impoſſible; mais tu peux compter ſur un ſecret inviolable, je me le dois à moi-même.

LETTRE LXXXVII.

De Valville au Marquis.

A Monteſſon, 5 Mai.

Oh! ma foi, Marquis, voilà qui eſt fini; dès que tu donnes dans la haute morale, je n'ai plus rien à te dire, ni rien à faire pour toi, tu es un homme noyé. C'eſt dommage pourtant, tu aurois réuſſi dans le monde. Une naiſſance diſtinguée, une grande fortune, de l'eſprit, une jolie figure & des graces; voilà ce que tu vas enfouir. Ta maudite paſſion pour Léonor & ta maladie ont affoibli ton cerveau. Je m'en ſuis apperçu à la longueur de ta lettre Paſtorale; car quel autre nom lui donner? Ne m'aſſaſſine plus de pareilles épîtres. Je ne vais jamais au ſermon, parce qu'il m'ennuye; mais des épîtres de cette eſpece ſont un guet-à-pens. Je ſuis fâché de ton état, & ce n'a été qu'en avouant cet état à Madame d'Aſterre, que j'ai pu te ſauver auprès d'elle du travers que tu t'étois donné. Oh! ne crains pas, je ne te propoſerai pas d'y retourner, tu m'as guéri de l'envie que j'avois de te produire. Tu m'as

donné une humiliation terrible, & j'ai essuyé mille brocards à ton sujet ; qu'auroit-ce été si l'on eût vu ta lettre ? Adieu, mon ami, restaure-toi par de bons consommés, donne à tes idées une couleur plus gaie, monte ta raison & tes mœurs au ton de ton siecle : cette courte leçon vaut bien les tiennes. *Tes mœurs !* Quelle mauſſade expreſſion employé-je là ! La contagion me gagne. Adieu.

LETTRE LXXXVIII.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 6 Mai.

L'AMOUR m'a égaré, & l'amitié me corromproit ! Ah ! Valville ! tu tournes mes réflexions en ridicule. Et qu'ai-je donc dit que la Nature n'ait mis dans tous les cœurs, & qui ne doive être dans le tien ? En revenant d'une erreur, ai-je pu m'empêcher de rentrer en moi-même, & de m'épancher dans le ſein d'un ami ? J'ai fait des fautes : il ne me reſte que la conſolation d'en profiter ; ne me l'envie point. A la vue de mes foibleſſes, mon ame ſe pénetre de plus en plus des principes & des ſentimens qui ont empêché qu'elles ne devinſſent criminelles. Avec quel plaiſir je vois que mon cœur eſt reſté droit & pur au milieu de mes égaremens ! L'honnêteté, le goût du bien & de la vertu s'y étoient heureuſement conſervés. C'eſt

à ces ſentimens précieux que je dois, dans le plus grand emportement de ma paſſion, de n'avoir pas oublié les droits qu'avoient ſur moi des amis, une ſœur, une famille, & de n'avoir pas tramé à leur inſçu un mariage qui feroit à préſent ma honte & mon déſeſpoir: c'eſt à ces ſentimens que je dois, après avoir découvert l'exécrable perfidie.... d'avoir laiſſé entre ſes mains des dons multipliés, dont une baſſe vengeance, telle que celle de ce la Roche, l'auroit privée: c'eſt à eux que je dois de n'avoir pas cédé aux derniers & violens efforts de l'amour, lorſqu'il me portoit à ſubir le joug de cette ame vile, même après que j'eus dévoilé ſa baſſeſſe. C'eſt à eux auſſi que je dois ma juſte averſion pour ces liaiſons adulteres, qui ſont vos amuſemens & vos jeux. De tout ce que j'ai fait dans le monde, ce ſont-là preſque les ſeules actions dont je puiſſe m'applaudir. Quel eſt donc le charme des actions honnêtes? Tu en as fait ſans doute: réponds-moi de bonne foi, n'as-tu pas trouvé dans ces actions-mêmes leur récompenſe? N'as-tu pas goûté une ſatisfaction intérieure & pleine, telle que doit être celle du bonheur? Avois-tu éprouvé quelque ſcrupule avant que de faire le bien? As-tu ſenti quelque remords après l'avoir fait? Non, mon ami, le bien eſt bien, même pour l'ame des méchans. J'ai vu que les paſſions ne faiſoient qu'agiter & troubler l'ame: j'ai vu que vos plaiſirs ne faiſoient que l'étourdir & l'enivrer: la vertu, au contraire, la calme, la ſatisfait, la rend heureuſe, parce

qu'elle la rend contente d'elle-même; & ce ne peut être là l'ouvrage que de la vertu. Les paſſions n'ont qu'un objet: les plaiſirs n'ont qu'un tems: la vertu embraſſe, pour ainſi dire, tout l'homme; elle remplit toutes ſes deſtinations, de citoyen, d'époux, de pere, d'ami; elle eſt d'uſage dans toutes les circonſtances de la vie. Plus on la pratique, plus on l'aime. Eſt-ce donc dans les paſſions & dans les plaiſirs, ou bien eſt-ce dans la vertu qu'il faut que je cherche le bonheur?

Valville, je t'ennuye: ceſſe de me lire; c'eſt pour moi que j'écris. Vous autres gens aimables, qui fondez votre principal titre ſur un mépris abſolu de tout ce qui s'attiroit avant vous la vénération des pauvres humains, vous voudriez anéantir juſqu'au nom de *mœurs*. Ne vous en ſervez point: vos bouches profaneroient ce nom ſacré. Mais s'il y a dans la ſociété des devoirs à remplir, des droits à reſpecter, des regles à ſuivre, il faut des mœurs. Je ne parle ni de la religion, ni des loix: ces deux ſujets paſſent mes forces; je ſuis encore trop profane pour l'un, trop peu éclairé pour l'autre; je ne parle que d'une morale, dont tout homme eſt bientôt inſtruit & convaincu, s'il l'étudie & la juge de bonne foi. Tu m'annonces, avec un air d'aſſurance & preſque d'oracle, qu'il faut monter ſa raiſon & ſes mœurs au ton de ſon ſiecle. Et moi je te dis, ſans vouloir faire le cenſeur à l'âge de vingt ans, qu'il faut monter ſa raiſon & ſes mœurs au ton de la droite raiſon & de

la saine morale, qui sont de tous les tems & de tous les pays. Voilà la maxime qui forme l'homme, ou l'ami de ses freres: le grand homme, ou le protecteur de ses semblables.

Qu'attendra-t-on de celui qui réduit le système de sa conduite à prendre le ton de son siecle, & à suivre l'empire de la mode? Qu'en attendra-t on, sinon de le voir, ou s'avilissant en esclave au milieu de la licence, ou n'ayant qu'une existence empruntée, que des vertus de convention, qu'un mérite de manieres & d'étiquette? Et voilà où vous en êtes, vous tous gens du bon ton: rapportant tout à un vain desir de plaire, enivrés de prétentions puériles & de petits succès; toujours agréables, toujours brillans, vous ne connoissez pas les grands devoirs: vous ne connoissez pas les liens sacrés qui étendent & fortifient notre être: vous n'aurez jamais ni patrie, ni amis, ni femmes, ni enfans. Oui, mon ami, avec tes maximes on fera l'homme des soupers fins, l'homme délicieux, l'homme du jour: avec des vertus & des mœurs, on fera l'homme de la patrie, & si les circonstances s'y prêtent, l'homme de la postérité. Je ne prétends pas à un tel honneur; mais je tâcherai d'être bon, honnête, vertueux, pour être heureux. Le malheur a mûri ma raison. J'ai vieilli de bien des années, si c'est vieillir que d'acquérir des lumieres avant le tems, & d'oser en faire usage. Adieu Valville.

LETTRE LXXXIX.

De la Comteſſe de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 4 Mai.

MON frere eſt de retour d'hier, ma chere amie : je ne ſais à quoi attribuer ce prompt départ. Mais loin d'être revenu plus gai, je l'ai trouvé d'une triſteſſe & d'une langueur qui m'inquietent ſérieuſement. Il faut prévenir les ſuites que ſon état pourroit avoir. Mon Médecin conſeille les eaux de Plombieres ou de Bains *. Je prefere ces dernieres, parce que mon frere ſera près de vous & que je n'en aurai pas d'inquiétudes. Je vous prie, ma très-chere, de lui trouver un appartement commode ; il ne pourra loger dans votre château, parce qu'il faut qu'il prenne les eaux à la fontaine même, & qu'il y a un peu trop d'éloignement. Adieu, ma chere amie, j'envie le ſort de mon frere, puiſqu'il vous verra plutôt que moi.

* *Nota.* Bains eſt ſitué à quatre lieues de Plombieres en Lorraine.

LETTRE XC.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 7 Mai.

QUE vous me faites de plaiſirs, ma chere Comteſſe, en m'annonçant votre frere! Et pourquoi ne pas loger chez moi? Je prends les eaux tous les ans, on me les apporte ici, & elles y ſont tout auſſi bonnes. Je ne ſuis qu'à une demi-lieue de la fontaine. Quoi qu'il en ſoit, pour ſuivre vos intentions j'ai retenu un logement commode, & notre cher Marquis n'a qu'à arriver. Nous ferons notre poſſible pour l'amuſer; c'eſt peut-être là l'eſſentiel. Le cœur guéri, l'eſtomac guériroit bientôt; ſi les plaiſirs factices de Paris ne lui ont pas émouſſé le goût, les nôtres, tout ſimples, tout naturels, lui plairont peut-être. Je compte beaucoup ſur ſa maiſon de Madame de Ferval. Enfin, je ne négligerai rien de ce qui pourra donner à notre cher malade les diſſipations dont il a beſoin.

LETTRE XCI.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 28 Mai.

MON frere partira demain matin, ma chere amie, pour aller vous trouver. Il eſt bien heu-

reux pour lui & pour moi que vous ſoyez à portée de lui donner vos ſoins. Sa mélancolie vous touchera; j'eſpere encore plus de vos obligeantes attentions que des eaux. L'aimable M. de Ferval eſt du voyage. En vérité c'eſt un digne ami. C'eſt lui qui a fait tous les apprêts néceſſaires pour cette route. Son zèle ne ſe dément point. Mon frere vous ſupplie de trouver bon qu'il ne loge pas chez vous; ſon Médecin lui a perſuadé que la meilleure façon de prendre les eaux c'eſt d'aller boire tous les matins à la ſource. Il compte bien vous voir chaque jour, & ce ſera ſon plus grand plaiſir. Je ne vous recommande point ce cher malade, ce ſeroit faire outrage à votre amitié. Je ne ſais pourquoi, mais c'eſt avec une joie extrême que je le vois partir. J'eſpere qu'à ſon retour ſon corps, ſon eſprit & ſon cœur ſeront guéris: du moins il ne peut être en de meilleures & de plus habiles mains.

Fin de la premiere Partie.

LETTRES
DU MARQUIS
DE ROSELLE.

LETTRE XCII.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 6 Juin.

MADAME de Narton vous a appris notre arrivée, ma ſœur. La route m'a fait du bien; j'eſpere beaucoup des eaux, de l'air de ce pays, & de l'agrément que Madame de Narton s'efforce de m'y procurer. Je ne puis trop vous faire auſſi l'éloge de l'amitié de mon camarade de voyage. Il n'eſt point d'attentions qu'il n'ait eues pour moi. Sa famille eſt ici depuis deux jours, elle me paroît aimable; la mere & les ſœurs ont une amitié ſi tendre & ſi vraie pour le cher Ferval, que le ſpectacle de leur entrevue m'a attendri. Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus reſpectable qu'une pareille union. Ces trois jeunes Demoiſelles ſont jolies; l'aînée ſur-tout a une phyſionomie charmante, & je lui crois beaucoup d'eſprit & de douceur. Il me paroît que c'eſt la favorite du frere, quoiqu'il aime beaucoup les autres. Elles ſont peu riches, à ce que m'a dit Madame de Narton, parce que la Coutume de cette Province ne donne preſque rien aux filles: c'eſt un reſte de barbarie que je

déteſte. Je plains ces jeunes perſonnes. Voilà, chere ſœur, tout ce que je puis vous apprendre de ce pays, qui va devenir plus fertile en événemens. Les buveurs d'eau s'y raſſemblent, il en arrive beaucoup chaque jour. Donnez nous exactement de vos nouvelles, je vous donnerai des nôtres. Adieu, je vous embraſſe de tout mon cœur, & votre mari auſſi.

LETTRE XCIII.

De Madame de Saint-Sever au Marquis.

A Paris, 9 Juin.

Vous me tranquilliſez, mon frere, de m'apprendre que vous vous trouvez déja mieux. Votre lettre m'a fait un plaiſir infini; ne ſongez qu'à vous amuſer, & profitez des attentions de notre excellente amie, pour vous procurer des plaiſirs ſimples & champêtres; vous les préférez aux plaiſirs bruyans, & vous avez raiſon. Je ſuis charmée que la ſociété où vous vous trouvez vous paroiſſe agréable. Madame de Narton m'a fait bien des fois l'éloge de Madame & de Meſdemoiſelles de Ferval. Je plains comme vous le ſort de ces jeunes Demoiſelles; autrefois le mérite & les graces tenoient lieu de fortune. Il n'en eſt plus ainſi; j'en ſuis fâchée pour l'honneur de notre ſiecle & pour ſon bonheur..... Mon mari vous embraſſe, & vous exhorte à vous bien réjouir; & moi, mon cher, je vous prie de m'aimer toujours.

LETTRE XCIV.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 13 Juin.

NOTRE malade va bien, ma chere Comteſſe, & je vous aſſure qu'il n'eſt point triſte. Il fut hier fort gai à la promenade. Nous nous aſſîmes tous ſur le gazon, & nous jouâmes de petits jeux qui l'amuſerent. Mademoiſelle de Ferval avoit mis beaucoup de gages : pour les retirer il fallut chanter. Elle a la plus belle voix du monde, & chante avec des graces ſi naturelles, qu'il eſt impoſſible de n'en être pas charmé. Le Marquis le fut, & chanta avec elle un Duo. Le ſoir il l'engagea à chanter encore ; elle, ſa ſœur cadette & M. de Ferval firent un petit concert, dont le Marquis fut ravi. Il ne s'attendoit point à trouver de pareils talens dans nos rochers. C'eſt aujourd'hui qu'il devoit aller à Bains. Il a ordonné qu'on lui apportât les eaux ici ; comme je les prends à préſent, & que ces Dames ont la complaiſance de ſe lever de très-grand matin pour ſe promener avec moi, il m'a dit qu'il eſſayeroit de m'imiter, & que tout conſidéré, il aimoit mieux reſter chez moi que d'aller ſeul à Bains : ce projet m'a fait le plus grand plaiſir. Vous ſavez, ma chere, le goût décidé de votre frere pour la gaieté & la liberté. Sa malheureuſe avanture a altéré ſon caractere, mais il peut revenir dans

ſon état naturel. Nos jeunes perſonnes ſont gaies avec eſprit & décence ; voilà ce qui convient à un homme de mérite. Je vous avoue, ma chere Comteſſe, que je ſerois au comble de la joie ſi le Marquis étoit aſſez heureux pour s'attacher & pour plaire à Mademoiſelle de Ferval. Ils ſont aimables l'un & l'autre ; le haſard les a raſſemblés, je laiſſerai faire cet heureux haſard & ne m'en mêlerai pas ; je gâterois tout. Mais je vous inſtruirai des mouvemens de votre frere ; fût-il mille fois plus fin, je les démêlerai. Mademoiſelle de Ferval a l'eſprit formé, l'ame ſenſible & le cœur tout neuf. Je ne m'y tromperai pas, non plus ; mais je verrai ſans voir. Il faut que je compte bien ſur la nobleſſe de votre ame, ma chere Comteſſe, pour vous communiquer une telle penſée. Cette charmante perſonne n'a preſque pour dot que ſon mérite, ſa vertu & ſa beauté ; car le peu de bien qu'elle eſpere n'eſt rien en comparaiſon de la fortune du Marquis. On ne manqueroit pas de dire, en langage du monde d'aujourd'hui, qu'il feroit une ſottiſe. Mais moi qui ſuis peut-être plus intéreſſée que tous les gens qui parleroient ainſi, puiſque je ne regarde de vrai bien que le bonheur, & que d'ailleurs la richeſſe de votre frere le met au-deſſus des conſidérations, auxquelles on eſt quelquefois forcé de deſcendre ; moi, vous dis-je, je ſoutiens que cette union rendroit ſon ſort digne d'être envié de tous les gens qui ſavent penſer & ſentir. L'économie de Mademoiſelle de Ferval, & ſa ſimplicité

pourroient encore, en les calculant bien, être un ſupplément de dot. Elle conduit la maiſon de ſa mere ; c'eſt elle qui depuis deux ans eſt chargée de tous les détails, elle s'en acquitte avec une aiſance étonnante ; à peine s'en apperçoit-on. Je tiens de Madame de Ferval que jamais il n'y avoit eu tant d'ordre & de tranquillité chez elle, que depuis le tems où ſa fille a pris les rênes de ce petit gouvernement. Les Domeſtiques l'adorent ; elle trouve le moyen de faire beaucoup de bien, à peu de frais, à quelques familles de ſon voiſinage. L'on m'a appris d'elle mille traits de bienfaiſance, petits par eux-mêmes, grands par les motifs qui les lui font faire & par l'effet qu'ils produiſent. Ces ſoins coûtent plus à ſon activité que l'or ne coûteroit à un millionnaire. Ouvrir ſa bourſe aux malheureux quand on eſt riche ne devroit pas être un grand effort ; mais ſavoir ſuppléer par ſon habileté au défaut de richeſſes pour les ſoulager, il me ſemble que c'eſt une double généroſité.

Adieu, chere Comteſſe, mon eſperance pourra s'évanouir, car elle n'eſt peut-être fondée que ſur mes ſouhaits. Mais qu'importe ? Les projets agréables font toujours paſſer d'heureux momens, & je ne puis regretter le tems que j'emploie à prévoir ou à deſirer des actions honnêtes, encore moins à m'en entretenir avec vous.

LETTRE XCV.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 17 Juin.

J'AUROIS été bien humiliée, ma chere amie, ſi vous n'aviez pas jugé de mes ſentimens par les vôtres. Votre projet eſt le mien. Mon frere eſt aſſez riche pour ne ſonger, en ſe mariant, qu'à ſe rendre heureux. Quand même il auroit moins de fortune, dès que je le ſaurois au deſſus des beſoins, j'applaudirois à un tel choix. Les malheureuſes entraves que nous ont données nos mœurs préſentes forcent de penſer à la fortune, ſur-tout dans le mariage. L'énormité de nos dépenſes fait rapporter tout à ſoi, double le fardeau, & ferme, de la part même des peres, les mains ſecourables qui pourroient en diminuer le poids. Notre luxe a tout placé dans la claſſe des beſoins. Deux perſonnes qui n'auroient aucun bien & qui s'aimeroient me paroîtroient fort à plaindre, parce qu'elles ſeroient imprudentes de ſe marier, & malheureuſes de ne ſe marier pas. Mais mon frere n'eſt point dans cette ſituation: riche comme il eſt, je le trouverois trop heureux d'aſſurer ſon bonheur, en faiſant celui d'une femme bien née, vertueuſe, & aimable. Vous ne voulez pas vous en mêler; il me ſemble pourtant que vos avis devroient être d'un grand poids: au reſte, vous ſavez mieux que moi ce qu'il faut faire dans cette circon-

ſtance. Voulez-vous bien aſſurer mon frere de mon amitié, & Madame de Ferval de mon reſpect ? Elle m'en inſpire un ſincere. Il faut de grands talens pour former des enfans comme elle à formé les ſiens. Ne m'oubliez pas auprès d'eux non plus, je vous prie.

LETTRE XCVI.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 19 Juin.

En vérité, ma ſœur, je dois beaucoup à votre Médecin de m'avoir donné un ſi bon conſeil. Je ne ſuis plus le même ; ma ſanté ſe fortifie tous les jours, & je me ſens un fond de gaieté que je n'avois pas eu depuis long-tems. L'air de ce pays eſt admirable. Je ſuis reſté chez Madame de Narton ; les eaux m'y font tout autant de bien. Le genre de vie que j'y mene eſt charmant. On ne peut s'amuſer mieux. Quelle différence de cette ſociété à celles que j'avois vues !

Ne croyez pas que nos plaiſirs ſoient coûteux ou recherchés ; rien n'eſt plus ſimple & plus aimable. Je ne pourrois vous en rendre compte, parce que l'occaſion ſeule les fait naître, les varie chaque jour, & que nous ne prévoyons rien. Meſdemoiſelles de Ferval, qui ſont l'ame de nos amuſemens, ont un agrément, une fineſſe, une bonté que je chéris. La bonté ſemble être une qualité héréditaire dans

cette respectable famille. Madame de Ferval l'inspire à tout ce qui l'entoure. Je veux, ma sœur, vous faire partager le plaisir délicieux que j'ai goûté à la vue d'un événement attendrissant qui se passa hier en ma présence. Il prouve que la meilleure façon de rendre les hommes bons, justes & honnêtes, c'est de leur faire du bien. Ah! si les hommes savoient combien peu coûtent les vrais plaisirs!

Un Colporteur entra dans la cour du château avec deux chevaux extrêmement chargés. Nos Dames voulurent le renvoyer. Il demanda Madame de Ferval, & la fit prier de permettre qu'il lui parlât. Elle s'en défendit, croyant qu'il ne se proposoit que de vendre. Mais il insista; on le fit entrer. Cet homme, d'une physionomie heureuse, âgé de trente ans, salue Madame de Ferval avec un air de respect & de saisissement. Que me voulez-vous, mon ami, lui dit-elle?

Il bégaye; il ne peut parler, & lui présente une bourse. Voilà, dit-il, Madame, ce que j'aurois voulu vous apporter plutôt..... Il y a dedans sept mille francs.

Pourquoi m'apportez-vous cet argent?

Il est à vous, Madame.... Il est à vous, bien à vous.

A moi?

Oui.... Vous le savez bien.... Ce n'est pas ma faute si je ne l'ai pas apporté plutôt.

Vous vous trompez assurément, mon cher je

n'ai rien perdu, on ne m'a rien pris, & ſi c'eſt une reſtitution....

Oh! non, non, Madame, vous m'avez prêté.... Vous ſavez.... Il vous ſouvient....

Je n'entends pas ce que vous me voulez dire; vous me prenez pour une autre aſſurément?

Oh! Madame, pourrois-je prendre une autre pour Madame de Peryal! Il avoit les yeux pleins de larmes, & la preſſoit toujours de prendre la bourſe.

Je ne puis recevoir cet argent, mon cher, il n'eſt point à moi.

Quoi! Madame, vous ne me reconnoiſſez pas! Ah! je le vois bien.... Vous avez oublié le petit Jaco .... ce pauvre orphelin .... qui avoit une petite malle .... qui vous apportoit des épingles....

Eſt il poſſible! Quoi! vous êtes cet enfant?...

Eh! oui, Madame; ce louis d'or que vous me prêtâtes il y a dix-huit ans....

Hé bien?

Il a fait ma fortune. J'ai travaillé; j'ai eu bien de la peine, mais enfin j'ai gagné du bien avec ces vingt-quatre livres, qui ont été mon unique fond.

Et combien avez-vous gagné?

Quatorze mille francs. Oh! Madame, j'ai été bien exact. Il y en a ſept mille dans la bourſe. J'ai toujours tenu mes comptes avec grand ſoin, & j'ai dans toutes les occaſions calculé ſéparément votre profit.

Mon profit!

Eh! ſans doute, c'eſt notre marché.

Quel marché? ....

Vous n'avez ſûrement pas oublié, Madame, que ce jour là après que vous eûtes examiné ma petite malle....

Ah! je me rappelle cette malle, dit-elle en ſouriant; il n'y avoit pas pour un écu de marchandiſes, & rien n'étoit plus propre & plus adroitement arrangé.

Vous me demandâtes comment je ferois pour gagner ma vie à ce métier-là....

Cette queſtion vous fit beaucoup pleurer, je m'en ſouviens.

Hé bien, Madame, vous devez donc bien vous ſouvenir auſſi que je vous dis que faute d'argent je ne pourrois peut-être jamais rien faire....

Vous m'expliquâtes vos petits projets de commerce, ils étoient pleins de ſens & d'intelligence

Vous eûtes la bonté de me demander, Madame, combien il me faudroit d'argent pour me mettre à mon aiſe.

Je crois que vous me dites douze francs, Oui, douze francs; cela me frappa.

Eh! que n'étoient pas douze francs pour moi dans ce tems-là? Vous me donnâtes un louis d'or, à condition que vous ſeriez de moitié dans mon profit....

Miracle de probité! Quoi! mon cher ami, vous avez cru ſérieuſement?....

Eh! ſans doute, Madame; j'aurois été un

fripon ſi je n'avois pas partagé fidelement. Je vous apporte mes comptes, il n'y a pas un ſol d'erreur.

La ſurpriſe, le ſaiſiſſement, la joie de Madame de Ferval l'empêchent de parler. Le Marchand dénoue les cordons de la bourſe, renverſe l'or ſur une table, & commence à le compter. Madame de Ferval ſe leve & l'arrête. Gardez, mon ami, gardez cet argent, il vous eſt trop bien acquis....

Non, Madame, c'eſt le vôtre, il ne m'appartient pas.

Reprenez-le, mon cher. Ah! dit-elle en nous regardant, eſt-il un plaiſir plus vif que celui que je goûte! Qu'il m'en a coûté peu pour me le procurer!

Nous pleurions tous. Mais cet honnête homme étoit dans un état difficile à rendre. Il pleuroit, il trembloit, il ne pouvoit parler, & ne ceſſoit de marquer, par ſes geſtes, que l'argent devoit être à Madame de Ferval.... Je craignois, dit-il enfin avec effort, je craignois que vous ne m'euſſiez ſoupçonné de mauvaiſe foi d'avoir tardé ſi long-tems.... Je ne ſuis arrivé que depuis hier dans ce pays. Je fus chez vous, Madame, on me dit que vous étiez ici....

Que j'ai de joie de vous revoir heureux & honnête! Mon cher Jaco, (je ne vous connois pas encore d'autre nom) Dieu vous a béni; vous le méritez. Je rends graces au Ciel de m'avoir rendu l'inſtrument de votre fortune.

Continuez votre commerce, & ne manquez pas de m'informer de vos ſuccès.

Mais, Madame, cet argent?....

Je vous l'ai déja dit, il n'eſt point à moi.

Comment, Madame, & ce marché?

Ce marché n'étoit qu'un aiguillon que je voulois donner à votre activité. Reprenez cette bourſe, je vous en prie.

Vous voulez donc m'en faire un don, Madame?

Ce n'eſt point un don.

Je ne puis la reprendre que ſur ce pied.

Hé bien, mon cher, ce ſera tout ce que vous voudrez.

Hélas! Madame, vous êtes trop bonne; je reçois cet argent avec bien de la reconnoiſſance. Mais je m'étois fait un grand plaiſir de vous l'apporter. Au moins, ajouta-t-il, j'eſpere que vous voudrez bien permettre que ces Demoiſelles choiſiſſent dans mes marchandiſes ce qui ſera de leur goût, quelques bijoux, des....

Oh! non, non, s'écrierent ces jeunes perſonnes nous vous ſommes bien obligées, mon cher ami, mais nous ſerions bien fâchées....

Ah! Madame, dit triſtement ce pauvre homme, eſt-ce que vous me refuſeriez l'honneur....

Non, mon ami, mes filles n'accepteront point de bijoux, mais apportez-nous des rubans. Mes enfans, leur dit-elle, prenez-en chacune une garniture.

Jaco fait vîte apporter ſes malles; il voudroit que Mesdemoiſelles de Ferval priſſent tout ce qu'elles renferment; il étale ſes marchandiſes

avec bien plus d'activité & de soin que si c'étoit pour les vendre. L'embarras de ces Demoiselles est aussi charmant. Elles craignent tant de faire tort à cet honnête homme, elles ont tant de peur de l'affliger par des refus, qu'elles ne savent que choisir. Enfin il leur fait prendre des pompons & des rubans. Mesdames, Messieurs, nous disoit-il, est-ce que rien de tout cela ne vous fait envie?.... Si j'osois.... Nous prîmes tous quelque bagatelle. Il partit pénétré de joie & de reconnoissance, en donnant mille bénédictions à Madame de Ferval & à sa famille.

Vous croyez bien, ma sœur, que cette scene attendrissante nous occupa délicieusement le reste de la journée. Nous ne demeurerons pas en reste vis-à-vis de cet homme respectable. Mais nous sentîmes hier que nos libéralités auroient été déplacées. Avec des cœurs sensibles, il ne suffit pas d'être généreux, il faut savoir l'être. Nous sommes fort occupés aujourd'hui à construire un petit théâtre, dont les décorations seront de feuillages & de fleurs. Nous devons y représenter Zaïre & la Pupille. Mademoiselle de Ferval y joue les grands rôles, & on me fait l'honneur de me donner ceux d'Orosmane & du Tuteur. Il seroit impossible de ne pas les bien rendre avec une telle Actrice. Adieu, chere sœur, vous me reverrez dans la meilleure santé. Dites à votre mari que je suis exactement ses conseils, & croyez qu'on ne peut vous aimer tous les deux plus tendrement que je vous aime.

LETTRE XCVII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 23 Juin.

Nos affaires ſont en bon train, ma chere Comteſſe. Hier nos jeunes gens repréſenterent Zaïre & la Pupille. Mademoiſelle de Ferval, notre premiere Actrice, rendit ſes rôles parfaitement. Le Marquis parut ne point s'efforcer pour exprimer la paſſion d'Oroſmane; celle de Zaïre fut rendue auſſi très-naturellement. Mademoiſelle de Ferval reçut les complimens de l'aſſemblée avec la modeſtie qu'on attend des talens & des graces. Les complimens du Marquis la firent rougir. Je le vis, & j'en augure bien. Je fis part l'autre jour à ſa mere de ce que vous dites d'obligeant pour elle. Votre attention la toucha beaucoup, & nous conduiſit à une converſation trop intéreſſante pour que je ne vous la rende pas. Je lui demandai comment elle avoit pu faire, au fond de ſa Province, éloignée des ſecours néceſſaires dans l'éducation, pour en avoir donné une ſi parfaite à ſes enfans. Je les ai tendrement aimés, me dit-elle; je leur ai montré toute ma tendreſſe dès qu'ils ont pu l'appercevoir. J'ai gagné leur confiance, & c'eſt là plus de la moitié de l'ouvrage.

Pour l'engager à développer ſa méthode, je m'attachai à en relever les inconvéniens. Ah!

Madame, lui dis-je, en montrant aux enfans tant de tendreſſe, n'eſt-il pas à craindre qu'ils n'en abuſent ? Ils ſentent alors que l'amour maternel nous domine; ils cherchent à l'intéreſſer en faveur de leurs caprices. Ils ſont ruſés ; le cœur eſt un peu dupe. On a de la condeſcendance, ils prennent de l'empire: on les gâte.

Je connoiſſois le danger, reprit-elle, j'avois tâché de le prévenir. Dès l'âge où l'on eſt incapable de raiſonnement, les enfans ſont ſuſceptibles d'impreſſions & d'habitudes. C'eſt dans ce tems-là que j'ai accoutumé les miens à la ſoumiſſion. Ils ne pouvoient encore bégayer, déja je les faiſois obéir. Vous ne ſauriez croire combien cette attention m'a épargné de peines dans la ſuite.

Voilà vos enfans ſoumis: je le veux; mais ils vous craignent & ne vous aiment pas; & tant qu'ils ne pourront pas voir que vous ne leur êtes ſévere que pour leur intérêt, leur crainte eſt de la haine.

De la haine ! Ah ! dès que mes enfans ont pu ſentir & penſer, ils m'ont adorée. Songez que je leur procurois tous les petits plaiſirs qu'à leur âge ils pouvoient déſirer; que jamais les Bonnes ne donnoient rien ; que c'étoit de moi qu'on tenoit tout. Ils voyoient que je cherchois à les rendre heureux, ils ne pouvoient l'être qu'auprès de moi. Quel plaiſir auſſi d'être dans mon appartement ! Quel chagrin d'en être banni ! Le menſonge ſur-tout étoit puni par quatre jours d'exil ; mais l'aveu de la faute obtenoit toujours

le pardon & le rappel. Voilà où se bornoit ma sévérité. Les coups aviliſſent l'ame des enfans, le retranchement d'un repas leur dérange l'eſtomac. Je n'ai jamais eu recours à ces triſtes & barbares reſſources. Il faut punir, autant qu'il eſt poſſible, les enfans, comme ils doivent être punis des mêmes fautes étant hommes, par les remords, par la honte, par la perte des avantages de la ſociété, & autres peines ſemblables.

Je comprends, lui dis-je, comment des enfans qu'on avoit accoutumés à obéir avant même qu'ils puſſent parler, ſont & plus dociles, & plus ſenſibles aux châtimens, qui ſont alors plus rares... Ils en ſont auſſi plus tendres pour leurs parens, & plus ſenſibles aux biens qu'ils en reçoivent, m'a-t-elle dit. La ſévérité n'ayant été exercée contr'eux que dans un âge dont ils n'ont pu conſerver le ſouvenir, il ne leur en reſte qu'un ſentiment de dépendance qui ne les afflige pas; il eſt preſque machinal. Quand après cela ils voyent, à meſure que leurs facultés ſe développent, que l'on ne ſe ſert du pouvoir qu'on a ſur eux que pour les empêcher de ſe faire du mal, ou pour leur faire du bien, il n'eſt pas poſſible qu'ils ne s'attachent ſincerement à la perſonne qui fait tout leur bonheur.

Sans doute. Mais les Gouvernantes m'embarraſſent un peu. Comment ne détruiſoient-elles pas continuellement ce que vous aviez fait?

Je vous l'ai déja dit, les Gouvernantes jouoient un fort petit rôle. J'avois toujours mes

enfans avec moi. Je ne voulois que des filles douces, ſimples, attentives, point babillardes ſur-tout. Leurs ſoins ſe bornoient aux beſoins corporels.

Peu de meres, lui dis-je, auroient aſſez de patience pour ſe condamner à cette gêne.

C'eſt qu'elles ignorent les plaiſirs attachés aux ſoins maternels. En peut-il être de plus ſenſibles! Voir croître ſous ſes yeux la tendreſſe & la confiance de ces petits êtres, faire d'un regard leur punition ou leur récompenſe, être tout pour eux; c'eſt jouir d'un bonheur bien grand, du bonheur d'être mere!

Mais ne l'achete-t-on pas un peu par la crainte & l'ennui qu'une telle vie entraîne?

Javoue, me répondit-elle, que tous les inſtans ne ſont pas également agréables. Il eſt impoſſible que dans cette multitude de ſoins & de petits détails, il n'y en ait de triſtes, d'ennuyeux, de pénibles. La tendreſſe maternelle peut ſeule les faire ſupporter; mais elle le fait, elle les adoucit, elle les récompenſe. La contrainte eſt encore inévitable & néceſſaire. Combien n'a-t-il pas fallu que j'aie veillé ſur moi pour ne laiſſer paroître mes défauts aux yeux de mes enfans? Jamais d'humeur, jamais de colere, toujours la même dans tous les momens; voilà ce qui m'a attiré leur confiance. Il eſt certain, ajouta-t-elle, en ſouriant, qu'ils me croyent impeccable.

Vous êtes du moins la meilleure & la plus ſage des meres. Ces ſoins reſpectables que vous

avez pris dans leur premiere enfance n'étoient que le fondement de l'édifice ; & combien n'aurez-vous pas eu à travailler depuis ?

Dès qu'ils ont pu réfléchir, j'ai tâché de leur former le cœur & l'esprit, d'y établir des principes sûrs & invariables. C'est dans la Religion seule qu'on peut les puiser ; c'est sur elle que j'ai fondé tout le reste. Je ne leur en ai montré d'abord que les lueurs qui convenoient à la foiblesse de leur âge. Peu à peu je l'ai fait briller à leurs yeux dans tout son éclat. Ces attentions, suivies pour mes filles jusqu'à l'âge où elles sont, ont je crois aidé la Nature, qui leur a été assez favorable : je n'ai fait que la développer. Dans l'éducation ordinaire, on gâte bien plus d'ames honnêtes qu'on n'en forme. Je n'ai point ce reproche à me faire à l'égard de mes filles. J'ai tiré leurs vertus du fond de leur ame, & j'en ai formé leur caractere.

Et votre fils, Madame, a-t il une ame moins sensible & moins honnête ? Aux vertus douces qui sont des deux sexes, ne joint-il pas cette générosité qui caractérise particulierement le sien ?

Son éducation n'a pas été de même mon ouvrage ; il a fallu le mettre au College & le livrer à des Régents. J'avoue que si j'avois osé, je l'aurois aussi gardé auprès de moi. Mais quand on ne peut s'assurer du succès en allant contre l'usage, il faut s'y conformer. Je sentis que je trouverois avec lui bien plus de difficulté qu'avec ses sœurs. Il y a des bizarreries

affreuſes dans les préceptes qu'on donne aux hommes. Je voulois que mon fils eût de la religion, de l'honneur, des manieres ; qu'il apprît les ſciences qui conviennent à ſon état ; qu'il eût des vertus & des graces ; qu'il fût chrétien & brave : cet aſſemblage eſt difficile à former. Je l'ai jugé au-deſſus de mes forces. Ferval a été auſſi bien élevé qu'on peut l'être avec nos mœurs & nos préjugés. Mais perſonne autre que moi ne s'eſt mêlé de l'éducation de ſes ſœurs. Elle m'a paru facile, les principes qu'on doit donner aux filles ſont ſûrs & invariables : c'eſt la raiſon & la vertu toutes ſimples.

Vous leur parliez donc ſans ceſſe raiſon & vertu ?

Point du tout, à moins que l'occaſion ne ſe préſentât de leur en inſpirer le goût. On peut par les bonbons donner des leçons de probité & de bienfaiſance.

Vous avez bien réuſſi, lui dis-je, vos filles ont autant de candeur & de bonté dans l'ame que d'agrément dans l'eſprit ; & ce qui me ſuffiroit pour juger qu'elles ont de belles ames, c'eſt cette union charmante que je vois regner entr'elles.

J'ai toujours cru, reprit Madame de Ferval, qu'il falloit apporter beaucoup de ſoin pour faire naître dans les enfans l'émulation ſans jalouſie. Ne donner jamais de préférence à la perſonne, mais à l'action ; les récompenſer ou les punir avec une juſtice exacte & ſans accep-

tion ; ne jamais vanter l'un aux dépens de l'autre : c'eſt le grand moyen de les éloigner de la haine & de l'envie. Un enfant négligé, haï, contracte un caractere chagrin & jaloux ; cet enfant infortuné eſt ſouvent dans la ſuite le malheur de ſa famille & le fléau de la ſociété. Eſt-ce à lui qu'il s'en faut prendre ? Mes filles, graces au Ciel, ne connoiſſent point la jalouſie, ni toutes les petites tracaſſeries ordinaires aux jeunes perſonnes.

Ce fond de bonté, lui dis-je, ſe répand juſques dans leur converſation. J'admire depuis long-tems avec quelles graces, quelle gentilleſſe, elles nous entretiennent, ſans que jamais la moindre médiſance entre dans leurs diſcours.

Elles l'ont en horreur reprit elle ; je leur en ai fait ſentir de bonne heure la baſſeſſe & le danger. Henriette avoit de la diſpoſition à diriger la pointe de ſes plaiſanteries ſur le prochain, moins par malice que par étourderie. Elle poſſédoit le dangereux talent de rendre au naturel les ridicules. On croyoit voir ou entendre la perſonne qu'elle imitoit. Bien loin d'applaudir à ce badinage, je prenois un air très-ſérieux. Ses ſœurs, qu'elle faiſoit rire, s'apperçurent un jour que je ne riois point, & cela les ſurprit. Mes enfans, leur dis-je, pourrois-je me réjouir de voir dans une de mes filles tant de malice, & ſi peu d'eſprit ? Affligez-vous avec moi. Henriette toute honteuſe me demanda quel mal elle avoit fait. Je lui fis ſentir alors le fond de méchanceté, de ſottiſe, de

stérilité ou d'ignorance que cachent les dehors séduisans de la médisance la plus agréable. Je lui montrai la bassesse qu'il y avoit à se faire le bouffon & le singe de la société, pour amuser les uns des ridicules des autres. Je lui fis sentir combien on donnoit par-là de prise sur soi-même. Elle eut honte du rôle qu'elle avoit joué, & depuis cet avertissement elle n'a pas eu besoin que je lui en aie donné d'autres.

Ah! lui dis-je, votre air en fit plus que vos discours; un sourire échappé auroit tout perdu.

Mais, reprenoit Madame de Ferval, vous me charmez. Quoi! vous qui vivez à Paris, qui êtes accoutumée à voir des filles élevées avec plus d'art, vous daignez vous occuper des miennes; il semble même que leur éducation vous frappe!

C'est que j'aime la nature & les graces simples, & on les néglige. Les graces que l'on donne à force d'art ont toujours un air de fausseté & de gêne. Pour ce qui est des jeunes personnes élevées à Paris, elles sont presque toutes des statues parées qui occupent les fauteuils d'un appartement, condamnées à l'enfantillage & au silence jusqu'à leur mariage; leur esprit, lorsqu'elles en ont, ne se forme point, il est même assez rare qu'elles en fassent paroître.

Je crois très-important, repliqua-t-elle, de leur inspirer de bonne heure la retenue qui convient à leur âge & à leur sexe. Il faut faire sentir le danger de l'indiscrétion, les avertir avec douceur, & en particulier, de se

qu'elles peuvent avoir dit de déplacé. Cela demande, je l'avoue, une attention continuelle; auſſi je tâche de ne pas perdre un mot des diſcours de mes filles: mais je ne leur ai jamais dit de ſe taire.

Eh! je reconnois là votre tendreſſe & votre prudence. Il faut être bien dure ou bien maladroite pour étouffer, comme on le fait par la méthode oppoſée, les graces de l'eſprit, & pour rendre les plus belles années de la vie, des années de contrainte & d'ennui.

En laiſſant à mes filles, me dit-elle, une liberté douce & honnête, je n'ai pas négligé de leur faire ſentir qu'elles doivent être dans la ſociété moins pour elles-mêmes que pour les autres, plus occupées à leur plaire qu'à s'amuſer, & toujours attentives à prendre leur ton & à étudier leurs goûts. Si elles badinent quelquefois, elles ſavent auſſi ſoutenir une converſation ſérieuſe; je les ai même accoutumées à entendre ſans impatience des propos ennuyeux: ce ſont elles ſouvent que je laiſſe parler avec les gens les plus difficiles à entretenir. La vraie politeſſe n'eſt-elle pas fondée ſur la bonté? Et n'eſt-ce pas en avoir que de parler à chacun le langage qui lui convient, que de ſavoir écouter? Ecouter avec un air d'intérêt, ce n'eſt pas ſe taire, c'eſt répondre à ce qu'on exige de nous. Un geſte, un mot, un rien ſuffit pour ſatisfaire une perſonne qui nous parle de ſes affaires, de ſes ſuccès, de ſes malheurs. On eſt bien abondant quand on

parle de soi, & sur-tout de ses peines. On s'appésantit sur les circonstances, les détails, les minuties.

Oh! lui dis-je, dans ce qui nous intéresse, tout nous affecte. Un air de distraction ou d'ennui est une injure, & quelquefois une cruauté. Si la personne est malheureuse, du moins ses maux seroient suspendus pendant l'instant où en lui prêtant de l'attention, on lui marqueroit de la sensibilité. Les gens heureux ont presque autant de besoin qu'on les écoute. Ils sont si pleins de leur bonheur!

Mais, lui dis-je en souriant, avec des maximes si indulgentes & si humaines vous nous inonderez d'un déluge d'ennuyeux.

J'ai du moins tâché d'empêcher mes enfans de l'être, vous les entendrez rarement parler d'eux. Supporter ce défaut dans les autres, c'est un devoir; & vis-à-vis des malheureux, ce devoir est indispensable.

J'avoue que des enfans dans la vivacité de l'âge ne peuvent, avec la meilleure intention du monde, captiver long-tems leur esprit sur des choses qui ne les touchent point; mais on peut les y accoutumer peu à peu & par degrés, en leur faisant sentir combien on est heureux de pouvoir procurer quelque plaisir & quelque soulagement aux autres. Car il faut de bonne heure leur faire connoître la différence qu'il y a entre la fausse politesse, que les gens les plus durs contractent aisément, & qui ne gît que dans les manieres extérieures; & la

vraie politeſſe dont la ſource eſt dans le cœur. Bien des gens prétendent qu'on ne peut ſe plaindre d'eux, quand ils ont rempli ce qu'ils appellent les devoirs de la ſociété, c'eſt-à-dire, quand ils n'ont manqué ni aux viſites, ni aux petits ſoins, ni aux complimens, ni aux autres momeries d'étiquette; pendant qu'ils n'auront pu ſupporter ſans dégoût les plaintes que les douleurs arrachent à un malade, & qu'ils auront interrompu avec une cruelle adreſſe le récit des malheurs d'un honnête homme qui leur avoit fait l'honneur de leur ſuppoſer le cœur ſenſible. Un bon cœur, je le répete, eſt le meilleur guide dans ces ſortes de choſes. J'en reviens toujours là, la bonté eſt la baſe de tout, de la ſociété, des vertus, du bonheur. Auſſi c'eſt par le cœur qu'il faut commencer le grand ouvrage de l'éducation.

Le cœur eſt un article bien délicat, lui dis-je. Je ſais que la dureté eſt la ſource de mille vices; mais la ſenſibilité n'a-t-elle pas bien des dangers pour de jeunes perſonnes?

Il faut diriger cette ſenſibilité, me répondit-elle, & ſans doute elle exige la plus grande circonſpection. Un cœur extrêmement tendre eſt toujours facile à perſuader; il eſt ſuſceptible de tous les ſentimens doux. Que dès l'enfance une mere par ſa tendreſſe affectueuſe s'aſſure du cœur de ſa fille, qu'elle le rempliſſe, qu'elle y regne avec la vertu, qu'elle l'ouvre à la confiance. Je ſais qu'il eſt un âge, qu'il eſt des paſſions.... (Je n'y penſe pas ſans émotion). Mais

tion, ces passions ne sont pas plus fortes que l'amour d'une mere, votre amie & votre confidente; elles ne sont pas plus fortes que les impressions contraires données dans l'éducation, que les principes d'honneur, que la vertu, que la modestie & noble fierté qu'on doit toujours inspirer aux jeunes personnes, sur-tout à celles dont le cœur est le plus tendre..... Je regarderai toujours, me dit-elle, après un moment de réflexion, comme un bonheur très grand d'avoir à diriger un caractére sensible. Que de ressources dans cette sensibilité! La mere qui ne sait pas en profiter n'est pas digne de conduire une telle fille. Quelles victoires ne lui feroit-on pas remporter sur elle-même, en ménageant avec adresse & bonté cette ame délicate, & lui laissant à ses propres regards tout l'honneur du triomphe! L'amour de l'honnêteté & du devoir est bien puissant sur de tels caractéres. C'est un goût naturel, c'est un sentiment délicieux, c'est une vraie passion.

Mais ne pensez-vous pas, lui dis-je, qu'il faut leur fournir de bonne heure des armes contre l'amour?

Je crois, reprit-elle, ces précautions non-seulement inutiles, mais dangéreuses. Tant que des filles sont des enfans, elles ne vous entendent point Quand elles sont grandes, l'idée de cet amour, de ces amans dont vous les avez entretenues, se reveille: la vanité s'en mêle. On se croit assez jolie pour avoir des adorateurs; cela paroîtroit amusant, & n'empêcheroit pas

d'être vertueuse. Il en vient un : quelle joie ! On n'a garde d'en faire confidence à la mere. Le seul mot d'amour la révolte ; elle en a tant dit de mal ! On veut se conduire soi-même. L'amant est aimable & séduisant ; la tête tourne, & tout est perdu.

Vous n'avez donc jamais parlé de cette passion à Mesdemoiselles de Ferval ?

Si par hasard en leur présence la conversation a roulé sur quelques matieres de cette espece, je n'ai point affecté de la rompre, mais j'ai tâché doucement de la faire tourner sur d'autres objets.

Et dans les lectures qu'elles ont faites ?

Elles n'ont jamais lu de romans. Quant aux pieces de théâtre, j'ai tâché de choisir celles où l'amour ne conduisant qu'aux plus grands malheurs ne pouvoit leur paroître séduisant. D'ailleurs la grandeur des sujets & la dignité de la poésie, leur fait regarder les héros de la Tragédie comme des êtres d'une autre espece. Et puis encore l'intérêt des états, en opposition avec celui de l'amour, fait une diversion ; & je l'ai remarqué par les réflexions de mes filles. Il est très-peu de pieces où l'amour ne paroisse un contre-tems à des lecteurs qui n'en ont jamais éprouvé les traits, & qui ne cherchent pas à s'y retrouver. On doit faire lire nos Poëtes à des filles que l'on veut bien élever. Ne seroit-ce pas une ignorance honteuse dans le monde que de ne pas connoître les chefs-d'œuvres que nous avons dans ce genre ?

D'ailleurs la bonne poésie élevé l'ame, forme le goût, & ne gâte point le cœur. Il faut de la prudence & du discernement dans le choix des Auteurs & des ouvrages. Mais les romans sont les plus dangéreuses des lectures pour les jeunes personnes. Elles se disent à chaque page c'est moi, me voilà. Bientôt elles diront du premier jeune homme qu'elles verront, c'est lui, c'est Lindor, c'est Léandre, leur imagination s'échauffe. Elles croyent qu'on ne peut exister sans amour, qu'il est humiliant de n'avoir point d'amant; & toutes ces chimeres ont causé trop souvent les plus grands malheurs.

Mettez-vous, lui dis-je, tous les romans dans la même classe? Est-ce une proscription générale?

J'en excepte, répondit-elle, quelques romans anglois.

Ceux de Richardson, sans doute?

De Richardson! Est-il possible qu'on donne le nom de roman à ces belles histoires du monde & de l'humanité? C'est la vertu elle-même qui vous y instruit par l'organe du génie. Je dois beaucoup à ce grand maître d'éducation, avec lequel on acquiert promptement tant d'expérience, & qu'on ne lit pas (si l'on n'est vicieux, pour ainsi dire, par essence) sans brûler d'envie de devenir meilleur, sans l'être. Je viens de donner Clarisse à lire à ma fille aînée; elle est à l'école des bonnes, des grandes mœurs. Ses sœurs sont encore trop jeunes pour profiter de cette lecture.

Vous jugez quel effet Clariſſe a dû produire ſur un cœur tout neuf. Ma fille le liſoit ſeule. Mais elle me diſoit tout ce qu'elle ſentoit. Je lui vis prendre le goût le plus vif pour Lovelace, elle ne pouvoit blâmer Clariſſe de l'aimer. Quelle comparaiſon de cet amant à l'époux qu'on veut la forcer de recevoir! Quels tyrans que ſes parens! Mais dans la chaleur de cet enthouſiasme, le ſentiment de douleur & de pitié que lui inſpira cette fugitive ſeule avec ſon amant dans ſon carroſſe m'enchanta. Quelle humiliation, maman, me dit-elle! Cet homme, quelque tendre qu'il ſoit, n'eſt pas ſon mari. La voilà dans ſa dépendance! Quel rôle pour une fille bien née! Ah! elle eût préféré le malheur, la mort même à cette honte, ſi elle eût eu le tems de réfléchir. Cette nobleſſe de ſentimens, cette dignité d'ame qui eſt la hauteur naturelle de la vertu me raviſſoient dans ma fille. C'eſt la ſauve-garde du cœur.

C'eſt donc dans Clariſſe que Mademoiſelle de Ferval a pris les premieres idées de l'amour?

Oui, me répondit elle, jugez ſi elle doit le trouver redoutable?

Mais ne prendra t-elle pas tous les hommes pour des Lovelaces?

Oh! ce danger n'eſt pas effrayant; l'inclination nous raſſure toujours trop.... Pour garantir une fille de la ſéduction, je compte bien plus ſur ſa vertu, ſur ſa tendreſſe & ſa confiance pour moi, que ſur la peur des Lovelaces.

Nous fûmes interrompues par nos jeunes gens.

dont nous nous étions un peu écartées. Ils nous rejoignirent, nous allâmes enſemble nous aſſeoir dans une prairie ſous des ſaules au bord de la riviere. Un écho admirable, qui venoit d'un rocher voiſin, engagea Mademoiſelle de Ferval & Henriette à profiter de cette découverte. Elles chanterent pluſieurs petits airs; le Marquis fut enchanté, & toujours plus ſurpris de leurs talens. Où les ont-elles pris? dis-je à leur mere.

La nature leur en a fait don, répondit-elle; Mademoiſelle de Ferval & Henriette ſont nées avec de la voix & du goût pour la muſique.

Mais ſans doute elles ont eu des Maîtres?

Des Maîtres! dit Ferval. Oh! Madame, je vois que vous ne connoiſſez pas M. Duval qu'on décore ici de ce nom; c'eſt le plus ignare Muſicien!

Tel qu'il eſt, mon frere, dit la petite, il nous a fait grand bien. C'eſt ce que j'ai trouvé de mieux dans ce pays, répondit la mere; j'avoue que l'application de ſes écolieres & le deſir d'apprendre en ont plus fait que lui.

Je le crois, reprit Ferval, & cela fait honneur à mes ſœurs.

Dites plutôt que cela fait honneur à ma mere, reprit tendrement l'aînée. Quels ſoins n'a-t-elle pas pris pour nous donner ce goût, ce deſir d'apprendre, ſans quoi l'on n'apprend rien! Je vois à préſent combien il vous a fallu d'art pour nous cacher vos ſoins, ma chere maman; je n'ai jamais cru prendre de leçons en appre-

hant à chanter. M. le Marquis & mon frere m'ont extrêmement étonnée en me disant qu'à Paris c'est une affaire sérieuse que cela.

Une affaire sérieuse, dit vivement Henriette; oh! j'abandonnerois plutôt la musique. Ce n'est qu'un plaisir, n'est-ce pas, maman? Quand je vois venir M. Duval avec des airs nouveaux, je suis enchantée, je les apprends avec ardeur; si c'étoit une tâche cela ne vaudroit plus rien. Helene a-t-elle jamais cru faire autre chose que s'amuser quand elle a appris à peindre? Non, sans doute, reprit elle, & si cela n'amuse pas, pourquoi l'apprendre? Il n'y a pas de nécessité. La musique m'auroit ennuyée, je n'ai pas de voix, je ne l'aime point; mais pour la peinture j'y passerois les journées avec plaisir. Et je vous suis bien obligée, maman, de m'avoir donné un Maître de dessein. Voilà toute ma science, me dit à l'oreille Madame de Ferval; elles n'ont appris toutes les choses d'agrément qu'en s'amusant, & avec beaucoup d'envie de les savoir.

Il me paroît, reprit Ferval, en souriant, qu'Henriette seroit bien étonnée qu'on la grondât pour la faire danser....

Je vous quitte, chere amie, on m'annonce un feu d'artifice. C'est demain la fête de Madame de Ferval, ses enfans lui donnent un bouquet, je ne veux pas perdre ce spectacle. Je reprendrai notre conversation, le sujet en est trop intéressant pour ne pas vous plaire.

LETTRE XCVIII.

De Madame de Saint-Sever au Marquis.

A Paris, 24 Juin.

Je ne puis, mon frere, vous exprimer toute ma joie; votre ſanté ſe rétablit, & vous reprenez votre gaieté naturelle. Je partage vos plaiſirs; le portrait que vous me faites de Mesdemoiſelles de Ferval eſt tout aimable. Je vous félicite d'être à portée de jouir des charmes d'une pareille ſociété. L'avanture du Colporteur m'a touchée jusqu'aux larmes : elle fait honneur à l'humanité. J'eus hier une viſite de M. de Valville. Il ne ſavoit point votre départ, & il me demanda de vos nouvelles avec un air d'intérêt. Je lui rendis les détails que vous me faites. Continuez-les moi. Vous ſavez tout ce qu'il faut dire pour nous à Madame de Narton. Aimez toujours votre ſœur.

LETTRE XCIX.

De Valville au Marquis.

A Paris, 24 Juin.

Je fus hier chez ta ſœur, cher Marquis, je croyois t'y trouver; tu prends les eaux, c'eſt bien fait. Mais ſi j'en crois Madame de Saint-Sever, tu t'amuſes beaucoup chez Madame de Narton. Elle me parla de tes plaiſirs avec ex-

tafe. Comment diable, tu joues aux petits jeux, quelles délices! Je ne pus m'empêcher de rire de l'idée que ta sœur se fait de ces chetifs amusemens. Elle te croit dans le pays des merveilles. Tu représentes des Tragédies sous des feuillages avec des Provinciaux! Cela est trop plaisant. Au reste je t'exhorte à continuer, on fait toujours bien quand on s'amuse. Il faut être enfant avec les enfans, bon homme avec les Provinciaux, ainsi du reste. Tu ne peux avoir d'autres plaisirs dans les lieux que tu habites. Prends ceux-là en attendant mieux. Tu me dois une description de tous les originaux qui t'entourent en Province; je ne m'amuse pas des plaisirs de ces bonnes gens, je m'amuse d'eux. A ta place j'aurois été à Bains; il s'y trouve ordinairement très-bonne compagnie. La Princesse de ..... & la Duchesse de ..... y furent l'année dernière. Mais si tu te trouves plus commodément chez Madame de Narton, restes-y: elle ne manque pas d'esprit. Elle n'a pourtant jamais eu de manières; & puis une femme à son âge n'est plus agréable. Dieu me préserve des eaux de Bains à ce prix-là. Qu'est-ce qu'une femme sans agrémens? Il y en a qui s'avisent de raisonner, quand elles sont hors d'état de plaire. C'est une chose assez plaisante qu'une femme qui raisonne, & une femme vieille & laide; mais cela est bon pour le moment. Le ridicule ne fait pas toujours rire; après avoir diverti, il choque, il ennuye. Madame de Saint-Sever m'a beaucoup parlé de Mesde-

moiſelles de Ferval. Je les vois d'ici, un air gauche, un eſprit étroit, n'eſt-ce pas? Oui c'eſt cela-même. Mais ſi elles ſont jolies, on peut s'en accommoder pour trois mois. Adieu, cher Marquis, je ſuis charmé que tu te portes mieux.

LETTRE C.

Du Marquis à Valville.

A Varennes, 28 Juin.

Je te plains, mon pauvre Valville, de ne connoître d'autres plaiſirs que les plaiſirs que l'art apprête, & d'ignorer ceux dont je jouis ici. Ma ſœur ne t'a point trompé. Je n'ai paſſé de ma vie un tems plus agréable. Je ſuis dans une ſociété reſpectable & délicieuſe: oui, mon ami, délicieuſe. Tu es aſſez malheureux pour que cette ſociété te parût inſipide; mais malgré toi tu ne pourrois t'empêcher de l'eſtimer. De quel air parles-tu donc de Mesdemoiſelles de Ferval? Songe-tu que ce ſont des filles de condition, des perſonnes eſtimables & charmantes. L'aînée ſur-tout eſt digne du reſpect & de l'attachement de tous les hommes qui ſauront connoître tout ce qu'elle vaut. Elle a de l'eſprit ſans y prétendre, des graces qu'elle ignore, le plus beau viſage, où la plus belle ame ſe peint, des talens qui m'ont étonné. Elle chante avec un agrément que la nature ſeule peut donner. Elle ſait très-bien la muſi-

que, & joue du claveſſin avec beaucoup d'intelligence. Si tu l'avois vue repréſenter Zaïre, j'ai aſſez bonne opinion de ton goût pour penſer que tu n'aurois pu lui refuſer des larmes, qui ſont les vrais applaudiſſemens. Elle eſt d'une bonté rare & adorable. Il me paroît que ſon eſprit eſt cultivé. Elle n'affiche point le ſavoir, & n'affecte point de le cacher. Je n'ai rien vu de plus aimable. Rectifie donc tes idées ſur le compte de cette Demoiſelle & de ſes ſœurs. Leur naiſſance, leur éducation, leur beauté & leur vertu pourroient mériter tous les hommages.

LETTRE CI.

De Valville au Marquis.

A Paris, 2 Juillet.

PARDON, Marquis, pardon, je ne m'en ſerois pas douté. Te voilà donc encore très-gravement amoureux! Mademoiſelle de Ferval, Demoiſelle de condition, ſage, vertueuſe, belle, remplie de talens, &c. &c. &c. Oh! tu ne pares pas mal ta nouvelle idole. Plaiſanterie à part, prends-y garde, tu as déja fait une aſſez belle épreuve de ta foibleſſe & de ton goût pour le ſacrement. Je t'en avertis de bonne heure, pars, & arrache-toi de ces lieux enchantés. Songe à la ſottiſe qu'il y auroit à te laiſſer ainſi enlacer. Quelqu'éloge que l'enjouement te faſſe faire de cette beauté, c'eſt une

Provinciale, peu riche, & nous ſavons ce que c'eſt qu'une Provinciale. Je ne m'efforcerai point de rabaiſſer les graces que tu lui prêtes, ce ſeroit te fâcher inutilement. Mais ce qui me paſſe, c'eſt qu'après avoir bravé les traits de Madame d'Aſterre, la femme de Paris la plus aimable, & dont le choix ne pouvoit que te faire honneur en dépit de tes pieuſes maximes, tu ailles tomber dans les liens d'une petite perſonne de campagne. Cela ne ſe pardonne pas. Reviens à nous bien vîte, mon cher, ſi tu veux t'épargner un ſecond volume d'extravagances. Adieu; je t'ai deviné, je te gronde, c'eſt pour te ſervir.

LETTRE CII.

Du Marquis à Valville.

A Varennes, 6 Juillet.

En vérité, Valville, vous abuſez des droits d'une ancienne amitié. Moi amoureux! Moi! Ah! graces au ciel, mon cœur eſt épuiſé. Si je croyois pouvoir aimer encore, je déteſterois d'avance l'objet d'une paſſion ſi funeſte pour moi, & je briſerois des fers que mon cœur n'enviſage qu'avec effroi. Non, j'en ai trop ſouffert. Le ſouvenir amer qui m'en reſte ſe préſente encore trop ſouvent à mon eſprit pour que j'aie rien à craindre; & d'ailleurs, quelle différence! Ce n'eſt pas de l'amour que Mlle de

Ferval inſpire, toute belle qu'elle eſt; c'eſt du reſpect, de la confiance & de l'amitié; ce ſont les ſentimens que j'aurois pour un ange s'il ſe montroit à mes yeux. Je ne me ſouviens encore que trop de ma paſſion pour Léonor; mes deſirs étoient brûlans, & cette paſſion, fondée preſque toute ſur les ſens, ne me cauſoit que des tranſports ou du déſeſpoir. Voilà l'amour que j'ai ſenti & qui m'a preſque réduit au tombeau. Mais les ſentimens que Mademoiſelle de Ferval fait naître ne ſont point dangéreux; c'eſt une admiration tendre & reſpectueuſe, c'eſt une ſorte de confiance douce & attrayante. Au retour de la promenade, nous nous ſommes entretenus enſemble pendant deux heures, & je me ſens une ſérénité dans l'ame, un calme dans le cœur, qui me charment. Ah! Valville, que j'aurois mauvaiſe opinion de toi ſi tu gardois tes préjugés contre Mademoiſelle de Ferval après l'avoir vue. Tu ne la connois pas: c'eſt ton excuſe. Je reſterai ici le plus que je pourrai; c'eſt le tems le plus doux & le plus agréable que j'aie paſſé de ma vie; d'ailleurs il faut que j'y reſte pour ma ſanté. Adieu; retranche, je te prie, de tes lettres des idées & des expreſſions qui me révoltent. Je t'aime, tu le ſais; mais ſais que j'eſtime mon ami.

LETTRE CIII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 30 Juin.

Il y a bien de l'amour propre, ma chere Comteſſe, à louer ſes amis, je ſuis ſi fiere quand je parle de Madame de Ferval & de ſa famille! Je vous avois promis dans ma derniere lettre la ſuite de notre converſation touchant l'éducation des Demoiſelles. Elle roula ſur les connoiſſances convenables aux jeunes perſonnes. Il s'éleva là-deſſus une petite diſpute entre M. & Mademoiſelle de Ferval. Je ne puis vous en retracer que les principaux traits; & ce que je regrette ſur-tout de ne pouvoir vous en rendre, ce ſont les agrémens & les charmes que Mademoiſelle de Ferval ſçut répandre dans tout cet entretien. Sa beauté paroiſſoit s'embellir de ſa raiſon & de ſa ſageſſe. Sa phyſionomie avoit plus d'ame & plus d'expreſſion: nous étions dans l'enchantement le Marquis & moi.

Sur les éloges que l'on donnoit à Mademoiſelle de Ferval d'avoir appris l'Italien preſque ſans Maître, & d'avoir ſçu joindre cette connoiſſance à toutes celles qu'elle a cultivées, j'adreſſai la parole à la jeune Henriette, & je lui demandai ſi elle étoit auſſi du goût de ſes ſœurs: ſi les lectures inſtructives lui donnoient autant de plaiſir qu'elle m'avoit dit en trouver dans ſes

leçons de danſe. La petite perſonne baiſſa les yeux, & parut embarraſſée. Ses ſœurs la regardoient en ſouriant.

J'aime à la voir rougir de ſon ignorance, me dit tout bas la mere : je ne la gronde pas, ſa honte m'en évite les frais. Henriette, ajouta-t-elle en élevant la voix, Henriette n'aime pas les choſes ſérieuſes ; mais j'eſpere que le goût lui en viendra, & qu'elle ſentira que ce n'eſt pas aſſez de s'amuſer, qu'il faut quelquefois s'inſtruire.

S'inſtruire ! s'écria Ferval. Eh ! ma mere, permettez que je me faſſe le défenſeur d'Henriette, & que je vous diſe que rien n'eſt plus inutile que l'étude pour les femmes, que les ſciences même nuiſent à leurs agrémens, & leur font négliger leurs devoirs. Rendez des filles douces, attentives, agréables ſur-tout, donnez leur des talens, cultivez leurs graces ; en un mot faites en des femmes aimables ; mais ſi vous en faites des ſavantes, tout eſt perdu. Une femme lettrée eſt un être inſupportable.

Où mon frere a-t-il pris des idées auſſi humiliantes pour nous, dit Mademoiſelle de Ferval?

Dans la Nature, répondit-il, qui vous a faites pour nous plaire, pour nous conſoler dans nos maux, pour nous délaſſer après nos fatigues ou nos études, pour diriger l'intérieur de nos maiſons, & point du tout pour apprendre des ſciences qui ne peuvent que vous éloigner de tous ces devoirs.

Prenez garde, mon frere, de confondre l'é-

talage du savoir avec le savoir même. Je sais que rien n'est moins aimable qu'une femme qui affecte de passer pour savante; mais ce défaut est-il plus supportable dans les hommes? Un pédant est pour une femme raisonnable ce qu'est une pédante pour un homme d'esprit.

Oh! toute savante est pédante, dit-il, en l'interrompant, ces mots sont synonimes.

Souffrez, mon frere, que je combatte un sentiment qui nous abaisseroit si fort.

C'est un travers de notre ami, dit le Marquis, en s'approchant de Mademoiselle de Ferval. J'ai déja tâché de l'en guérir. Vous méritez bien d'avoir cet honneur; & je serois charmé de vous voir aprofondir cette intéressante matiere.

Sans l'approfondir, dit Madame de Ferval, il me semble, mon fils, qu'on pourroit s'en tenir à vous dire que l'usage étant reçu de faire entrer dans l'éducation des femmes certaines sciences, & cet usage d'ailleurs n'ayant rien de mauvais, il est imprudent de se déclarer contre lui. Qui n'est pas fait pour changer les opinions de son siècle, doit savoir les respecter, quand ces opinions ne sont point opposées à la vertu. Dans ces tems barbares où les Connétables ne savoient pas signer, il n'est pas étonnant que les femmes ne sçussent pas lire; mais à présent que les hommes se font une juste gloire d'être instruits, une ignorance profonde ne seroit-elle pas honteuse chez les femmes?

Oh! maman, ne nous en tenons pas là, s'écria Mademoiselle de Ferval: mon frere auroit

trop beau jeu : il ne manqueroit pas de traiter cet uſage de mode, de ſimple préjugé du ſiècle. Puiſque c'eſt ici une affaire de raiſonnement, ne nous ſervons, s'il vous plaît, que des armes de la raiſon. Vous m'auriez rendue bien forte ſur ce point, ma chere maman, ſi j'avois ſçu mieux profiter de vos leçons. Je redirai cependant à mon frere une partie de ce que vous m'avez appris. Réformez-moi, je vous prie, ſi je m'écarte de vos principes.

Il eſt certain que le premier objet d'une femme doit être de plaire, non au monde en général, comme on tâche de l'inſpirer aux filles, ce qui eſt un vice radical dans l'éducation, la ſource des déſordres des femmes, & des diviſions domeſtiques ; mais de plaire à ſon mari. Cependant elle eſt la compagne, l'amie, le conſeil de l'homme. La nature lui a donné, comme à l'homme, une raiſon ſuſceptible de perfection & de culture. Son état lui impoſe, ainſi qu'à l'homme, des devoirs importans, qu'elle ne peut bien remplir, ſi elle ne s'eſt formé l'eſprit par l'inſtruction, c'eſt-à-dire, par la lecture & par la réflexion. Elle doit d'abord vivre en ſociété avec ſon mari, & chercher à le fixer par le ſentiment du bonheur. Si elle ne peut lui faire trouver dans ſon commerce les reſſources que fourniſſent l'inſtruction & la culture, il n'eſt pas poſſible qu'à la longue un galant homme, un homme d'eſprit ne trouve ce commerce inſipide, & qu'à la fin il ne ſe détache d'elle. On plaît bien plus long-tems par les agrémens

de l'eſprit que par la figure. Après ſon mari, la femme ſe doit toute entiere à ſes enfans. Leur éducation eſt une tâche commune, qu'elle doit néceſſairement partager, & ſur laquelle elle influe même preſque ſeule, dans ce premier âge où les ames plus flexibles reçoivent des impreſſions plus durables. Quel malheur, ſi ces premieres impreſſions ſont données par une mere ignorante ou vicieuſe! L'adminiſtration d'une maiſon & la conduite des Domeſtiques exigent encore de la femme qu'elle ait étudié les vrais reſſorts de ce régime intérieur, de ce petit état, & que l'ignorance ou le goût frivole ne l'ayent point réduite à n'avoir ſur le mariage que les fauſſes idées de liberté, de plaiſir, & de décence. Enfin au dehors & dans le public même, la femme cauſera beaucoup de bien ou beaucoup de mal par rapport aux mœurs générales, à proportion que la raiſon aura pris ſur elle plus ou moins d'empire.

Dites-moi donc, que devez-vous attendre pour un mari, pour des enfans, pour une maiſon, pour la ſociété, de la part d'une femme qui n'aura point étudié ſes devoirs, qui n'aura appris ni à penſer ni à réfléchir? Car cela s'apprend, mon frere. Et où cela s'apprend-il? Dans de bons livres. L'hiſtoire, par exemple, eſt, pour qui la ſait lire, un grand traité de morale.

Mais, dit Ferval, aurez-vous jamais des Etats à gouverner, des Armées à conduire?

En aurez-vous davantage, vous même, mon

frere ? N'y a-t-il que les Princes ou les Généraux pour qui l'hiſtoire ſoit utile ? Les travers de l'eſprit humain dans tous les tems & dans tous les lieux, ne ſont-ils pas une grande leçon de ſageſſe ? Les traits de courage, de généroſité, d'héroïſme ne peuvent-ils pas ſervir d'exemples dans tous les états de la vie, pour qui ſait rapprocher les diſtances ?

Mais reprit-il, ces leçons, ces exemples, vous ôtent l'idée de la ſimplicité de vos devoirs, en vous occupant de choſes trop élevées. Comment deſcendre, d'après ces grandes réflexions, aux détails de vos ménages, aux ſoins que vous devez à vos enfans, &c. ?

Prenez garde, mon frere, vous allez bien-tôt nous rendre des ſervantes. Il ſeroit extrêmement mal à une mere de négliger les ſoins qu'elle doit à ſa maiſon pour s'enfermer dans ſa bibliotheque, comme il ſeroit à un pere de famille de quitter les travaux de ſon état ou ſes affaires, pour ne s'occuper que des ſciences. Les devoirs doivent marcher avant tout. Mais ces devoirs remplis, une femme rendue à elle-même ne peut elle cultiver ſon eſprit par la réflexion & par la lecture ; Mon frere, croyez que la femme qui ſait s'occuper ainſi, négligera beaucoup moins qu'une autre ſes devoirs : elle les connoît. Celle qui n'a jamais appliqué ſon eſprit à rien, ſera toujours une femmelette, capable de tous les travers, ſuſceptible de toutes les foibleſſes.

Hé bien, dit-il, les femmelettes ſont agréa-

bles, leur ignorance eſt gentille, elles ne ſongent qu'à plaire, & elles y réuſſiſſent.

Oh! nous étions des ſervantes tout à l'heure, nous voici des poupées; vous ne vous honorez gueres, en nous aviliſſant de la ſorte. Non, Monſieur, nous ſommes vos filles, vos meres, vos ſœurs, vos compagnes, vos amies, mais nous ne ſommes ni vos eſclaves, ni vos joujoux. Je ſais que nos devoirs ſont quelque-fois plus minutieux que les vôtres: que c'en eſt un très-eſſentiel pour nous que d'être aimables; que nous ne devons négliger aucun des agrémens qui peuvent nous rendre cheres à vos yeux; mais je ſais auſſi que les agrémens de l'eſprit ſont un charme de plus.

Ajoutez que c'eſt le plus puiſſant, dit Madame de Ferval. L'on voit dans le monde la ſociété des femmes inſtruites beaucoup plus recherchée que celle des femmes qui n'ont que des agrémens naturels, parce que la raiſon ne ſe ſatisfait que par la communication des eſprits.

J'avoue, reprit Mademoiſelle de Ferval, qu'il eſt des ſciences abſtraites, qui ſemblent ne pas nous convenir. Il eſt pourtant des femmes qui ont ſçu s'y diſtinguer; mais cela eſt rare, & je parle du général.

La foibleſſe de nos organes s'y oppoſe, lui dis-je

Et peut-être encore, ajouta-t-elle, la multiplicité de nos devoirs. Vous voyez, mon frere, que je ne diſſimule rien. Je l'avoue donc, le mérite des hautes ſciences n'eſt point fait pour

nous. Pour les autres connoiſſances, dont nous parlions tout à l'heure, elles ſont à notre portée, comme à la vôtre : elles ne doivent, il eſt vrai, occuper que notre loiſir ; mais ce loiſir peut-il être mieux rempli que par elles ? A titre d'amuſemens même, pourquoi nous les interdire ? Pourquoi nous ſévrer du plus innocent des plaiſirs ? Une femme à qui l'ouvrage des mains n'eſt point néceſſaire pour vivre, n'en fait pas ſon unique délaſſement : quand elle eſt ſeule, elle y joint des livres. Otez-lui cette reſſource contre l'ennui, elle prendra bientôt le plus grand dégoût pour la ſolitude & pour ſa maiſon : elle ſe livrera au tourbillon. Les années de ſa jeuneſſe ſe paſſeront en plaiſirs bruyans, & peut-être en intrigues : ſa toilette ſeule remplira la moitié de ſon tems ; dans un âge plus avancé, quand ces plaiſirs ne lui conviendront plus, elle deviendra joueuſe. N'eſt-ce pas là, mon frere, l'abrégé de la vie des femmes qui, nées avec une fortune honnête, n'ont jamais ſçu occuper leur eſprit ? Tant de familles en ont été victimes, que je ſuis ſurpriſe que ces exemples ne vous ayent pas frappé.

Ce que dit là votre ſœur eſt très-raiſonnable, dit Madame de Ferval ; c'eſt à mon gré un des grands motifs qui doivent engager les perſonnes chargées de l'éducation des femmes, à leur faire aimer les bonnes lectures, & les connoiſſances agréables. Cet amuſement, le plus honnête de tous, en leur formant l'eſprit & le cœur, peut empêcher du moins qu'elles ne ſe livrent

à d'autres goûts, ſouvent dangéreux, toujours frivoles. Il faut ſavoir occuper ſon loiſir dans tous les âges. Quand on eſt jeune, c'eſt un préſervatif; quand on eſt vieille, c'eſt une reſſource; & dans tous les tems une économie.

Partageons le différend, & faiſons la paix, ma ſœur, dit Ferval; je conſens que les femmes liſent, dans leurs momens perdus, quand elles ſeront ſeules & n'auront rien à faire. Mais conſentez auſſi qu'elles n'en parleront pas, qu'elles cacheront leurs connoiſſances, & qu'il n'en ſera jamais queſtion dans leurs diſcours.

Quelle fantaiſie, mon frere! & pourquoi ce myſtere? Quoi! l'on parlera devant moi d'un trait d'hiſtoire, d'une découverte dans la Géographie, ou d'autres choſes ſemblables, & je ne pourrai me mêler de cette converſation qui m'intéreſſe? Oui j'en parlerai comme ſi je parlois de la nouvelle du jour, ſans affectation, ſans prétention, ſans me prévaloir de ce que je ſais des choſes que tout le monde eſt à portée de ſavoir comme moi.

Mais vous humilierez les femmes qui ne ſavent pas ces choſes là.

Tant pis pour celles qui s'en trouvent humiliées, qu'elles les apprennent, ou qu'elles ayent moins d'orgueil; mais pour moi, qui les entretiendrai, ſi cela leur fait plaiſir, de pompons, de chiens, &c. qui ne chercherai point à briller à leurs dépens, je parlerai de même, & avec bien plus de plaiſir ſur des matieres intéreſſantes. Je conviens pourtant que ſi je m'ap-

perçois que ces femmes souffrent, ou même s'ennuyent de cette conversation, je tâcherai de la rompre, & de la tourner sur d'autres objets; c'est un devoir de la société. Mais si je me trouve avec gens instruits & raisonnables, je n'aurai point la petitesse de feindre une ignorance honteuse. D'ailleurs ôtez ces objets intéressans de la conversation, qu'y reste-t-il quand vous avez épuisé les nouvelles? De fades galanteries, des misères, ou de la médisance. Il n'y a de mal pour une femme qui a des connoissances, & qui sait en parler, que d'en parler hors de propos, & de chercher à briller. Et vous même, mon cher, ce n'est pas le talent que vous haïssez chez les femmes, convenez-en, il ne peut que les rendre plus aimables; c'est l'abus du talent, c'est le ridicule de la vanité qui vous choque. Mais j'ai passé condamnation là-dessus. Je ne veux pas que les femmes soient pédantes: je n'exige pas qu'elles soient savantes; je demande seulement qu'elles soient instruites, afin que les hommes daignent les compter au nombre des êtres pensans & estimables.

J'entends, ma sœur, vous voulez qu'on vous traite en hommes: vous voulez vous faire hommes; mais vous y perdrez, je vous avertis.

Je croyois, mon frere, dit Mademoiselle de Ferval, que j'avois assez distingué nos devoirs des vôtres, notre vrai mérite, nos agrémens, tout enfin, jusqu'à nos études, pour que vous

ne me fiſſiez pas ce reproche. Je ne cherche qu'à vous faire prendre des idées plus juſtes & plus nobles de notre ſexe, & point du tout à empiéter ſur les droits du vôtre ; ce ſeroit un renverſement total dans la ſociété. Mais, ajouta-t elle en ſouriant, il me ſemble que notre diſpute a pris un tour bien ſérieux.

Eh ! vraiment, ma ſœur, nous diſputons ſur des matieres bien ſérieuſes. Si vous ſaviez où j'ai pris mes idées & dans quel Auteur.....

Eh ! mon frere, rendons hommage aux talens des Ecrivains célebres ; mais qu'il nous ſoit permis de diſcuter leurs opinions, & de ne céder qu'à la raiſon.

Eſt-il poſſible d'y réſiſter, dit le Marquis, quand elle eſt unie à tant de graces ? Allons, Ferval, ſoyez de bonne foi ; votre cauſe eſt perdue.

Voilà de la galanterie, ma ſœur, la paſſerez-vous ?

C'eſt de la politeſſe, dit Madame de Ferval, & rien n'eſt plus obligeant. Mais, ajouta-t-elle, finiſſons nos diſſertations, il eſt déja tard. Nous nous levâmes, & reprîmes la route du Château. Madame de Ferval me dit en retournant, qu'elle avoit été obligée d'ôter les livres à ſa fille aînée à l'âge de dix ans, tant elle avoit d'ardeur pour la lecture, au lieu qu'Henriette la déteſtoit. Je n'aime pas, me diſoit-elle, les talens précoces : il faut être enfant dans l'enfance, pour être raiſonnable dans l'âge de la raiſon. Au reſte ce goût trop vif que ma

fille avoit pour l'étude, me paroît aujourd'hui renfermé dans les bornes de la modération & de la sageſſe. Helene eſt à-peu-près de même. Le dégoût d'Henriette pour toute étude ne m'effraye point. Sa vivacité l'empêche encore de s'appliquer; mais il ne faut que la ſuivre un peu, profiter des occaſions, les faire naître s'il eſt poſſible. J'ai déja remarqué qu'elle avoit lu quelques livres que j'avois laiſſés à ſa portée. C'étoient, il eſt vrai, des matieres plus amuſantes qu'inſtructives; mais il faut commencer par-là, & aller par degrés de l'agréable à l'utile.

Que penſez-vous de cette mere, ma chere Comteſſe? L'hommage que l'on rend à l'eſprit, aux talens & aux graces de ſes filles lui appartient. Elle commence à recueillir le fruit de ſon honorable travail; je crois qu'elle en ſera bien récompenſée. Depuis trois jours, elle eſt retournée chez elle avec ſes deux cadettes. Mademoiſelle de Ferval eſt reſtée avec nous. Il y a long-tems que la mere me l'avoit promiſe pour le tems des eaux. Notre cher Marquis n'eſt point inſenſible à tant de mérite & à tant de graces; du moins il me le ſemble. La jeune perſonne paroît touchée de ſes attentions; mais avec quelle modeſtie, avec quelle réſerve elle reçoit ſes ſoins! Ferval eſt auſſi avec nous. Ma tendre amie, je ne puis m'empêcher d'eſpérer que vous n'aurez point à vous repentir de m'avoir envoyé votre frere.

LETTRE CIV.

De Mademoiſelle de Ferval à Madame de Ferval.

A Varennes, premier Juillet.

Il n'y a que deux jours que vous êtes partie, ma chere maman, & déja votre abſence ſe fait ſentir à mon cœur. J'eſpere que vos affaires ne vous retiendront pas plus de quinze jours, & que vous reviendrez ici ſuivant votre promeſſe. En vérité, il me ſemble qu'il n'eſt pas beſoin que Madame de Narton preſſe ſes amis de venir chez elle; c'eſt un ſéjour charmant. N'eſt-il pas vrai que le tems y coule bien rapidement? Je vous ſerois bien obligée, ſi vous aviez la bonté de m'envoyer ma guittare. M. le Marquis de Roſelle a reçu de Paris un paquet de nouveautés agréables. Il y a des airs charmants dans les Opéras comiques; nous les chantons enſemble. Ne trouvez-vous pas, maman, qu'il a la plus belle voix du monde, & qu'il chante avec bien du goût? Je tâche de former le mien ſur les avis qu'il a la complaiſance de me donner: ſa politeſſe eſt extrême; & ſes leçons, qui deviennent de petits concerts, amuſent beaucoup Madame de Narton. Elle me charge de vous aſſurer de ſon amitié, & M. de Roſelle me prie de vous préſenter ſes hommages. Mon frere partage avec moi, ma chere maman,

les ſentimens du plus tendre reſpect pour vous. J'embraſſe mes ſœurs de toute mon ame.

LETTRE CV.

De Madame de Ferval à Mademoiſelle de Ferval.

A Ferval, 2 Juillet.

JE doute, ma chere enfant, qu'il me ſoit poſſible de retourner ſi-tôt chez Madame de Narton : Henriette eſt malade. Hier elle parut indiſpoſée. Elle a eu de la fiévre toute la nuit. Le Médecin eſpere que ce mal ne ſera pas dangéreux, & je l'eſpere auſſi ; mais il faudra du tems & du ménagement pour la rétablir. N'en ſoyez pas inquiete, je ne vous laiſſerai point ignorer ſon état.

Adieu, ma fille, je ſuis preſſée de retourner auprès de votre ſœur. Vous ſavez, mon enfant, combien vous m'êtes chere.

LETTRE CVI.

De Mademoiſele de Ferval à Madame de Ferval.

A Varennes, 3 Juillet.

VOus m'annoncez, ma chere maman, la maladie d'Henriette, ſans m'ordonner d'aller lui donner mes ſoins ; ſi je n'étois aſſurée que vous connoiſſez mon cœur, je craindrois que vous ne

n'euſſiez pas jugée capable ou digne de la ſervir. Mais non, vous n'êtes qu'une mere trop tendre, & vous ſacrifierez votre ſanté pour vos enfans. Envoyez-moi chercher, je vous en conjure. Vous ne ſouffrirez pas qu'Helene veille, elle a la poitrine trop délicate, & je vois que tous les ſoins tomberont ſur vous. Que cette nouvelle m'a accablée! Madame de Narton s'efforce de me raſſurer. M. de Roſelle partage auſſi mes inquiétudes & ma peine. Quelle conſolation dans les chagrins, d'être entourée comme je le ſuis d'ames ſenſibles! Mon frere vouloit partir ſur le champ pour aller vous trouver; mais votre Laquais lui a dit que vous lui aviez donné ordre de l'empêcher. Pourquoi donc, maman, lui faites-vous cette défenſe?

LETTRE CVII.

De Madame de Ferval à M. & à Mademoiſelle de Ferval.

A Ferval, 10 Juillet.

Ne ſoyez point ſurpris, mes enfans, du myſtere que je vous ai fait. La maladie d'Henriette étoit la *rougeolle*. Helene en fut attaquée deux jours après. Voilà la raiſon qui m'a forcée à vous laiſſer éloignés d'ici. L'air y eſt mauvais & contagieux, je ne veux pas que vous y reveniez avant quinze jours ou trois ſemaines. Vos ſœurs ſont hors de tout danger, mais elles gar-

dent encore le lit. Adieu, mes chers enfans; soyez tranquilles, & rassurez Madame de Narton.

LETTRE CVIII.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 5 Juillet.

Que le plan d'éducation que vous m'avez envoyé, ma chere amie, d'après Madame de Ferval, m'a fait de plaisir! C'est la nature, c'est la raison toutes simples. Quelle différence de cette maniere à celle qu'on suit ici! Je crois en voir les raisons; c'est que pour élever des filles comme Madame de Ferval a élevé les siennes, il faut un grand fond de vertu, de tendresse maternelle, de jugement, de douceur & de bonté. Trouvez de telles meres, & elles suivront ce plan. Mais comment espérer que des femmes, ou d'un génie étroit, ou d'un cœur dur, puissent prendre de pareils soins? Il est bien plus aisé de dire à sa fille: *taisez-vous*, que de lui apprendre à bien parler & à parler à propos. Je crois donc, ma chere amie, que ce mal si funeste pour les mœurs, vient de la dureté des meres; dureté qui passe aux filles, & va ainsi de génération en génération. Cette dureté naît de la dissipation. Une femme, dans le monde, n'est ni à son mari, ni à ses enfans, ni à ses devoirs; elle est à elle seule & à ses plaisirs. Rien n'est si commun que de voir ces

femmes gâter leurs enfans quand ils sont petits : ce sont alors des especes de marionnettes : on s'en amuse ; on leur passe tout. Quand ils sont grands, & qu'ils demanderoient les soins de la véritable tendresse ; on ne les aime plus : ils gênent ; ils sont à charge ; sur-tout les filles ; qu'on se dépêche de marier le plus richement que l'on peut, pour en être débarrassé sans retour. J'ai été surprise & enchantée de la façon de raisonner de Mademoiselle de Fersval. La connoissance que vous me donnez du caractere & des bonnes qualités de cette aimable fille, m'inspire les plus ardens desirs pour l'exécution de nos projets. Mon frere trouve que les eaux lui font parfaitement. En vérité ce voyage est heureux. Le véritable bien, ma chere, est d'avoir des amis tels que vous ; personne ne peut sentir plus vivement cet avantage que moi.

LETTRE CIX.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 11 Juillet.

Si l'on vouloit dégoûter des intrigues la foule insensée des jeunes gens, je crois, ma chere Comtesse, qu'il ne faudroit que leur montrer le tableau de l'amour pur. Je l'ai sous les yeux, ce tableau si touchant, & j'en suis attendrie. Ce qui me charme, c'est que nos jeunes affiafis,

car je crois pouvoir leur donner ce nom, ne se doutent pas de l'état de leurs cœurs. Votre frere ne croit point être amoureux de Mademoiselle de Ferval, j'en suis persuadée; mais je suis encore plus certaine qu'elle n'imagine pas qu'elle puisse aimer le Marquis. Cette ignorance de leurs sentimens établit entr'eux une confiance qui n'y régnera certainement plus quand ils connoîtront mieux ce qui se passe dans leurs ames. J'aime à les voir jouir de cet état d'innocence, & je n'ai garde de chercher encore à lever le bandeau qui couvre leurs yeux. Hier cependant il m'arriva d'entrer à l'improviste dans le cabinet de compagnie; ils y étoient seuls depuis un instant. Je ne sais pourquoi ma jeune amie rougit; & depuis ce moment, j'ai démêlé dans ses yeux un air d'inquiétude, que je ne lui avois point encore vu. Elle ne sait pourtant pas que je me suis apperçue de son trouble. Ses sœurs viennent d'avoir la rougeolle; elle a eu le chagrin le plus vif de ne point être à portée de les servir & de soulager sa mere, qui a fait prudemment de ne la point exposer, ni elle, ni Ferval, au mauvais air. Mais j'ai tenu compte à cet aimable enfant d'avoir eu un desir si sincere de partir, dans ces premiers tems si délicieux d'un amour naissant, & d'un amour d'autant plus séduisant, qu'elle l'ignore elle même. Rien ne sera jamais capable de lui faire oublier ses devoirs, Bon soir, ma chere. Votre frere reprend

de l'embompoint. Oh ! les merveilleuſes eaux que celles de Bains !

LETTRE CX.

De Mademoiſelle de Ferval à Madame de Ferval.

Varennes, 11 Juillet.

Ah ! ma chere maman, quelle épreuve pour votre tendreſſe ! Mes deux ſœurs malades dangéreuſement ! Je n'avois garde de l'imaginer, d'après les réponſes raſſurantes que vous nous donniez chaque jour. Vous avez voulu que nous ne ſçuſſions le danger que lorſqu'il a été paſſé. C'eſt trop, ma tendre maman, c'eſt trop nous ménager. Je n'ai point de peur de ce mal. Envoyez-moi chercher, je vous le demande en grace. N'expoſez pas mon frere, à la bonne heure ; mais ſouffrez que je retourne auprès de vous : j'en ai beſoin, je le ſens. Ma mere, ſi vous ſaviez .... ſi j'oſois.... J'eſpere que vous ne me refuſerez pas ma demande. Votre préſence m'eſt néceſſaire. Il y a douze jours que je ne vous ai vue, & je n'ai jamais eu tant d'envie de vous voir. Adieu, ma chere maman ; aimez toujours une fille, dont tous les vœux ſont de ſe rendre digne d'une telle mere

LETTRE CXL

De Mademoiselle de Ferval à Madame de Ferval.

Varennes, 12 Juillet.

Vous exigez donc que je reste ici, ma tendre mere, & vous m'en faites donner l'ordre, en m'assurant que vous rendez justice à mes sentimens. Vous jugez si favorablement de mon cœur, que c'est à ma sensibilité pour vous & pour mes sœurs que vous faites tout l'honneur de mon empressement à vous rejoindre. Ah! que je crains de ne plus mériter cet éloge!... Je rougis .... je tremble.... Mais ma tendre confiance l'emportera sur la honte & sur la timidité. Je me reprocherois comme un crime de garder avec vous un silence dangéreux.... Je n'aurai jamais de confidente que vous, mais je vous aurai : vous me guiderez, vous me consolerez.... Ma mere, ma tendre mere, c'est dans vos bras, c'est en collant mon visage sur votre sein, que je voudrois vous dire .... ma mere .... je tombe à vos genoux, secourez-moi.... Quel secret je vais vous confier! Je crains d'aimer.... Oui, ma chere maman, je crois que j'aime. Je le sens aux mouvemens divers & nouveaux qui se passent dans mon ame. L'espérance, la crainte, le plaisir, l'inquiétude s'y succedent ; toutes mes idées ne roulent plus que sur un objet. Je n'avois jamais

éprouvé une si violente agitation ; elle m'anime ou m'abat. Hélas ! ce n'est que depuis deux jours que j'ai commencé à me soupçonner de cette dangéreuse foiblesse. Que de combats je me suis déja livrés ! Combien de pleurs j'ai déja versés ! Est-il besoin que je vous nomme celui qui me les fait répandre ? Un événement a dessillé mes yeux. Nous étions seuls dans la salle de compagnie. Madame de Narton venoit de sortir. Le Marquis me témoigna un vif intérêt pour mes sœurs. Je lui dis que j'espérois que vous m'appelleriez auprès de vous ce jour là même ou le lendemain. „ Aujourd'hui ou „ demain ", me dit-il ?.... „ Mais, Made„ moiselle, Madame votre mere vous a promise „ à Madame de Narton pour tout le tems des „ eaux.... Vos sœurs ne sont point en dan„ ger.... Pourquoi ?.... Non, vous ne par„ tirez pas. " En disant ces mots, il me parut surpris, triste, agité. Eh ! moi.... Oh ! maman, s'il se fût apperçu de mon trouble ! Mais Madame de Narton rentra. Je montai dans ma chambre : je réfléchis sur l'agitation extrême que je venois d'éprouver : je m'en demandai la cause. Que de larmes suivirent mes réflexions ! Voilà, ma tendre mere, voilà le trait de lumiere qui m'a fait voir le fond de mon cœur. Quoi ! tant d'émotion & de trouble pour une marque si simple de politesse ou d'amitié ! N'est-il pas bien humiliant d'aimer, & d'aimer la premiere ?.... Si c'étoit par respect qu'il me cachât sa tendresse ?.... Peut-être me connoît-

il aſſez pour m'eſtimer à ce point... : M'eſtimer!.... Eh! s'il pénetre mes ſentimens.... Je me flatte qu'il ne s'en apperçoit pas. Mon deſir le plus ardent eſt de cacher ma honte à tous les yeux, & ſur-tout aux ſiens.... Eh! quand il m'aimeroit, quand j'aurois pu lui plaire .... de quel eſpoir pourrois-je me flatter? Non, je ne concevrai point de folles eſpérances. La médiocrité de ma fortune..... Que n'eſt-il moins riche, & que ne le ſuis-je davantage!.... Ma mere, quelles idées! Ah! pardonnez, pardonnez ces marques d'une foibleſſe dont je rougis. Je n'effacerai rien de ce que je viens d'écrire. Je veux que vous puiſſiez voir mon cœur tout entier: je veux que vous jugiez du déſordre de mon ame. Je ſuis foible; mais j'ai une amie tendre, prudente, ſecourable, qui m'a donné le jour, qui a formé mon ame à la vertu, qui ne deſire que mon bien, qui ſaura tous les ſecrets de mon cœur, qui m'eſt plus chere que tout ce que je pourrai jamais aimer: elle me fera triompher de moi-même. Depuis l'aveu que je viens de lui faire de ma foibleſſe, mon cœur s'eſt déja ſoulagé. Il eſt plus fort & plus tranquille, quand je penſe que ma mere eſt pour moi, & que je ſerai bientôt avec elle. Ma digne, mon adorable mere, rappellez moi, arrachez-moi d'ici. Je brûle de vous embraſſer. Ah! mes ſœurs, que n'ai-je plutôt couru, comme vous, le risque de ma vie!

LETTRE CXII.

De Madame de Ferval à Mademoiſelle de Ferval.

Ferval, 13 Juillet.

OUI, ma fille, ta mere eſt ton amie, & tu te rends bien digne qu'elle le ſoit. Mon cœur eſt pénétré de la confiance du tien; il en eſt presque reconnoiſſant. Voilà la plus grande marque que tu pouvois me donner de ta tendreſſe filiale. Que je te plains! J'ai craint depuis ton enfance ta ſenſibilité. Le ciel t'a fait là un préſent bien dangéreux. Un cœur tendre a beſoin du ſecours d'une vertu fiere. J'ai tâché de te l'inſpirer, cette vertu; & je ne crains rien de toi que tes peines, que je reſſens vivement. Je me les reproche, ma fille: j'ai pu les prévoir & les prévenir. Le Marquis de Roſelle eſt fait pour être aimé d'un cœur comme le tien, & je n'aurois pas dû t'expoſer au péril. N'oublie point que c'eſt ta mere qui s'accuſe devant toi de ſes fautes: aide-là de toutes tes forces à les réparer.

Ecoute, mon enfant; tu te l'es déja dit à toi-même: tu ne ſaurois prétendre à épouſer le Marquis: la médiocrité de ta fortune s'y oppoſe. De tels mariages ſont bien rares. Le vrai mérite n'eſt presque jamais l'objet des ſacrifices: la vertu n'eſt point ſéduiſante. On eſtime une fille eſtimable, on la plaint de n'ê-

tre pas riche ; on trouve de l'agrément avec elle, mais on ne l'épouse point. Quel amour ne faudroit-il pas que le Marquis de Roſelle eût pour toi, s'il ſongeoit à te ſacrifier les plus brillantes eſpérances ! Eh ! pourrois-tu te flatter qu'il t'aime ? Tu ſais quelle a été ſa paſſion pour Léonor : un ſi violent amour a dû flétrir & épuiſer ſon cœur ; & quand il ne ſeroit pas pour toujours incapable d'aimer, il ne peut pas être encore ſuſceptible d'une nouvelle paſſion. La politeſſe, l'habitude de te voir, le beſoin d'une ſociété amuſante, l'amitié même lui ont dicté le propos où ton cœur prévenu avoit d'abord cru voir d'autres ſentimens. Tu reconnois maintenant que ces ſentimens que tu deſirois n'y étoient pas ; & je te ſais gré de penſer ainſi. L'écueil ordinaire des jeunes filles élevées dans la retraite, c'eſt de prendre pour de l'amour les politeſſes d'uſage. Une vanité ſotte leur fait prendre ce travers : l'amour te l'auroit pu donner ; la raiſon t'en a garantie. Gardons-nous donc de nous flatter. Dans de pareilles occaſions il vaut mieux ſuivre ſes craintes, que s'en rapporter à ſes eſpérances. Le malheur, ma fille, eſt bien plus près de nous que le bonheur.

La ſanté de tes ſœurs ne nous permet pas de partir pour ma terre de Vercourt avant quatre jours. Tu nous y joindras auſſi-tôt ; mais je ne veux point que tu viennes prendre ici le mauvais air. D'ailleurs, un départ ſi prompt, ſi haſardé, pourroit annoncer ce qu'il eſt très-important qu'on ignore. Voici la premiere fois,

ma fille, que je t'engage à la diſſimulation ; mais ici, elle eſt légitime, parce que la décence & l'honneur la rendent néceſſaire. Obſerve-toi ſur-tout avec le Marquis. Evite-le ſans avoir l'air de le fuir : il ne faut paroître ni le craindre, ni le ſouhaiter. Tâche de ne le voir jamais qu'en préſence de Madame de Narton. Je compte ſur la nobleſſe de tes ſentimens. Suis un plan dicté par le courage. Songe que tu ne reverras peut-être jamais l'objet de ta tendreſſe ; qu'il ne ſe ſouviendra pas même de toi. Songe aux jours heureux que tu as coulés près de moi dans le repos & la liberté de ton cœur. Songe que nous ſommes nés pour nous combattre ſans ceſſe, & pour ne trouver la paix qu'après la victoire. Songe que l'amour nous expoſe à bien des fautes ; que le devoir t'ordonne d'oublier un homme qui ne doit point être ton époux ; que ta mere, que ta famille, que le plaiſir de faire le bien, que la vertu, que la joie d'une conſcience pure ſuffiſent à ton cœur. Je le déchire, hélas ! ce cœur trop tendre. Par mes réflexions cruelles j'empoiſonne tes plus beaux jours : ah ! c'eſt pour qu'ils n'empoiſonnent pas le reſte de ta vie.

Je n'ai rien à te recommander ſur le fond de ta conduite : je ne crains que ton embarras, qui pourroit te déceler. Il faut t'en ſauver par l'air de gaieté, par des occupations continuelles pendant ces quatre jours. Il me tarde autant qu'à toi que nous puiſſions nous rejoindre. Je te ſerrerai dans mes bras : nous pleurerons en-

ſemble : nous nous conſolerons l'une l'autre : tu acheveras de me peindre les mouvemens de ton ame. Je ne veux ſavoir que ce que tu me diras, & je ſaurai tout. En t'inſpirant l'amour de la vertu, je me ſuis épargné bien des embarras. Ma fille, ma tendre amie, je t'embraſſe mille & mille fois.

LETTRE CXIII.

De Madame de Ferval à Madame de Narton.

Ferval, 13 Juillet.

Vous avez lu, Madame, dans le cœur de ma fille *. Elle aime : elle me l'a écrit. C'eſt ma faute. Elle eſt née tendre : elle avoit vu très-peu d'hommes de ſon âge. J'ai manqué cette fois à ce que je m'étois ſi bien promis, de ne pas laiſſer former à ces trois enfans des liaiſons ſuivies avec des hommes faits pour leur plaire, que je ne fuſſe certaine qu'ils ſeroient leurs maris. Vos projets ſont d'une bonne amie. S'ils pouvoient s'exécuter, le départ de ma fille n'y feroit point un obſtacle : vous n'en verriez que mieux les ſentimens du Marquis. Mais je n'eſpere rien, & je dois agir comme ſi je ne pouvois rien eſpérer. J'attends qu'Helene ſoit en état de ſupporter la litiere, pour aller à ma petite

* *Nota.* (Il paroît, par cette lettre, que Madame de Narton avoit fait part à Madame de Ferval de ſes ſoupçons & de ſes projets, par une lettre que nous n'avons pas.

terre de Vercourt. J'y ferai Jeudi, & y ferai venir ma fille le même jour. Mais je ne puis l'exposer à l'air contagieux que nous respirons ici, & dont un de mes gens est mort : accident dont j'ai été assez heureuse pour dérober la nouvelle à cette pauvre enfant. Je reconnois votre prudence au soin que vous avez pris de ne lui laisser entrevoir en aucune maniere vos soupçons. Veillez sur elle, de grace; mais ne l'épiez pas. Avec une ame commune, de petites tracasseries ne sont qu'inutiles; elles ne font que l'engager à tromper mieux : mais avec un cœur bien né, elles sont pernicieuses : une fille vertueuse & délicate doit être offensée qu'on l'observe. Vous voudriez bien d'ici à jeudi l'aider, à son insçu, à éloigner ces occasions si embarrassantes pour un jeune cœur qui aime, & qui ne doit pas même le laisser soupçonner. Si j'étois obligée de vous la confier plus longtems, je lui proposerois de vous découvrir ses sentimens, pour que vous lui serviffiez de guide. Avec la confiance qu'elle a en vous, elle ne devroit pas s'y refuser; mais la pudeur est plus délicate que la raison. Adieu, Madame. Vous aimez ma fille, vous m'aimez : je suis tranquille.

LETTRE CXIV.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 15 Juillet.

Je vous avoue, ma chere Comteſſe, que je ne puis plus rien connoître aux ſentimens de votre frere. Si je vous euſſe écrit hier matin, je vous aurois dit qu'il aimoit beaucoup Mademoiſelle de Ferval. Depuis huit jours ſur-tout, cela me paroiſſoit certain. Il s'ennuyoit quand il ne la voyoit pas: il la cherchoit: il ne parloit qu'avec elle à la promenade; il avoit pour elle les attentions les plus délicates. Il ne s'entretenoit avec moi que des qualités & des agrémens de cette jeune perſonne. Je ne doutois plus de ſes ſentimens, j'en étois charmée: je ne cherchois que les occaſions de faire accroître cet amour. Hier à cinq heures nous allâmes nous promener à Bains ſur la montagne, dans le bois qui fait la promenade des buveurs d'eau. Le monde qui s'y raſſemble, fait de ce lieu un ſpectacle aſſez agréable. Nous avions été bien des fois en jouir. Hier Ferval ne put être des nôtres. Nous étions donc Mademoiſelle de Ferval, le Marquis, & moi. Nous allâmes fort gaiement: votre frere dit même à ma petite amie les choſes les plus obligeantes & les plus ſpirituelles. Nous arrivons, nous nous promenons un quart d'heure avec plaiſir. Au bout de quelque tems, une Dame ſuivie, je

trois ; d'une femme-de-chambre, passe & repasse auprès de nous. Cette femme est jolie. Le Marquis ne l'apperçut point d'abord ; mais en la voyant il fit un vif mouvement de surprise, il pâlit, il changea plusieurs fois de couleurs. Cette femme revient : il la regarde sans vouloir paroître la regarder, & ne nous parle plus qu'avec une distraction singuliere. Je proposai de repartir ; il nous suivit machinalement. Le soir je lui demandai s'il connoissoit cette Dame ; il rougit, & m'assura qu'il ne connoissoit aucun des gens qui prenoient les eaux. Il se retira de bonne heure, sous prétexte d'un mal de tête. Ce matin nous nous sommes levés à l'heure ordinaire, Mademoiselle de Ferval & moi. Le Marquis n'est point venu prendre les eaux avec nous. J'ai envoyé savoir des nouvelles de sa santé : il m'a fait répondre qu'il n'avoit pas bien passé la nuit, & qu'il ne boiroit pas ce matin. Quand il a été levé, je lui ai demandé quel étoit son mal : il m'a dit qu'il soupçonnoit que les eaux ne passoient pas bien, & qu'il vouloit essayer, pendant quelques jours, de les prendre à la fontaine, & d'aller loger à l'appartement qu'il avoit à Bains. Ferval, qui venoit d'arriver, lui a offert de l'accompagner. Le Marquis l'a refusé, en disant qu'il seroit au désespoir de le déranger, que son logement étoit petit & qu'ils ne pourroient y être ensemble sans s'incommoder beaucoup ; qu'enfin il le prioit de ne point le presser davantage. Il est sorti, & nous a laissés dans la plus grande surprise.

Ferval a été fâché de ſes refus : mais ce qui m'a bien plus touchée, c'eſt l'affliction de la pauvre Mademoiſelle de Ferval. Je l'ai démêlée, & j'en ſuis pénétrée. Que j'aurois de douleur d'avoir pu cauſer le malheur de cette chere enfant ! Elle a voulu s'efforcer d'être gaie pendant le dîner ; mais cette gaieté n'étoit point naturelle. Le Marquis a été diſtrait, triſte, agité ; & enfin il vient de partir pour aller coucher à Bains. Je ne vous dirai rien de mes ſoupçons, ma chere amie ; je puis à peine m'y livrer.. — Seroit-il poſſible ! Veuille le ciel nous épargner de nouveaux chagrins !

LETTRE CXV.

De Mademoiſelle de Ferval à Madame de Ferval.

A Varennes, 16 Juillet.

AH ! ma mere, ma tendre mere, que vos preſſentimens étoient juſtes ! & que je ſuis malheureuſe ! Envoyez-moi chercher tout a l'heure : je meurs. Le Marquis ne mérite plus.... Eh ! je l'aime encore ! Il a revu Léonor : il l'aime... Il nous a quittés pour aller à Bains, où elle eſt, cette miſerable..... Ma mere, qu'il me tarde d'être dans vos bras ! J'y gémirai d'une foibleſſe déteſtable.... Eh ! je croyois n'avoir conçu aucun ſentiment d'eſpérance ! Ma tendre mere !

LETTRE CXVI.

De Madame de Ferval à Mademoiſelle de Ferval.

A Ferval, 16 Juillet.

VIENS, ma chere enfant, viens dans mes bras : ton malheur augmente ma tendreſſe. L'objet de la tienne n'en eſt plus digne ; mais tu ne peux rien voir à préſent, tu ne peux que gémir & pleurer. J'eſſuyerai tes larmes, ma chere fille. J'avance mon départ d'un jour. Tes ſœurs nous rejoindront demain à Vercourt ; je t'y vais attendre avec la plus vive impatience.

LETTRE CXVII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 16 Juillet.

MES ſoupçons n'étoient que trop bien fondés, ma chere Comteſſe : la Dame de la promenade n'eſt autre que Léonor. Ferval l'a reconnue ce matin : le Marquis n'étoit point alors avec elle. Je ne ſais comment ni pourquoi cette malheureuſe eſt venue. Le Marquis n'a point reparu ici aujourd'hui. Ferval, qu'il a trouvé ce matin à la fontaine, & dont la vue l'a embarraſſé, ne lui a rien dit de ſa découverte. Il lui a ſeulement demandé ſi nous le verrions bientôt. Je ne crois pas, a-t-il dit, pouvoir aller aujourd'hui

chez Madame de Narton ; j'irai demain, s'il m'eſt poſſible.

Mademoiſelle de Ferval vient de partir dans l'inſtant : ſa mere me l'a redemandée. Malgré le plaiſir que je trouvois avec elle, j'ai été charmée de ſon depart. La pauvre petite me faiſoit d'autant plus de pitié, que ſes efforts pour cacher ſa peine, la redoubloient. Oh ! que de reproches j'ai à me faire ! Je me ſuis perſuadée trop aiſément ce que je ſouhaitois. Que cette rechûte (car je la crains) me donneroit d'inquiétude, & pour vous, & pour ma jeune amie, & pour le Marquis lui-même ! Adieu, chere Comteſſe : armez-vous de courage.

LETTRE CXVIII.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 19 Juillet.

QUEL revers ! ma chere : il m'accable. Mon frere ſeroit-il aſſez foible !..... Mais peut-on l'être au point de faire ce qu'il fait ? Je tremble, je pleure ; je vous conjure de ne le point abandonner. Au nom de notre amitié, ma chere, ayez pitié de ſa jeuneſſe. Dès que je reçus votre premiere Lettre, je prévis l'étendue de nos malheurs. Je ſuppoſe que cette miſérable a ſu le voyage de mon frere ; & qu'aſſurée de ſon aſcendant ſur lui, elle a ſaiſi cette occaſion de reparoître à ſes yeux. De grace, ma tendre amie,

ne me laissez rien ignorer, ne ménagez point ma foiblesse. L'inquiétude grossit les objets : j'aime mieux que vous me les montriez tels qu'ils sont, quelque chagrin que je puisse en avoir. Votre amitié, ma digne amie, m'est un grand adoucissement ; mais qu'elle vous coûte de peines, & que j'en suis reconnoissante !

LETTRE CXIX.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 18 Juillet.

Ce qui se passe ici, ma chere Comtesse, est une énigme toute propre à nous inquiéter tant que nous n'en tiendrons pas le mot. Je voudrois vous épargner ma perplexité ; mais de peur que votre imagination n'aille plus vîte encore que les évenemens, je veux vous dire tout ce que je vois, & ce qui peut nous faire craindre ou espérer. Le Marquis revint chez moi hier au soir. Il me dit poliment qu'il venoit d'éprouver que les eaux n'étoient pas meilleures à la fontaine, & qu'elles étoient beaucoup moins agréables à prendre que chez moi. Je m'en félicitai. Nous plaisantâmes sur ses scrupules : il s'avoua le second tome du Malade imaginaire. Après quelques instans je m'apperçus qu'il étoit extrêmement distrait : il n'entendoit pas le moindre bruit, qu'il n'en fût occupé. Enfin il me demanda si Mademoiselle de Ferval étoit à la

promenade. Hélas ! lui dis-je, Madame de Ferval me l'a redemandée : il y a deux jours qu'elle eſt partie : elle eſt à Vercourt avec ſa mere & ſes ſœurs. Il reſta immobile à cette nouvelle. Et Ferval, me dit-il, eſt-il auſſi parti ? Il a ſuivi ſa ſœur, répondis-je : mais comme je reſtois ſeule, & qu'il n'y a que deux lieues de Vercourt ici, il m'a promis de revenir ce ſoir. Il me propoſa d'aller, en nous promenant, à ſa rencontre : j'acceptai ſa propoſition. D'auſſi loin qu'il apperçut Ferval, il courut pour l'embraſſer. Il s'informa d'abord des convaleſcentes. Ferval nous dit qu'elles étoient beaucoup mieux, & que dans peu de jours elles ſeroient totalement rétablies. Ah, mon Dieu ! dit le Marquis, pourquoi donc avoir envoyé chercher Mademoiſelle de Ferval ? Je n'en ſais rien, dit le frere ; & je ne reconnois point là la prudence de ma mere. Les deux cadettes ont très-bien ſoutenu le petit voyage de Vercourt ; mais rien n'eſt plus contagieux que la maladie qu'elles ont eue : nous l'ignorions. Cet air qu'elles peuvent avoir apporté eſt terrible ; & je trouve aujourd'hui l'aînée très-abattue & très-changée. Si malheureuſement.... Le Marquis a pâli à ce diſcours, qui m'a effrayée. J'ai demandé à Ferval ce que c'étoit que l'indiſpoſition de cette chere enfant. Il m'a dit qu'elle n'avoit preſque point mangé depuis deux jours ; qu'elle gardoit la chambre ; & que Madame de Ferval, qui ne la quittoit point, étoit preſque toujours ſeule avec elle.

Depuis que le Marquis a ſu ces fâcheuſes

nouvelles, je l'ai trouvé fort triſte. Il eſt venu propoſer à Ferval d'aller avèc lui demain chez ſa mere, à laquelle il prétend qu'il doit une viſite : il n'y avoit pas penſé juſqu'à préſent. Ferval lui a repréſenté que malgré l'honneur & le plaiſir que cette viſite feroit à Madame de Ferval, les embarras où les maladies de ſes filles la mettent, pourroient lui faire deſirer qu'il voulût bien attendre quelques jours. Mais a dit le Marquis, il faut bien ſavoir comment ſe porte Mademoiſelle de Ferval. J'y enverrai demain matin, ai-je dit, & ſi elle eſt mieux, nous irons à Vercourt l'après-midi. Votre frere a trouvé ce projet excellent, & il m'a paru plus content. J'allois le quitter pour vous écrire ; mais à ce moment une eſpece de femme de-chambre, venant de Bains, a demandé à le voir, & lui a remis une lettre. Il eſt ſorti avec une précipitation extrême pour la lire, & l'on me dit qu'il eſt actuellement occupé à y répondre. C'eſt quelque nouveau tour de Léonor. Quel intérêt il paroît y prendre encore ! Ne vous ai-je pas bien dit que tout ceci eſt une énigme ? Je n'ai eu garde de dire au Marquis un ſeul mot de cette fille, & ne lui en parlerai certainement pas la premiere ; mais tout ce que je pourrai ſavoir, ma chere amie, je continuerai de vous le mander. Comptez autant ſur ma franchiſe que ſur mon amitié

LETTRE CXX.

De Léonor au Marquis.

A Bains, 18 Juillet.

Vous me fuyez, mon cher Marquis. Je vous ſuis odieuſe, je le vois, & j'en ſuis au déſeſpoir. Suis-je donc ſi coupable ? Vous ai-je trahi ? Des lettres, auſſi baſſement achetées que vendues, ſont la cauſe & l'unique cauſe de votre haine. Si j'avois été moins franche, n'aurois-je pu les déſavouer, ces malheureuſes lettres ? N'aurois-je pu vous faire ſoupçonner du moins qu'elles étoient contrefaites ? J'avois peut-être alors aſſez d'aſcendant ſur votre eſprit pour cela ; je ne l'ai point tenté : le menſonge m'eſt en horreur ; mais daignez au moins m'écouter. A qui les ai-je écrites ? A Juliette, à cette fille dont la mort affreuſe n'apprend que trop quelle a été ſa vie. Mes infortunes m'avoient malheureuſement liée avec elle, & je ne pouvois rompre cette liaiſon. La reconnoiſſance n'eſt-elle pas le premier devoir ? Juliette m'a donné des ſecours que je n'oublierai jamais. L'inconduite n'exclut pas la généroſité. Cette fille étoit bonne, elle étoit mon amie, je n'en rougirai point ; elle n'eſt plus, je l'ai perdue par un évenement affreux. Elle avoit mérité la colere de celui qui l'a punie d'une maniere ſi cruelle : je le ſais ; mais je l'aimois. Il falloit aſſortir mon ton au ſien ; elle ne m'eût point pardonné de lui avoir caché notre amour & mes eſpérances. Si j'avois pris avec elle les expreſſions

que mon cœur me dictoit, n'auroit ce pas été l'humilier ? Je devois paroître à ſes yeux ce qu'elle étoit aux miens, pour continuer d'être ſon amie. La vertu exclurroit elle cette complaiſance, ſi néceſſaire dans la ſociété, & qui prend ſa ſource dans l'humanité ? Voilà, Monſieur, ce qui a cauſé notre rupture Je ne cherche point à vous ramener dans mes liens ; je reſpecte trop votre naiſſance & votre nom, pour prétendre à l'honneur que vous avez voulu me faire ; mais je veux me juſtifier. Je veux qu'en ne m'aimant plus, vous m'eſtimiez encore, que vous me plaigniez du moins. Hier vous ne daignâtes pas m'écouter ! Quel ſupplice pour un cœur.... où.... où vous regnez encore !.... Qu'ai-je dit malheureuſe ! Adieu, Monſieur.

LETTRE CXXI.

Du Marquis à Léonor.

A Varennes, 18 Juillet.

N'ESPEREZ plus de me ſéduire ; mes yeux ſont ouverts. Vous ſeule pouviez me détacher de vous, vous l'avez fait. Mais vous me fûtes chere : ce ſentiment ſe fait encore entendre. Mandez-moi naturellement votre état. Si vous êtes dans l'indigence, je ne vous laiſſerai pas ſans ſecours. Si vous pouvez vous en paſſer, ceſſez, je vous prie, de m'écrire. Je vous deſire un bonheur ſolide, ſoyez-en ſûre. Je ne vous hais plus ; & ſi vous deveniez eſtimable, je pourrois encore vous eſtimer.

LETTRE CXXII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 24 Juillet.

SOYEZ tranquille, soyez contente, ma chere Comteſſe, votre frere eſt le plus aimable & le plus honnête des hommes. Il vient de me faire tous ſes aveux, & de m'expliquer ſa conduite, à laquelle je ne comprenois rien. Je vais bien vîte vous répéter ſes diſcours : vous en ſerez auſſi contente que moi. Il a commencé par me dire que Léonor étoit à Bains ; que c'étoit elle que nous vîmes à la promenade il y a dix jours. Il m'a avoué que cette vue lui avoit cauſé une révolution dont il n'avoit pas été le maître. Je l'ai aimée avec paſſion, m'a-t-il dit, & l'objet d'un tel amour ne peut jamais devenir totalement indifférent pour un bon cœur. On le hait, on le mépriſe ; mais on s'en occupe. Vous pûtes voir le déſordre où ſon aſpect me jetta. Dès l'inſtant où je l'apperçus, je formai le deſir de lui parler, non pour renouer avec elle, je n'aurois jamais un deſſein ſi bas ; mais par un mouvement violent & inexplicable, je voulus ſavoir comment elle me reverroit, comment elle s'y prendroit pour ſe juſtifier à mes yeux : je voulus apprendre quelle aventure l'avoit conduite ici : enfin je réſolus de la voir & de l'entretenir en particulier. Il falloit cacher cette démarche, qu'on auroit pu ne pas interpréter

favorablement. J'eus beaucoup de peine à donner à mon voyage une tournure, & le lendemain je fus très-fâché de voir Ferval à Bains. Il verra Léonor, il la reconnoîtra, il en parlera : cela m'inquiétoit beaucoup ; & n'avois-je pas raiſon ? Vous devinâtes très-bien, lui ai-je dit, & cette nouvelle nous donna un vrai chagrin.

Oh ! que ce chagrin eſt humiliant pour moi ! Quoi qu'il en ſoit, a-t-il ajouté, j'ai voulu vous tout avouer, & me laver par cet aveu de l'apparence même d'un tort. Je vis donc Léonor à la fontaine. Nous nous rencontrâmes : je m'arrêtai. Elle feignit de ne pas me voir, & s'aſſit auprès de moi. Un inſtant après elle tourna la tête, nos yeux ſe rencontrerent. Ma froideur ne la déconcerta point. Elle prit un air très-aſſuré, & même un peu haut. Je la fixai dédaigneuſement, ſans lui parler. Elle rompit le ſilence, & me demanda, d'un ton ironique, ſi ma colere duroit encore. Cette hardieſſe me révolta. Je me levai ; elle me ſuivit, & prit alors un air careſſant, qui n'eſt plus fait, graces au Ciel, pour me ſéduire. Enfin, Madame, je ſentis pour elle un dégoût pire que la haine : je la laiſſai, & je rentrai chez moi. J'y réfléchiſſois ſur mon premier aveuglement, & ſur le bonheur que j'avois eu d'échapper à la ſéduction, lorſque cette malheureuſe fille vint me trouver dans ma chambre. Je dois vous dire pourtant que, comme je n'avois jamais rien remarqué en elle qui tendît à l'effronterie, cette démarche m'étonna. Je crus m'appercevoir, au délabre-

ment de sa parure, qu'elle étoit dans l'indigence, & à l'altération de ses traits, qu'elle n'étoit pas en bonne santé. Cette idée fit taire en moi tout autre sentiment que celui de la pitié. C'est le seul qui me reste pour elle; mais je vous avoue qu'il est plus fort encore dans mon cœur pour cette malheureuse, qu'il ne seroit peut-être pour une autre personne dans le même état. Je lui dis que je la priois de se retirer. Elle me serroit les mains, & ses yeux se chargerent de larmes; Je souffrois : elle le vit. Je parvins à la renvoyer, bien résolu pourtant de lui faire quelque bien, si elle étoit réellement dans la misere. Peut-être s'est elle trompée aux mouvemens de compassion que je ne pus lui cacher. Quoi qu'il en soit, a-t il ajouté, voilà la lettre qu'elle m'a écrite depuis que je suis revenu. Il me l'a montrée. Rien de plus adroit que la tournure que prend cette créature. La réponse du Marquis est remplie d'humanité & de dignité; j'en ai été charmée. Je lui ai dit combien sa confiance me touchoit, & combien sa fermeté me donnoit de joie. J'ai approuvé sa pitié pour cette fille, parce que la nature nous inspire un sentiment général de bienfaisance & que dans la plûpart des malheureux, si ce n'est pas la vertu, c'est l'humanité que l'on doit secourir. Eh! s'il y a quelque chose de capable de ramener les méchans, ce sont les bienfaits d'une ame généreuse, qui leur fait du bien, quand ils lui ont fait du mal. La dureté, au contraire, qui est une basse vengance, colorée

d'un air de juſtice, les confirme dans leur méchanceté ; car elle leur fait haïr les hommes. Je lui ai avoué que ſa conduite m'avoit donné beaucoup d'inquiétudes. Eh ! voilà, m'a-t-il dit, ce que je voulois éviter. Je preſſentis tout cela dès que je vis Ferval à Bains. De grace, a-t-il ajouté avec embarras, Mademoiſelle de Ferval a-t-elle ſçu que Léonor étoit .... Oui, lui ai-je dit. Ah ciel ! s'eſt il écrié, & puis prenant un air moins agité : Ferval, Madame, eſt le meilleur ami du monde, il ne lui manque qu'un peu plus de diſcrétion : voilà de quoi faire une hiſtoire, ſi ma ſœur en entend parler. .... Je l'ai interrompu pour lui dire de ne rien craindre, & que le dénouement de cette aventure ne pouvoit lui faire qu'honneur. Eh ! mon Dieu, a-t-il dit, qu'eſt-ce que ceux qui la ſavent doivent penſer à préſent de moi ? Quel jugement peut en porter Mademoiſelle de Ferval ? Je ne ſuis pas tranquille ; il faut la déſabuſer..... Mon honneur y eſt intéreſſé....

On eſt venu dans cet inſtant me dire qu'elle étoit toujours un peu ſouffrante ; mais que ce n'étoit point une maladie qu'elle avoit, & que ſes ſœurs étoient parfaitement rétablies.

Hé bien, Madame, dit votre frere, n'y allons-nous pas après-midi ? Oui ſans doute, ai-je dit. Tandis qu'il ſe prépare à cette viſite, j'ai voulu, ma chere Comteſſe, vous tranquilliſer, & rétablir votre frere dans votre eſtime. Il m'a prié de vous aſſurer de toute ſon amitié ; vous êtes bien ſûre de la mienne.

LETTRE CXXIII.

De M. de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 24 Juillet.

NOTRE étourdi voudroit-il recommencer à nous donner des chagrins, Madame ? Oh ! que je l'en empêcherai bien ! Je vais faire tout doucement mon assemblée de parens, pour demander qu'il soit interdit ; car il ne faut pas .... vous m'entendez ... & cela seroit déja fait, je vous le cautionne, cela seroit fait, sans ma femme, qui est .... plus que bonne. Elle pleure, elle se lamente, elle me conjure du moins de vous consulter. Est-ce que je ne sais pas bien votre avis ? Vous avez du sens, de l'esprit ; eh ! l'on ne sait pas ce que vous pensez, n'est-ce pas ? Je vais vous raconter, Madame, toute l'histoire de la coquine depuis que le Marquis l'a quittée. Ce Bizac, dont il étoit question dans ses lettres, elle en étoit folle ; & ce Seigneur-là est un escroc. Ils ont vécu ensemble pendant un, deux mois ; jusques-là tout va bien.... Oui, ils font bon ménage. Mais le drôle, qui ne s'endormoit pas, plie un jour la toilette & tout le bagage de Léonor ; adieu, le voilà parti. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que le sieur Bizac avoit vendu petit à petit les meubles de la belle, afin de diminuer les frais

du tranſport. Elle reſte ſans effets, ſans argent, ſans chemiſe .... oui, en vérité. Allons à Bains, s'eſt elle dit, le Marquis eſt bon, il eſt ſot; je renouerai avec lui, j'en tirerai de l'argent; allons, partons, & elle eſt partie. Elle a mené avec elle la mere de Juliette. Cette Juliette a été poignardée, étouffée, ou je ne ſais quoi, par ſon vieux jaloux, qui s'eſt trop convaincu qu'il avoit quelque ſujet de l'être. Mais il a promptement aſſoupi cette affaire. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'elle eſt morte chez lui il y a trois ſemaines. Sa mere, vieille, laide & miſérable, a ſuivi la fortune de Léonor; elle paſſe pour ſa Femme-de-chambre. Voilà, Madame, l'hiſtoire de cette créature. Puiſque ma femme le veut, je ne ferai rien que quand j'aurai reçu votre réponſe. Elle m'empêche encore d'écrire à ſon frere comme je le voudrois. Il faut ici de la fermeté; il en faut, vraiment; qu'on me laiſſe faire, & l'on verra. Un vieux militaire comme moi connoît le prix du moment. Mais les lenteurs & les délicateſſes de Madame de Saint-Sever ſont fort déplacées; on ne veut jamais me croire..... Bon ſoir, Madame, recevez l'aſſurance de mon reſpect.

LETTRE CXXIV.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 27 Juillet.

JE reçois votre lettre dans l'inſtant, chere amie. Je reſpire : vous avez remis la joie dans mon cœur : je n'ai plus de craintes. Que je ſuis heureuſe d'avoir engagé M. de Saint-Sever à vous conſulter avant d'agir ! Cachez, de grace, ſes projets à mon frere. Mademoiſelle de Ferval a peut-être pris des idées déſavantageuſes ſur ſon compte. Ma chere amie, j'eſpere en vous, vous les effacerez. Je vous demande en grace de ne rien négliger pour rendre mes vœux accomplis. J'embraſſe mon frere, & je vous aime de tout mon cœur. Inſtruiſez-moi toujours exactement de tout ce qui ſe paſſe, je vous en conjure.

LETTRE CXXV.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 6 Août.

JE n'ai plus rien à vous dire que d'heureux & d'agréable, ma chere Comteſſe. Quel bonheur que votre frere n'ait point ſçu les projets de

M. de Saint-Sever! Je lui rends graces de m'avoir conſultée, & je le prie de s'en rapporter à préſent à moi ſur tout ce qu'il faudra faire. Nous fûmes l'autre jour chez Madame de Ferval, comme je vous l'avois annoncé. Le Marquis étoit tout-à-la fois d'une agitation, d'une joie, d'une inquiétude, d'une impatience de partir & d'arriver, qui me réjouirent. Nous trouvâmes Madame de Ferval & ſes deux filles cadettes. Elles me reçurent avec leurs graces & leurs careſſes ordinaires. On eut pour le Marquis l'air le plus poli; mais à travers cette politeſſe, je remarquai dans Madame de Ferval une froideur pour lui, dont il s'apperçut & qui l'embarraſſa. L'abſence de Mademoiſelle de Ferval acheva de l'affliger. Je demandai de ſes nouvelles, & ſi nous ne la verrions pas. Madame, me dit la mere, elle a été ſouffrante toute la journée, elle repoſe à preſent; ſans doute elle auroit bien du plaiſir à vous voir. Mais l'éveillerons-nous? Le Marquis, que ce diſcours affligea beaucoup, s'approcha de moi, pour me dire tout bas: rien ne vous preſſe ſans doute de partir, Madame? Ne pourrions-nous attendre le réveil de Mademoiſelle de Ferval? Je lui dis que je ne partirois que quand il voudroit: nous demeurâmes donc juſqu'à huit heures du ſoir. Madame de Ferval ne nous pria point de reſter, ce qu'aſſurément elle auroit fait, ſi elle n'avoit eu des raiſons que je ſoupçonne. Pour ne point l'embarraſſer, je fis un ſigne au Marquis pour l'avertir qu'il falloit par-

tir; il en fit un pour m'engager à rester encore. Je dis à Madame de Ferval: votre chere fille ne s'éveillera donc point? Et nous ne pourrons la voir? Elle est couchée, me dit-elle, & il n'y a pas d'apparence qu'elle se leve à l'heure qu'il est. Pardonnez-moi, maman, dit Henriette, elle n'est pas couchée.... Vous vous trompez, ma fille, dit la mere, elle l'est, & Madame de Narton voudra bien l'excuser. Henriette rougit; & pour ne pas pousser trop loin l'embarras de tout le monde, je me levai, & nous partîmes. Ferval revint avec nous. Le Marquis ne nous dit rien pendant le chemin, & en arrivant chez moi, il se retira dans sa chambre: il y passa la soirée, & ne soupa point. Le lendemain, il fut tout le jour seul à la promenade: il ne parut que pour se mettre à table, où sa distraction l'empêcha de voir seulement que j'étois là. Enfin au bout de trois jours passés de cette sorte, il vint me trouver le matin. Nous nous promenâmes d'abord en silence; ensuite en me prenant la main, il me dit, avec un air de confiance & d'amitié tout-à-fait intéressant, me pardonnerez-vous, Madame, d'être amoureux une seconde fois? Ne me prendrez-vous pas pour un fol? D'où vous peut venir cette crainte, lui dis-je, si l'objet que vous aimez est digne de votre amour? S'il en est digne! s'écria-t-il; ah! c'est moi qui crains de n'être pas digne du sien. Après l'éclat que ma folle passion a fait dans le monde, je dois renoncer à la tendresse; je me l'étois promis; j'avois ré-

solu

ſolu de ne jamais ſonger au mariage : l'amour m'étoit odieux. J'ai fait part de mes réſolutions à mes amis, à mon beau-frere-même. Oui, je lui ai dit que je ne me marierois point, & que ſes enfans ſeroient les miens.

Et qu'a-t-il dit ſur cela, lui demandai-je ? Il a plaiſanté ; il m'a dit qu'il eſpéroit que cette fantaiſie paſſeroit, & qu'il le ſouhaitoit fort. Mais il n'eſt pas queſtion, a-t-il ajouté, de ce que m'a dit M. de Saint-Sever ; je le connois, je ſais qu'il ſeroit charmé de me voir marié heureuſement ; il s'agit de moi, & je vous avouerai qu'après avoir été la fable du public, après avoir dit tout haut que je renonçois à l'amour, je crains qu'on n'accuſe de foibleſſe celui que je reſſens. Mon choix me raſſure pourtant ; & croyez qu'il ne falloit pas moins que les vertus, les charmes & le mérite de Mademoiſelle de Ferval pour m'arracher un aveu que j'aurois regardé comme humiliant, ſi j'avois aimé toute autre perſonne qu'elle. Mais vous ſavez combien elle eſt digne de toute la tendreſſe d'un honnête homme. Je l'adore, & je ne puis plus me le diſſimuler, ni à vous, Madame. Je me ſuis trompé d'abord ſur les ſentimens que j'éprouvois pour elle. Si j'euſſe cru en devenir amoureux, j'aurois fui, tant j'avois d'horreur pour cette paſſion qui m'avoit été ſi funeſte. Vous le dirai-je, Madame, j'avois pris une haine implacable contre les femmes. Depuis ma rupture avec Léonor, on m'en avoit fait voir de la meilleure compagnie, diſoit-on ;

ciles m'avoient paru si méprisables, que jugeant de toutes les femmes par celles que j'avois vues, j'avois cru devoir mépriser tout votre sexe. C'est d'après ce sentiment & le chagrin affreux que ma passion pour Léonor m'avoit causé, que j'avois pris la résolution dont je viens de vous faire part. Tous mes amis, toutes mes connoissances l'ont sçue, je vous l'ai déja dit. Quelques-uns l'ont approuvée, d'autres l'ont blâmée par des raisons de convenance; on disoit que pour faire un mariage raisonnable & décent, il ne falloit point d'amour. D'autres ont plaisanté sur ma colere, comme M. de Saint-Sever, & m'ont dit qu'avec un cœur aussi tendre que le mien, il ne falloit point faire de pareils vœux. Ceux qui me parloient ainsi me révoltoient, & je me faisois un point capital de leur prouver que ma résolution étoit inébranlable. Voilà, Madame, quel étoit mon état quand je suis arrivé chez vous. J'ai pris le plaisir que je trouvois à voir & à entendre Mademoiselle de Férval pour un heureux retour à la liberté. L'attachement que j'avois pour elle, m'a semblé de l'amitié, de la confiance: je ne la regardois que comme une amie. J'ai senti combien elle m'étoit nécessaire, quand à mon retour de Bains je ne l'ai point trouvée ici; & enfin depuis le jour où nous avons été chez Madame de Férval sans la voir, je sens qu'elle seule peut faire mon bonheur. Une fausse honte peut-être; des sentimens à démêler & que je ne me soupçonnois pas; l'amour à envisager

sous un aspect charmant, après l'avoir vu sous un aspect terrible; le mariage. dont je détestois l'idée, & qui devient le but de mes plus chers desirs; tous ces renversemens de pensées & de sentimens m'ont absorbé depuis trois jours. Le mérite, la solide vertu & les graces de Mademoiselle de Ferval m'ont enfin décidé. Je ne sais si c'est l'amour qui me fait parler ainsi; mais je me trouverois coupable, si je balançois encore.

Oui, vous le seriez, mon cher Marquis, lui ai-je dit, de résister aux charmes de la vertu & de la beauté. Ne vous opposez plus à un sentiment qui fera le bonheur de votre vie, & la joie de tous ceux qui s'intéressent à vous. La fausse honte que vous avez éprouvée, car c'en est une, est la seule foiblesse que je vous reproche. Une telle union comblera les vœux de votre sœur & de votre beau-frere. La noblesse de leur ame, & leur attachement pour vous, sont mes garans. Quant à vos autres amis, s'ils sont raisonnables & vertueux, ils diront: c'est un malade revenu en santé; il avoit formé des projets malheureux dans une terrible crise, la raison s'est servie de l'amour pour l'éclairer & le conduire au bonheur. Si ce sont des hommes vicieux qui vous condamnent, vous saurez jouir de leur improbation-même, en considérant que votre heureux choix met entr'eux & vous une nouvelle différence. Je ne suis point surprise de la haine que vous aviez contre nous; elle n'étoit pourtant pas fondée. Léonor & les fem.

mes que vous aviez vues, ne sont point, graces au Ciel, l'échantillon de tout le sexe, comme malheureusement toutes les femmes ne ressemblent point à Mademoiselle de Ferval. Il y a parmi les hommes, aussi-bien que parmi nous, des ames vertueuses & des ames vicieuses; & il ne faut jamais juger du général par le particulier. Votre premiere passion a été malheureuse & avilissante. L'objet en étoit indigne & méprisable. Votre second choix reparera aux yeux du public les torts que vous vous étiez donnés. On oubliera que vous avez aimé Léonor, quand on verra que vous aimez Mademoiselle de Ferval. Ce beau choix, mon cher, vous fera autant d'honneur parmi les honnêtes gens, que l'autre vous auroit avili. Votre cœur est pourtant toujours le même : vous ne pouvez avoir pour cette adorable fille des sentimens plus nobles & plus vertueux que ceux que vous aviez pour Léonor dans le tems où vous la vouliez épouser : cela doit vous montrer combien le choix de l'objet est important. Ce n'est point le sentiment de l'amour qui est criminel : la nature, en nous le donnant, nous a fait le plus beau des présens; il peut-même dans un grand cœur être la source des actions les plus belles & les plus vertueuses. Mais il faut que l'objet aimé soit digne de l'être; sans cela ce même amour devient la source des vices, & entraîne souvent après lui les actions les plus basses, le deshonneur, & quelquefois le désespoir. Vous allez jouir du plaisir pur de voir tous vos amis parta-

ger votre joie. Mademoiſelle de Ferval fera le charme de votre vie; tous les cœurs doivent applaudir au choix que fait le vôtre. Oh! mon cher Marquis, que votre félicité eſt grande! Quelques plaiſirs que l'amour puiſſe donner, je regarde celui de l'approbation publique comme néceſſaire à cette ſatisfaction intérieure, ſans laquelle il y a toujours quelque amertume dans les autres. Qu'il eſt triſte d'être obligé de juſtifier ſon penchant, ſans pouvoir eſpérer qu'on nous le pardonne! Vous réuniſſez tous les genres de bonheur. Mademoiſelle de Ferval n'eſt point riche.....

Et j'en ſens, m'a-t-il dit, en m'interrompant, la plus grande joie. Que je ſerois heureux, ſi je pouvois lui devenir aſſez cher, pour que ce qui fait mon plaiſir ne fît pas ſa peine!

Non, lui répondis-je, non; elle ne ſe trouvera point humiliée de la fortune que vous lui ferez, parce que cette fortune ſi brillante & ſi peu attendue ne l'énorgueillira pas. Elle n'y trouvera que le charme de la reconnoiſſance, charme ſi doux pour une belle ame!

Eh! m'a-t il dit, qui connoît mieux que moi le prix de ſon ame! Mais ne me mépriſe-t-elle point? Voilà ce que je redoute. Je ſais que la fortune ni ſes avantages ne ſont point faits pour la toucher; & peut-être mes anciennes erreurs, cette derniere aventure dont elle ne ſait pas le détail, pourroient me faire paroître à ſes yeux indigne d'unir mon ſort au ſien. Vous ne ſauriez croire combien cette crainte m'inquiete,

& dans quel déſeſpoir je tomberois ſi j'étois aſſez malheureux pour qu'elle me crût avili.

Raſſurez-vous, mon cher Marquis, lui ai-je dit encore; & puiſque vous vous défiez de vous-même, ne refuſez pas de vous en fier à moi. Voulez vous me charger de cette négociation? Il m'a tendrement remercié, en me diſant que c'étoit avec bien du regret qu'il cédoit le plaiſir qu'il auroit eu d'apprendre lui-même ſon amour à Mademoiſelle de Ferval; mais qu'il ſentoit que ma médiation lui étoit néceſſaire. Je lui ai dit que j'en parlerois d'abord à Madame de Ferval.

Hélas! m'a-t-il répondu, cette maniere décente eſt peu naturelle & peu délicate: j'aime, & je veux être aimé; ſi je ne l'étois pas, je ſerois au déſeſpoir de cauſer le malheur de cette aimable perſonne, & de ſouffrir qu'on la contraignît pour moi. N'appréhendez pas cela, lui ai-je dit, de Madame de Ferval. Eût-elle inſpiré tant de vertu & tant d'élévation de ſentimens à ſes filles, ſi elle n'en avoit pas eu elle-même? Je puis vous répondre qu'elles feront elles ſeules le choix de leurs époux. Cette digne mere ſauroit empêcher un mauvais mariage, à force de ſoins; mais elle ne les contraindra jamais à épouſer des gens qu'elles n'aimeroient pas, ſoyez en ſûr.

Enfin, mon aimable Comteſſe, il m'a confié ſes plus chers intérêts. Je n'ai point perdu de tems, j'ai écrit ſur le champ à Madame de Ferval, chez laquelle j'irai demain; je vous envoye

la lettre & la réponſe. Le Marquis m'a prié de vous faire part de notre converſation. Il va auſſi, je crois, vous écrire. Adieu. J'ai trop d'affaires pour parler ni de vous ni de moi.

LETTRE CXXVI.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 6 Août.

MADAME de Narton vous a tout appris, ma chere & tendre ſœur. C'eſt dans le ſein de cette excellente amie que j'ai dépoſé mes ſecrets. L'intérêt ſincere que votre amitié vous a toujours fait prendre à mon ſort, me perſuade que vous partagez des ſentimens que l'honneur, la raiſon, & la vertu avouent. J'embraſſe votre mari. Je conviens qu'il voyoit mieux que moi dans l'avenir. Je ne connoiſſois pas alors Mademoiſelle de Perval. Faites des vœux pour moi, ma chere ſœur, ils avanceront mon bonheur.

LETTRE CXXVII.

De Madame de Narton à Madame de Perval.

A Varennes, 6 Août.

L'ESTIME & l'amitié que je vous ai vouées, Madame, m'ont fait accepter, avec le plus grand plaiſir, la commiſſion dont M. de Roſelle m'a

chargée. Senſible au mérite & aux graces de Mademoiſelle de Ferval, il m'a priée de vous exprimer quel ſeroit ſon bonheur, s'il avoit des qualités capables d'inſpirer des ſentimens d'eſtime à cette adorable fille, & s'il pouvoit obtenir l'honneur d'appartenir à la plus digne des meres : ce ſont ſes paroles ; je vous les rends fidelement : elles diſent tout. Son ſort eſt dans vos mains. Du reſte, il n'eſt pas queſtion d'arrangement de fortune. Le Marquis eſt riche, & connoît le prix des vertus. S'il avoit oſé, il auroit demandé à Mademoiſelle de Ferval *un cœur bien précieux*, avant que de vous demander ſa main ; ſon reſpect, auſſi profond que ſon amour eſt tendre, l'en a empêché. Ils ſe connoiſſent : aucune cauſe ne peut retarder cette union ; ainſi, Madame, ſi vous daignez l'approuver, comme je l'eſpere, ce mariage ſe fera ſans délai. Ce ſont les vœux les plus ardens du Marquis ; ce ſont auſſi les miens, parce que je crois que cet événement, en comblant les deſirs de M. de Roſelle, rendra Mademoiſelle de Ferval très-heureuſe. Adieu, Madame ; j'attends votre réponſe avec preſqu'autant d'empreſſement que le Marquis.

LETTRE CXXVIII.

De Madame de Ferval à Madame de Narton.

A Vercourt, 7 Août.

C'EST avec la plus vive reconnoiſſance que je vous rends graces, Madame, de l'intérêt que vous prenez à ma fille ; cet intérêt ſi tendre me répondroit preſque de ſon bonheur dans un mariage que vous auriez propoſé. Mais pardonnez des craintes à une mere. Je ſais que cette alliance eſt beaucoup au-deſſus de ce que j'aurois pu eſpérer pour elle ; je ſais qu'il n'eſt point de parens qui ne fuſſent à ma place comblés de joie. Mais, Madame, je ne recherche point pour ma fille un établiſſement honorable pour le rang, & avantageux du côté de l'intérêt : tout cela n'eſt pas le bonheur. Les bonnes qualités-même, jointes à la conſidération & à la fortune, ne rendent pas toujours une femme heureuſe. Il y a des époux qui s'eſtiment, & qui ſe rendent malheureux l'un l'autre. M. le Marquis de Roſelle eſt aimable, il eſt fait pour plaire. Il a de l'eſprit, des agrémens, de l'honnêteté. Mais permettez-moi cette queſtion : il s'agit du ſort de ma fille. A-t-il cette vertu ſolide & ces principes ſûrs, ſi néceſſaires pour faire un bon mari ? La paſſion qu'il a eue, (& que je lui croyois encore, je vous l'avoue, car ç'a été avec le plus grand étonnement que j'ai

lu ce que vous m'avez écrit) cette malheureuſe paſſion eſt-elle bien effacée de ſon cœur? Vous ſavez qu'il a revu Léonor à Bains. Si c'étoit par dépit, par colere contre cette miſérable qu'il vînt offrir ſa main à ma fille, ſongez, Madame, ſongez quel malheur un tel mariage répandroit ſur ſa vie. Je crois qu'il faut, avant toute choſe, nous aſſurer du cœur du Marquis. Si ſa haine pour Léonor étoit violente & extrême, je me garderois bien de lui donner ma fille; cette haine ne ſeroit qu'un amour terrible & déguiſé. S'il la mepriſe de ſens froid, s'il ne s'en occupe plus, s'il peût la voir ſans émotion, enfin s'il n'a plus pour elle que de l'indifférence, j'en augurerai bien. Mais je voudrois ſavoir encore s'il connoît tout le prix de la véritable vertu. Ma fille a de la beauté, il peut en être ſéduit, & ne pas ſentir ce que valent ſon cœur & ſon caractere. Avec la ſenſibilité & la délicateſſe qu'elle a, elle ſeroit très-malheureuſe d'avoir un époux qui ne ſauroit pas diſtinguer les qualités de ſon ame, & qui n'appercevroit en elle d'autres charmes que ceux de la figure; & d'après les égaremens du Marquis, on peut craindre qu'il ne s'attache qu'à ceux-là. Il faut à ma fille un époux tendre, vertueux, ſage & touché du vrai mérite: un mari dont elle ait, avec l'amour, toute la confiance & toute l'amitié. Voilà, Madame, tout ce que je deſire. Je connois votre diſcernement, votre ſageſſe & votre tendre bienveillance pour cette chere enfant. Vous êtes à

portée de démêler les véritables ſentimens du Marquis, je m'en rapporte à vous. Si vous m'en répondez, j'accepte avec la plus grande joie l'honneur qu'il veut nous faire; mais juſqu'à ce que j'aie de vous, Madame, une réponſe ſûre & ſatisfaiſante, je ne parlerai de rien à ma fille. Si vous étiez aſſez bonne pour venir demain me voir. (parce qu'il ne convient pas en pareille circonſtance que j'aille chez vous) ſi vous vouliez donc bien venir demain à Ferval, où nous retournons aujourd'hui, ſans amener ni le Marquis ni mon fils, je vous ſerois bien obligée; & d'après la converſation que nous aurions enſemble, nous réſoudrions ce qu'il faut faire.....

Mon fils arrive dans le moment. Le Marquis lui a fait ſa confidence: j'en ſuis très-fâchée. Je tremble qu'il ne révele ce ſecret à ſa ſœur. Je le lui ai expreſſément défendu. Il eſt tranſporté, & ne peut concevoir comment je balance..... Je vais vous le renvoyer tout de ſuite, afin qu'il ne me trahiſſe pas, & je cours pour empêcher qu'il ne puiſſe voir Mademoiſelle de Ferval en particulier. Adieu, Madame, je ne cherche point d'expreſſions à ma reconnoiſſance.

LETTRE CXXIX.

De Léonor au Marquis de Roſelle.

A Bains, 8 Août.

JE vous ai tant de fois trompé, Monſieur, que la vérité même en paſſant par ma bouche peut vous être ſuſpecte; mais comme cette vérité eſt humiliante pour moi, & que c'eſt l'état où je ſuis qui me l'arrache, je vous conjure de m'écouter, de me croire, & d'avoir pitié d'une malheureuſe qui n'a plus d'eſpoir qu'en votre généroſité. Mes vices ſont punis. Ah! Monſieur, les méchans ſe détruiſent les uns les autres; ils vengent les gens de bien. Un ſcélérat .... diſpenſez-moi d'un récit honteux & douloureux; vous en ſouffririez. Je crois que l'hiſtoire du crime doit affliger les ames honnêtes. Il ne me reſtoit plus de reſſources que dans les libéralités de Juliette, une mort terrible me l'a ravie; j'étois dès ce tems-là malade, languiſſante, pauvre, & ne ſachant quel parti prendre, quel cœur intéreſſer. J'allai implorer la compaſſion de M. de Valville qui m'avoit autrefois aimée, mais j'y allai ſans trop eſpérer de le trouver ſenſible. En effet, il me reçut fort mal; il me fit les reproches les plus ſanglans ſur la violence de la paſſion que je vous avois inſpirée; & il alloit finir par me chaſſer, lorſqu'ayant un moment réfléchi, il me dit: veux-tu me promettre de ne plus faire de pareils tours? Je lui promis tout ce qu'il voulut. Hé

bien, me dit-il, je n'ai rien à te donner, mais je puis t'aider d'un bon conseil. Le Marquis est à Bains à prendre les eaux ; il est devenu ridiculement amoureux dans ce pays-là d'une petite personne qu'il pourroit avoir la folie d'épouser : repare le mal que tu lui as fait, en l'arrachant à ce nouvel amour : tâche qu'il en reprenne pour toi : redeviens tout simplement sa maîtresse ; il est généreux, il te payera bien. Songe que s'il marquoit jamais le plus léger desir de t'épouser, je t'en ferois punir sur l'heure. Mais je t'exhorte à lui faire toutes les caresses, toutes les agaceries que tu sauras lui convenir. J'étois révoltée de sa dureté ; je le remerciai pourtant, & j'allai sur le champ vendre les nippes qui me restoient, afin d'avoir assez d'argent pour faire le voyage. Je ne gardai qu'une seule robe ; je pris avec moi la mere de Juliette, que la mort de sa malheureuse fille a plongée dans la derniere indigence : nous sommes venues ici sur ce téméraire espoir. Hélas ! c'étoit mon unique ressource ; j'ai suivi les conseils de M. de Valville. Daignerez-vous me le pardonner ? Je l'ai instruit de votre résistance & de mon embarras. Il m'a répondu de ne le plus importuner ; que j'étois devenue bien mal-adroite, & qu'il ne vouloit plus se mêler de mes affaires : ce sont les termes de sa lettre. Je vous l'envoye, Monsieur ; ma sincérité a besoin de cette humiliante preuve. Le chagrin & la misere m'ont accablée. Il y a huit jours que j'hésite à vous écrire ; & croyez qu'il faut que je sois dans l'état le plus

horrible, pour avoir recours à vos bienfaits. Mais je n'ai pas un sol; je dois ici ce que j'ai pris pour vivre depuis mon arrivée. Je suis malade, & le Médecin qui a la bonté de venir me voir pense que le mal sera long. C'est à la compassion de mes hôtes que je dois & le lit que j'occupe, & le peu de subsistance que je prends. Hélas! Monsieur, daignerez-vous jetter sur moi un œil de pitié? Le Curé de ce lieu m'a dit qu'il tâcheroit de me procurer une place dans un de ces asyles de l'indigence & de la douleur. Quelle humiliation! Est-il possible!.... Ah! je mourrai plutôt que d'accepter ce service. Suis-je assez malheureuse! Suis-je assez punie!... Si vous pouviez oublier mes crimes! Si vous ne considériez que mon affreuse situation! ... C'est une infortunée accablée de maux qui implore vos bontés. C'est Léonor, c'est une coupable, mais déchirée de remords, mais punie, mais toute en larmes, à vos pieds, mourante. Homme généreux, qui avez voulu faire pour moi tant de sacrifices, ne ferez-vous pas celui d'un juste ressentiment? Il n'expose point à un repentir, ce sacrifice-là; & peut-être vous devez-vous à vous-même de m'assister, après m'avoir aimée, quelqu'outrage que vous ayez reçu de moi. Mais je connois votre ame; elle n'a pas besoin de motifs personnels pour faire le bien. J'espere, & je n'espere qu'en vous. La femme qui vous remettra ce billet est une femme sûre. Infortunée que je suis! C'est de

vous, Monsieur, c'est de vous que je recevrai des secours ! Je succombe sous la douleur.

LETTRE CXXX.

Du Marquis à Léonor.

Varennes, 8 Août.

POURQUOI ne m'avez vous pas informé plutôt de votre état ? Je vous avois offert mes secours. Voilà vingt-cinq louis, c'est tout ce que je puis faire à présent pour vous. Je vous sais gré de m'avoir dit la vérité sur le motif de votre voyage.

Votre sort me fait pitié ; mais quel instant vous avez pris pour recourir à mes bienfaits !... N'importe, c'est à moi seul que je dois imputer mes malheurs.

LETTRE CXXXI.

De Madame de Narton au Marquis.

A Ferval, 8 Août.

JE vous avois promis de retourner ce soir, cher Marquis : je reste ; mais Madame de Ferval vous prie de nous venir trouver. Je vous laisse tirer de cette invitation les conséquences qu'il vous plaira.

LETTRE CXXXII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Ferval, 8 Août, à minuit.

Ah! ma chere Comteſſe, que n'êtes vous ici à partager notre joie! Il ne manque que vous à notre bonheur. C'eſt chez Madame de Ferval que nous ſommes réunis, & c'eſt aſſez vous dire que vos vœux vont être comblés. Après avoir expliqué à cette reſpectable mere la conduite du Marquis, & lui avoir peint dans toute la vérité ſon ame & mon cœur, j'ai eu la ſatisfaction de voir briller le plaiſir dans ſes yeux. Elle m'a quittée pour aller trouver ſa fille: elle lui a appris ſon ſort; & au bout d'une demi-heure, elles ſont venues me rejoindre. La mere étoit dans cet état délicieux où la joie ne ſe montre que par des larmes. La fille rougiſſoit, pleuroit, embraſſoit ſa mere, & ne pouvoit parler. Au bout de quelque tems j'ai ſongé à notre Marquis, & j'ai dit que j'allois partir pour lui annoncer ſon bonheur. Madame de Ferval a regardé ſa fille, qui baiſſoit les yeux. Eh! mais, m'a dit la mere, pourquoi vous en aller? Il me paroît plus ſimple que le Marquis vienne.... Ah! maman! s'eſt écriée Mademoiſelle de Ferval, en cachant ſon viſage dans le ſein de ſa mere. Oui, mon enfant, qu'il vienne; que nous ſoyons témoins d'une joie qui fait notre félicité. J'ai envoyé ſur le champ

chercher votre frère ; il eſt arrivé *ſur les ailes de l'amour.* Je ne vous peindrai point les différens mouvemens que j'ai remarqués ſur le viſage de Mademoiſelle de Ferval pendant que nous l'attendions ; cela ne peut ſe rendre. La joie perçoit à travers la pudeur & l'émotion. Mais lorſqu'en regardant au bout de l'avenue nous l'avons apperçu, il a pris à cette aimable fille un battement de cœur ſi violent, qu'elle s'eſt laiſſée tomber dans un fauteuil, où elle a penſé s'évanouir. Nous étions auprès d'elle occupées à lui donner nos ſoins. Le Marquis approchoit ; je ſuis ſortie pour aller le recevoir. Il étoit preſqu'auſſi ému qu'elle ; il n'entendoit pas un mot de ce que je lui diſois. Pendant ce tems Madame de Ferval, qui ſonge à tout, & qui a penſé que cette premiere entrevue pourroit faire trop d'impreſſion ſur de jeunes perſonnes, a fait retirer ſes deux filles cadettes, qui ne ſavoient pas encore de quoi il s'agiſſoit. Enfin le Marquis eſt entré dans le ſalon. Il a voulu faire, en balbutiant, un compliment à Madame de Ferval ; elle l'a interrompu pour l'embraſſer & lui préſenter ſa fille. La pudeur d'un côté ; le reſpect de l'autre, notre préſence, tout cela a mis nos amans dans un état de gêne qui m'a attendrie. J'ai propoſé la promenade : nos deux petites y ſont venues. Le Marquis alloit offrir ſon bras à Madame de Ferval, quand elle l'a prié de le donner à ſa fille ; qui l'a accepté en rougiſſant. Alors nous nous ſommes un peu ſéparées d'eux.

sans affectation. Je ne sais ce qu'ils se sont dit ; mais la promenade a duré jusqu'à la nuit : nous avons été obligées de les avertir de rentrer. Ils avoient un maintien content & plus tranquille. Le Marquis, en donnant le bras à Mademoiselle de Ferval, lui serroit tendrement la main. Enfin ils ont à présent l'air fort à leur aise. Ferval, qui étoit à la chasse quand j'ai envoyé chercher le Marquis, vient d'arriver ; il est dans le ravissement. Il vouloit tout de suite instruire toute la maison de cet événement ; sa mere l'en a empêché, en le priant d'avoir pour sa fille les plus grands ménagemens. Mais nous venons d'apprendre aux deux cadettes le destin de leur sœur. Elles ont été dans une joie si pure & si tendre, qu'il n'auroit pas été possible de n'en être point touché. Helene a seulement dit : Hélas ! nous allons donc la perdre ! Henriette en a pleuré, & puis toutes deux sont revenues à dire : „ Elle va être heureuse, „ ne lui parlons pas de nos regrets ; il ne lui „ faut rien laisser voir qui la puisse affliger ". J'ai trouvé ce sentiment bien délicat, & admirable dans ces jeunes personnes. Voilà, ma chere, l'amitié pure.

Le Marquis vient de me prier de l'excuser auprès de vous, s'il ne vous écrit pas. Les instans lui sont précieux ; il vous supplie, & M. de Saint-Sever, de faire remplir promptement les formalités nécessaires pour son mariage : le contract sera signé demain. Adieu, chere Comtesse ; nous vous chérissons & embrassons tous.

LETTRE CXXXIII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Ferval, 10 Août.

NOTRE contract fut signé hier, ma chere amie. Je dis notre, car il me semble que c'est moi qu'on marie. Je n'ai de ma vie eu tant de joie. Qu'il est doux de voir des heureux! La tendresse maternelle, filiale, & fraternelle, l'amour tendre & vertueux, tout cela forme un spectacle si touchant! Mon cœur en est pénétré. Après la signature des articles, le Marquis demanda à Mademoiselle de Ferval si elle vouloit qu'il fît apporter ici les bijoux & diamans qu'il lui destine, ou si elle aimoit mieux les choisir elle-même lorsqu'elle seroit à Paris. Cette chere enfant, qui n'y avoit pas même songé, lui dit de ne point s'en embarrasser. Il insista; & Madame de Ferval prenant la parole, le pria d'attendre, parce qu'il seroit plus à portée à Paris de faire cette emplette. Hé bien, dit il, nous attendrons; mais ces Demoiselles, en parlant d'Helene & d'Henriette, veulent-elles bien attendre aussi? Comment, dit la mere, mais elles ne se marient pas elles? Je ne puis, répartit le Marquis, en souriant, les épouser toutes trois; mais du moins elles deviennent mes sœurs: je les prie d'accepter un foible gage de mon amitié, & de me dire tout naturellement ce qu'elles aiment le mieux. Hen-

riette répondit, avec ſa vivacité ordinaire, nous aimerons tout ce qui viendra de vous, Monſieur, parce que nous vous aimons de tout notre cœur. Helene le remercia avec beaucoup de reconnoiſſance, & le pria de mettre des bornes à ſa généroſité. Enfin mon avis, que le Marquis me demanda, fut qu'il leur donnât à chacune une paire de boucles d'oreilles. En ce cas, dit Madame de Ferval, je vous prie de n'en acheter qu'une paire, parce que ma fille aînée en a d'aſſez belles, qu'elle donnera à une de ſes ſœurs. A ce mot Mademoiſelle de Ferval rougit. Madame de Ferval ne put diſſimuler ſa ſurpriſe. Henriette ſe leva étourdiment pour embraſſer ſa ſœur, & lui dit: ma chere ſœur, gardez-les ſi elles vous font plaiſir; nous ſerions au déſeſpoir de vous priver de quelque choſe qui pût vous plaire. Ferval regardoit ſa ſœur, & puis baiſſoit les yeux. Je vous avoue que je ne ſus que penſer: je ne reconnoiſſois point là Mademoiſelle de Ferval. Enfin ſon frere ſe leva, & malgré tous les ſignes qu'elle lui faiſoit de ne rien dire, il nous expliqua le myſtere. Cette digne fille avoit vendu ſon collier pour payer les trois cens louis que Ferval avoit donnés à Marton & à la Femme-de-chambre de Juliette pour avoir les lettres de Léonor. Rien de plus noble & de plus délicat que le ſentiment qui lui avoit fait faire ce ſacrifice. Son frere nous montra la lettre qu'elle lui écrivit en lui donnant ſes diamans. Je vous en envoye

la copie *. Jugez, ma chere, quelle impreſſion cet aveu de Ferval fit ſur chacun de nous. Madame de Ferval fit à ſa fille de tendres reproches de ne lui avoir pas fait une confidence ſi honorable pour elle. Pardonnez-le moi, dit-elle, ma chere maman : je connois votre ame & je ſavois que vous m'auriez applaudie ; mais je ne voulois point vous engager par cette confidence à me rendre ce que j'avois donné. Je comptois bien vous le dire un jour ; mais depuis que j'ai connu M. le Marquis, ce ſecret m'eſt devenu plus important, & je ne voulois point vous rappeller ni à lui-même un pareil ſouvenir. Le pauvre Marquis, plus attendri qu'humilié, immobile & muet pendant cette explication, ne répondit à ces derniers mots qu'en ſe jettant aux pieds de cette adorable fille. Il avoit le viſage colé ſur ſes mains. Mademoiſelle de Ferval le força de ſe relever. Je ne croyois pas, lui dit-il, pouvoir vous aimer & vous reſpecter davantage ; mais ce dernier trait où votre cœur eſt peint, me prouve qu'avec vous on ne peut donner de bornes à l'amour & au reſpect. Et toi, dit-il, en embraſſant Ferval, vertueux & tendre ami, toi dont le ſang a coulé pour moi & par mes mains, grand Dieu ! falloit-il encore joindre à ta ſublime généroſité celle de ta ſœur ? Comment puis-je jamais reconnoître tant de bienfaits ? Que de ſouvenirs amers ſe mêlent à ma joie ! Oublie-

* *Nota.* (On a placé cette lettre en ſon rang. *Voyez tome I, page 268.*

rez-vous, Mademoiſelle, oublieras-tu, cher ami, que je fus ſi foible lorſque vous étiez ſi grands? Ses pleurs l'interrompirent; il ne dit plus que des mots entrecoupés par ſes ſanglots. Mademoiſelle de Ferval chercha pluſieurs fois à tourner la converſation ſur d'autres objets, mais cela ne fut pas poſſible Ces diſcours nous conduiſirent à parler de Léonor. Le Marquis ſaiſit cette occaſion de répeter ce que j'avois déja dit à Madame de Ferval. Il nous a montré de plus une lettre qu'il reçut de cette fille le jour même que j'étois ſeule ici, & qu'il étoit ſi troublé. Cette lettre nous apprit l'état où elle eſt réduite, malade a Bains, ſans ſecours, ſans reſſources. C'eſt par le conſeil de Valville, qu'elle eſt venue pour ſéduire de nouveau le Marquis & empêcher ſon mariage. Il nous a dit ſa réponſe: elle eſt ſeche; mais il lui a envoyé 25 louis Mademoiſelle de Ferval a eu pitié de cette malheureuſe: elle a dit à votre frere qu'elle trouvoit la réponſe trop dure. Ah! ciel, a-t-il dit, dans l'état où j'étois, pouvois-je lui parler autrement? Elle l'a prié d'envoyer à Bains ſavoir des nouvelles de Léonor. Elle a voulu abſolument qu'on engageât les gens chez qui elle loge à ne point ſouffrir qu'elle partît d'ici avant huit jours. Je ne ſais quel eſt ſon projet; mais il ne peut être que bon. Elle s'eſt informée enſuite de ce que c'étoit que ce Mr. de Valville. C'eſt, a dit le Marquis, une ancienne connoiſſance, car il ne mérite pas le nom d'ami; je l'ai pourtant beaucoup aimé, & j'a-

voue que je l'ai cru pendant long-tems un conseil excellent pour vivre dans le monde : son air aisé m'avoit ébloui. Il nous a conté tout ce que je savois de cet homme ; mais j'ai obtenu, à force d'instances, qu'il nous lût quelques-unes de ses lettres ; j'avois une curiosité extrême de les voir. Elles sont en vérité originales. Je ne crois pas qu'on puisse avoir le cœur plus gâté & l'ame plus petite. Il a tout l'esprit qu'il faut pour soutenir le ton du jour & pour embellir le vice. Mademoiselle de Ferval, après avoir entendu tout ce détail avec le plus grand étonnement, dit au Marquis : Quoique je n'aye encore aucun titre, Monsieur, pour obtenir que vous me fassiez des graces, j'oserois cependant vous demander celle de renoncer à tout commerce avec un homme aussi profondément vicieux ; car il faut l'être, ce me semble, au dernier dégré, pour se faire l'Apôtre du vice. Du reste, a-t-elle ajouté en souriant, ce n'est pas vengeance de ma part : ce M. de Valville ne me connoît pas ; & je me flatte que vous ne me croyez pas jalouse de son suffrage. Il a peut-être eu pour vous toute l'amitié dont son cœur est susceptible, je lui en sais gré. Mais on est en droit de juger de nous par nos amis, & vous ne voudrez pas qu'un homme de ce caractere passe pour être le vôtre. Je n'aurai jamais d'ami, lui a répondu le Marquis, qui ne le soit de ma femme.

Adieu, ma chere Comtesse ; votre frère vous prie de tout préparer pour recevoir Madame de

Ferval & toute ſa famille, qui accompagneront à Paris les jeunes époux. Nous n'attendons plus qu'après ce que vous devez nous envoyer : ſans doute toutes ces formalités ſont remplies. J'ai preſqu'autant d'empreſſement que le Marquis de voir cette union formée. Jugez d'après cela ſi je l'aime. Pour vous, ma chere, je ne vous parle plus de ma tendre amitié.

LETTRE CXXXIV.

De Madame de Saint-Sever au Marquis.

A Paris, 18 Août.

SOYEZ heureux, mon cher frere, tous mes vœux ſont accomplis. Une femme vertueuſe & charmante eſt le plus grand des biens. Je rends graces au Ciel de vous avoir réſervé un deſtin ſi fortuné. Je ne réponds aujourd'hui à Madame de Narton, qu'en lui envoyant tous les actes néceſſaires pour achever cet ouvrage au gré de ſa vive amitié. Mon mari vous embraſſe. Nous ſommes bien fâchés l'un & l'autre de n'être pas témoins de votre bonheur ; mais nous aurons bientôt ce plaiſir. Je le ſouhaite ardemment, & je vais tout faire préparer pour votre arrivée.

LETTRE CXXXV.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Ferval, 26 Août.

J'ARRIVE de l'Autel ; je suis le plus fortuné de tous les hommes. Madame de Narton se charge de vous faire les détails. Mademoiselle de Fer.... Que dis-je ? ma chere femme vous embrasse. Adieu. Je ne sais ce que j'écris ; mais je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE CXXXVI.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Ferval, 27 Août.

HIER, ma chere Comtesse, fut le beau jour qui rendit heureux votre frere : nous reçûmes la veille votre paquet : tout étoit prêt. Madame de Ferval eut avec sa fille un entretien si tendre, si raisonnable, que je crois devoir vous en faire part. Vous le préférerez, je crois, aux détails de la noce, où d'ailleurs la magnificence n'a point régné, mais, ce qui vaut bien mieux, la joie pure de l'innocence.

Vous allez entrer dans un état nouveau, ma chere fille, dit à Mademoiselle de Ferval sa digne mere. L'attachement qu'a pour vous le Marquis, ses vertus, son caractere banniſſent de

mon esprit toute frayeur : vous serez heureuse ; mais apprenez les moyens de conserver son amour & votre bonheur. Vous ne m'avez jamais quittée, ma fille ; vous êtes accoutumée à une vie tranquille & douce. Mes caresses ont fait jusques ici votre félicité : vous les méritiez. Vous avez rempli vos devoirs ; mais ces devoirs étoient simples & faciles. Votre bonheur ne dépendoit que de vous ; & après avoir fait tout ce que vous deviez, vous n'aviez plus d'inquiétude. Vous n'avez jamais eu à combattre l'humeur, l'entêtement, les passions vives dans les personnes avec lesquelles vous avez vécu. Vous saviez que j'observois tout, & que j'applaudissois à tout ce qui étoit bien : cet encouragement est flatteur. Une mere tendre ne vit & ne respire que pour ses enfans : elle voit avec enthousiasme leurs bonnes qualités, & envisage leurs défauts avec indulgence. Un époux, ma fille, n'a souvent pas les mêmes yeux. Il faut vivre pour lui. Notre partage, sur-tout dans le mariage, c'est la douceur, la complaisance, les attentions tendres, & tout ce qui peut attirer la confiance & l'attachement. Tu trouveras au fond de ton cœur tous ces moyens : mais, ma chere, en saurois-tu faire usage dans des circonstances accablantes ? Comment soutiendrois-tu le dégoût, la colere, les mépris de ton mari ? Une femme tendre, vertueuse & raisonnable, qui malgré tous ses efforts se voit en butte à la mauvaise humeur d'un époux ; qui n'a jamais la douceur de s'entendre applaudir sur

les meilleurs actions ; qui même eſt obligée de les cacher, & de paroître avoir des torts pour ſe faire ſupporter ; qui dérobe ſon malheur à tous les yeux ; qui faiſant ſans ceſſe le ſacrifice de ſa volonté, cherche encore à faire tomber ſur elle les fautes qu'elle n'a pu empêcher ; une femme qui ne prenant des loix que de la vertu & de la raiſon, ne peut parvenir à faire aimer cette vertu, à faire entendre cette raiſon, malgré ſes ſoins & ſa douceur perſuaſive, qui tâche au moins de ſauver les dehors, & de faire paroître ſon mari vertueux & raiſonnable ; qu'une telle femme eſt grande ! qu'elle eſt eſtimable ! mais qu'elle eſt malheureuſe ! Aurois tu ce courage ?

Ah ! ma mere, dit la fille, je n'éprouverai jamais un ſort ſi cruel. Je le ſais, dit Madame de Ferval ; je te l'ai déja dit, le bon eſprit, l'attachement du Marquis de Roſelle & ſes vertus m'en répondent ; mais que la comparaiſon que tu ſeras à portée de faire de ton ſort, avec celui de tant de femmes qui méritoient d'en avoir un auſſi heureux, ſerve à te faire ſentir toute la douceur du tien, & à te mettre en garde contre tout ce qui pourroit altérer un ſi grand bonheur. Mon deſſein n'eſt pas de t'effrayer ni de t'attriſter ; ce ſeroit une cruauté ſans objet ; mais, ma chere, les eſprits changent quelquefois ; le meilleur caractere peut, par des événemens qu'on ne prévoit pas, s'altérer & devenir difficile ; l'amour ne dure pas toujours ; il faut ſe preparer à tout. Je ne connois d'autres ref-

fources à une femme eſtimable que la patience & le courage. Si tu t'appercevois que ton époux fût moins tendre pour toi, qu'il te retirât ſa confiance, qu'il la donnât même à quelqu'autre, redouble alors de ſoins & d'attentions; ne prodigue pas des careſſes qui pourroient être importunes; laiſſe-lui entrevoir une douleur tendre; mais ſur-tout, dans quelque circonſtance que ce puiſſe être, il n'en faut jamais venir aux reproches; quelque polis, quelque tendres qu'ils ſoient, ils peuvent faire dans le cœur d'un époux des plaies qui ne ſe referment point. Si par un malheur, dont je ne puis ſupporter l'idée, & qui n'arrivera point aſſurément, ton mari s'attachoit à quelqu'autre femme... Ah! ma mere, répondit elle vivement, j'en mourrois peut-être de douleur; mais comme je l'aimerois toujours, je n'employerois avec lui que ma tendreſſe; je tâcherois de regagner toute ſon affection, & je ferois mon poſſible pour lui laiſſer croire que j'ignore mon malheur. Ces ſentimens ſont très-bons, répondit la mere: il eſt cependant des circonſtances où l'on ne peut diſſimuler; qu'une triſteſſe douce, ſans plaintes, ſans aigreur, ſied bien alors! Un air de dédain, de gaieté, eſt très-déplacé dans ces conjonctures: il marque un détachement très-grand, ou beaucoup d'orgueil. Une épouſe vertueuſe & tendre eſt affligée, & ſe trouve humiliée d'un tel malheur. Ces ſentimens ſi naturels ſont obligeans pour ſon mari: qu'elle les lui laiſſe voir, c'eſt aſſez. Qu'il ne lui échappe jamais en pré-

fence de cet époux rien d'aigre, rien d'ironique, ni ſur ſon compte, ni ſur celui de l'objet qu'il aime : le mieux eſt de n'en point parler. La coquetterie eſt une reſſource affreuſe ; quelques femmes l'employent ; elles eſperent ramener leurs maris par la jalouſie ; elles avoient perdu leur amour, elles perdent leur eſtime, & alors il n'y a plus d'eſpoir.

Eſt-il rien de plus cruel encore que le ſort d'une perſonne vertueuſe unie à un homme jaloux ? Qu'elle ſe retire du monde, qu'elle s'arme de douceur & de patience, & ſur tout qu'elle ne ſe plaigne pas. Cette ſituation eſt terrible : tu ne l'éprouveras pas ; mais, ma fille, quelque heureuſe que ſoit une union, il n'eſt pas poſſible qu'il ne s'éleve quelquefois de petits nuages, parce qu'on ne peut ſur tous les points être du même avis. Alors quand la vertu n'eſt point bleſſée par les choſes qu'un mari exige, quand elles ne ſont point directement oppoſées à la raiſon, il faut céder, & ſacrifier ſon opinion à la paix, & à la ſoumiſſion pour laquelle nous ſommes nées. Il eſt horrible d'élever les filles dans l'idée qu'elles deviennent leurs maîtreſſes en ſe mariant ; elles contractent au contraire la plus grande dépendance. Il faut leur apprendre les moyens de rendre cette dépendance douce, & d'en former le lien de leur union. Nous n'avons que le droit de faire à nos maris des remontrances, mais nous l'avons ce droit. Il faut ſavoir en uſer. Quand une fois on poſſede la confiance de ſon mari,

& qu'on la mérite, on eſt bien puiſſante. Céder gaiement dans les petites choſes qui n'intereſſent que ſoi ; réſerver le pouvoir qu'on a ſur lui, pour les occaſions importantes dans leſquelles il prendroit un travers huiſible ; tâcher, ſans avoir l'air de vouloir le convaincre, de l'en faire revenir par la perſuaſion qui naît de la raiſon préſentée avec les graces de l'amour & de la douceur ; voilà le charme qui nous donne un empire préférable à tout autre, empire dont il ne faut jamais ſe prévaloir ni au dedans ni au dehors. Dans l'adminiſtration domeſtique, qui eſt de notre reſſort, nous pouvons uſer plus librement de notre autorité. Dans tout ce qui doit être régi par le mari, comme toutes les affaires d'éclat, y euſſions-nous la plus grande part, nous devons en laiſſer tout l'honneur à nos époux. Il eſt des cas particuliers que je ne puis prévoir & que j'excepte.

En un mot, mon enfant, le mariage eſt un état de ſoins & de ſacrifices ; & ſans le ſentiment qui rend tout aiſé, il eſt bien difficile d'en remplir les devoirs, même avec de la vertu. Les obligations ſont ſans doute réciproques mais nous ſommes appellées à des ſoins particuliers. La nature, en nous donnant plus de graces, plus d'aménité, plus de délicateſſe, nous apprend que c'eſt à nous à mettre les attentions, les complaiſances, les égards dans ce commerce, d'où nous retirons en échange les fruits de la protection & des travaux plus importans des hommes. La force eſt leur partage,

la douceur est le nôtre ; & la force ne résiste point à la douceur. Obéissons pour régner ; assujettissons-nous aux petites choses, pour jouir des grandes ; ne nous affligeons pas, si les hommes n'ont pas pour nous les mêmes attentions : ils n'en sont pas susceptibles, s'ils l'étoient, nous n'aurions plus aucun avantage sur eux. Des soins importans les occupent : le soin de plaire, que l'on remplit par les attentions délicates, doit être notre premier objet. Je ne dis point d'employer la coquetterie ; elle est méprisable vis-à-vis de tout le monde ; elle est indécente à l'égard d'un mari. D'ailleurs je n'ai garde de blâmer un art innocent qui n'a pour but que d'entretenir son amour ; au contraire, j'invite les femmes à ne jamais le négliger, il est nécessaire jusque dans le plaisir. Mais, mon enfant, je ne puis te donner là-dessus que des idées générales & vagues. Croyez Maman, a dit Mademoiselle de Ferval, que dans toutes les circonstances j'aurai recours à vos conseils & j'obéirai à vos ordres . . . Mes ordres ! Tu n'auras à en recevoir que de ton mari. Du jour où tu vas te marier, mon autorité cesse. . . . Quoi ! ma chere maman ! . . . Ne t'afflige point, ma fille ; ta mere ne sera plus que ton amie ; mais une amie tendre, consolante, utile peut-être. C'est un bonheur pour toi que je connoisse les bornes de mon pouvoir. Si j'exigeois de toi une chose contraire à la volonté de ton mari, ne balance point, c'est à lui que tu devrois obéir, à moins que l'honneur & la vertu ne te le

défendissent. Accoutume-toi, ma fille, à cette idée d'obéissance. Elle soutient l'ame dans les occasions où un mari prendroit le ton impérieux. Quand elle t'engageroit à faire plus que ton devoir n'exige, il n'en résulteroit qu'un bien. Le Marquis a trop d'esprit, trop de politesse, trop d'affection & d'estime pour toi, pour prendre jamais le ton de maître; mais tu devras lui en tenir compte, ce sera un motif de plus à ta reconnoissance.

Le Marquis vint nous interrompre. Je lui dis en riant qu'il devoit des remerciemens à Madame de Ferval, sur les leçons qu'elle venoit de donner à sa fille. Est-ce que Mademoiselle de Ferval en a besoin, a-t-il dit? Ce seroit à moi à en demander, si l'amour seul n'étoit le meilleur des maîtres. Mais, ajouta-t-il en regardant avec un air de finesse & de douceur cette charmante personne, ce seroit présumer trop, d'espérer que cet amour pût être aussi fort dans son cœur que dans le mien.

Quoi, dit Madame de Ferval, vous en pouvez douter! je vais bientôt vous en donner la plus forte preuve; & au même instant elle remit au Marquis une lettre adorable que sa fille lui écrivit chez moi. Avant qu'il nous eût déclaré sa passion, elle avoit appris la sienne à sa mere. Il regne dans cet aveu une candeur, une vertu, une tendresse qui nous émut tous. Votre frere étoit dans un transport de joie difficile à exprimer. Vous devinez combien, après cela, notre souper fut gai.

Hier

Hier, jour du mariage, tous les payſans de nos hameaux vinrent ici. Les filles parées de fleurs, les hommes avec des fuſils, des tambours, des violons, nous eſcorterent, pour conduire nos amans à l'autel. Le Prêtre, les témoins, tous pleuroient de joie pendant la cérémonie. Nous revînmes avec le même cortege. Madame de Ferval diſtribua de l'argent aux pauvres, des rubans à tous, & fit ſervir tout le monde à différentes tables, ſous des arbres, dans la cour du château. Cette Dame eſt adorée ici pour les biens qu'elle fait. Quand un des habitans de ſa terre eſt pauvre, & qu'il a plus de quatre enfans, elle ſe charge des autres, elle les fait nourrir, habiller & inſtruire à ſes frais; elle étend encore ſa bienfaiſance ſur beaucoup d'autres objets; les vieillards, les malades reçoivent ſecretement ſes ſecours. Sa fille la ſecondoit habilement dans toutes ces œuvres. Auſſi ces pauvres gens ne ceſſoient-ils de demander au Ciel ſes plus précieuſes bénédictions pour nos époux. Le plaiſir & la gaieté ne ſont pas des mots ſynonimes, ma chere: la tendreſſe n'eſt point gaie. Hier nous ne ſongeâmes à aucuns divertiſſemens; j'eus preſque toujours des larmes dans les yeux, & je puis vous jurer que ce jour fut un des plus doux de ma vie. Nous ſommes encore tous dans ce raviſſement: partagez-le, chere Comteſſe.

Voilà une lettre d'une longueur extrême, mais elle ne vous peut ennuyer. Je connois votre

cœur ; eh ! sans cela vous aimeroit-je comme je fais ?

LETTRE CXXXVII.

De Madame la Marquise de Roselle à Léonor...

A Feryal, 28 Août.

Ce n'est guere que de ce jour, Mademoiselle, que l'intérêt que je prends à votre état peut vous être de quelque utilité. Je ne perds point de tems : les momens sont longs quand ils sont douloureux. Que la qualité d'épouse du Marquis de Roselle ne me rende point à vos yeux un objet de haine ou d'effroi. Mon premier soin est d'adoucir l'horreur de votre situation. Dites-moi ce que je dois faire pour vous. Si vous vouliez me confier votre sort, je vous procurerois une vie douce, honnête & aisée ; mais pour la goûter, il faudroit que le Ciel vous fît des graces particulieres, qu'il n'accorde pas toujours. Je serois au désespoir de vous gêner : je sais que faire du bien à quelqu'un malgré lui, ce n'est point lui en faire. Si le genre de vie que je vous propose, & pour lequel il faut autant de tranquillité, d'amour pour la vertu, que de pureté dans les mœurs, si ce genre de vie peut vous être agréable, je vous assurerai le sort le plus doux. Si le Ciel n'a point encore touché votre cœur, si vous sentez des dégoûts insurmontables pour la retraite, je ne vous for-

cela point d'aller vous y enſévelir, en vous menaçant de ne rien faire pour vous. Non. Si vous voulez rentrer dans le monde, j'aurai ſoin de votre retour à Paris, & de vous y procurer des ſecours. Mais ſi vous acceptiez ma premiere propoſition, tout mon deſir ſeroit de vous rendre heureuſe, & de vous faire goûter les avantages de la vertu. Il eſt toujours tems d'y recourir, Mademoiſelle. Il eſt des foibleſſes que les hommes, même ceux qui les ont fait naître, ne pardonnent point; mais Dieu plus indulgent accorde au repentir ſincere un généreux pardon. Jettez-vous dans ſes bras, c'eſt tout ce que je ſouhaite. Répondez-moi, je vous prie, après une ſérieuſe réflexion. Je vous laiſſe huit jours pour vous décider. Je deſire bien ſincerement de contribuer à votre bonheur.

LETTRE CXXXVIII.

De Léonor à Madame la Marquiſe de Roſelle.

A Bains, 29 Août.

HELAS! Madame, puis-je le croire? C'eſt vous qui daignez vous intéreſſer à mon ſort, vous abaiſſer à écrire à une malheureuſe.... Mes pleurs baignent mon viſage .... L'aurois-je jamais penſé, que ce ſeroit vous qui me tendriez une main ſecourable? Ma reconnoiſſance eſt ſi grande, que mon cœur n'y peut trouver d'expreſſions. Ma miſere & vos ſecours ne

ſont pas ce que je ſens le plus vivement, c'eſt votre bonté qui me touche juſqu'au fond de l'ame. Ah! quel cœur ſeroit aſſez vicieux pour ne pas adorer la vertu, quand vous la préſentez? Vous l'avouerai-je, Madame? Je m'en étois fait une idée terrible, de cette vertu. Hélas! on ne me l'avoit montrée que dure, hautaine, inexorable; c'eſt la vôtre que j'aime; c'eſt à cette vertu douce & compatiſſante que mon cœur ſe rend; ce n'eſt que devant vous, Madame, que j'oſe en prononcer le nom.... Ah! quelle différence de vos tendres diſcours à ceux qu'on m'a toujours tenus! Eſt-il beſoin de réfléchir pour vous répondre, Madame? Il ne faut que ſentir. Je me jette à vos pieds, je remets ma deſtinée entre vos mains; & ne craignez point d'hypocriſie de ma part; je renonce d'avance à vos bienfaits, ſi je puis m'en rendre indigne; mais ſi l'avenir peut à vos yeux effacer le paſſé... Madame, je connois bien mal encore cette vertu que vous me faites adorer; mais l'envie de juſtifier vos bontés, me rendra tout poſſible. Hélas! Je ne vois encore que vous, Madame; mon cœur n'eſt pénétré que de reconnoiſſance: vous avez devancé les faveurs du Ciel; mais je les mériterai peut-être, en me rendant digne des vôtres. J'ai l'honneur d'être avec un très-profond reſpect, &c.

LETTRE CXXXIX.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

Ferval, 9 Septembre.

SAVEZ-VOUS, Madame, quel eſt le premier objet dont Madame de Roſelle s'eſt occupée après ſon mariage, quelle grace elle a demandée à ſon mari, quel bien elle a fait? ç'a été de retirer Léonor de la miſere & du vice, de lui faire aſſurer une penſion de 1500 liv. pour vivre dans un couvent de Nancy, & de l'y faire conduire avec des circonſtances qui toutes ſont de nouveaux bienfaits. Le Marquis a fait éclater un plaiſir vif à ſatisfaire le deſir de ſa femme. Ferval qui ne peut pas oublier la conduite & le caractere de Léonor, en louant la bienfaiſance, blâmoit le bienfait, comme un encouragement au vice, & comme une ſorte de vol fait aux honnêtes malheureux. Madame de Roſelle a dit qu'elle ne prétendoit pas donner cette action pour modele, & qu'elle avouoit que dans cette générosité, elle avoit un peu cherché ſa ſatisfaction particuliere; qu'il falloit lui pardonner ce retour ſur elle; que les circonſtances déterminoient les bienfaits, & que s'il y avoit un honnête homme à ſecourir, elle trouveroit peut-être encore ſur qui reprendre les ſecours qu'elle lui auroit dérobés pour Léonor; que ſi cet exemple, fait pour être ignoré,

pouvoit encourager au vice quelque ame déja décidée sans doute à l'embrasser, c'étoit du moins un bien certain, que de retirer quelqu'un du crime, & que tout avoit ses inconvéniens; qu'elle avoit annoncé au Couvent Léonor sur un ton honnête, pour qu'une bonne réputation l'encourageât à une bonne conduite; que d'ailleurs elle n'étoit point juge; qu'elle n'avoit été que sollicitevse, & qu'on l'avoit exaucée. Cependant Ferval, à qui nous nous joignîmes, gagna que la pension cesseroit, si Léonor quittoit le Couvent sans le consentement du Marquis. Cette fille a été conduite à Nancy: elle n'a fait que pleurer d'attendrissement pendant toute la route.

Voilà, ma chere amie, l'usage que votre belle-sœur fait de ses nouveaux avantages. Elle brûle d'impatience de vous embrasser & de mériter votre amitié. Vous la verrez bientôt avec toute sa famille; & moi je resterai ici seule avec les plus délicieux souvenirs. Mes affaires ne me permettront de retourner à Paris qu'au commencement de l'année, j'y retrouverai Madame de Ferval, & je partagerai votre joie. J'ai joui, il est bien juste que vous jouissiez à votre tour. Nous ne ferons ensuite qu'une famille & un bonheur commun, quand je serai délivrée de mes embarras.

LETTRE CXL.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, premier Novembre.

Ce n'eſt pas aſſez, chere amie, que je vous aye fait ſavoir l'heureuſe arrivée de nos voyageurs, & que vous ſoyez informée de la ſanté de tous; il faut à mon cœur quelque choſe de plus. Malgré les embarras & les plaiſirs où je ſuis livrée, je ne puis réſiſter au deſir de vous remercier, plus tendrement que jamais, du préſent ineſtimable que nous avons reçu de vos mains. Ma belle-ſœur eſt adorable; elle a aſſez d'attraits pour pouvoir le diſputer aux plus belles, & aſſez de vertus pour pouvoir ſe paſſer de beauté. Je l'examine à tous les inſtans, dans toutes les circonſtances, & je découvre toujours en elle quelques nouveaux traits de mérite. Elle me ſemble réunir toutes les ſortes d'eſprits. Chacun peut croire qu'elle a le ſien, tant elle ſait ſe mettre à l'uniſſon. Ce n'eſt point un effet de l'art, ſa bonté ſeule lui donne ce talent. Avec moi, par exemple, elle eſt tendre & careſſante: avec Monſieur de Saint-Sever elle eſt gaie, elle rit, elle badine, elle ſe prête de bonne grace à la plaiſanterie. Perſonne ne ſaiſit comme elle le propos du moment. Depuis près d'un mois qu'elle eſt ici, elle a toujours pris le ton qu'il faut avec toutes les perſonnes qu'elle a vues. Elle a l'air

timide ; mais c'eſt une timidité charmante, qui ne prend rien ſur l'agrément, & qui ſait l'augmenter ; cet air intéreſſe & ne dépare point. Quoique timide, elle ne ſe déconcerte jamais. Toute aimable qu'elle eſt, elle n'a point de prétentions ; elle cherche à plaire, & point du tout à briller. Comme elle ne craint point d'avoir l'air Provincial, elle ne l'a point. Voilà l'avantage de cet air naturel que tout le monde aime, & que ſi peu de femmes conſervent ici. Madame de Ferval, que je reſpecte de tout mon cœur, eſt à Paris comme vous me l'avez peinte au fond de ſon château. Ses deux autres filles ſont le modele des jeunes perſonnes ; elles égayent, elles animent notre ſociété. Jamais de caprices, jamais d'humeur, toujours l'air content. Reconnoiſſantes & charmées des moindres attentions qu'on a pour elles, elles n'en exigent point, & ne s'imaginent pas qu'on doive les compter pour quelque choſe. Cela eſt d'autant plus eſtimable en elles, que leur mere ne les oublie pas un inſtant ; mais elle leur a ſans doute appris qu'on peut les oublier, & qu'elles ne s'en devroient point étonner.

Voilà Monſieur de Saint-Sever qui lit par deſſus mon épaule, & qui me prie de lui céder la plume. Je retourne auprès de ces Dames, & je vous laiſſe mon mari. Adieu, ma chere.

* Vraiment, Madame, je ſuis amoureux moi de ma belle-ſœur, de ſa mere, de ſes ſœurs, & de toute ſa famille. Ces petites filles, par

* Le reſte de cette Lettre eſt de Monſieur de Saint-Sever.

exemple, elles ne ſont ni contraintes ni embarraſſantes dans la ſociété ; & vous auriez vraiment du plaiſir à voir comme je joue de bon cœur avec elles. Madame de Ferval, voilà une femme ; elle a un air tout à la fois noble & ſimple ; je ne ſais pas comment elle fait, mais elle en impoſe & on l'aime. Je crois bien que nos élégantes, avec leurs affeteries & leurs grimaces, ont trouvé des défauts à nos Provinciales, mais elles n'ont pas oſé le dire ; elles n'ont fait que louer. Et Valville .... *l'Agreable* s'eſt préſenté trois fois à la porte du Marquis ; mais on y avoit mis bon ordre. Il auroit volontiers forcé la garde, car il mouroit d'envie de voir Madame de Roſelle. Enfin il s'eſt battu en retraite, & il s'eſt contenté d'aller lorgner notre mariée à l'Opera. Il l'a trouvée *jolie*, *d'honneur jolie*, & après être adroitement parvenu à faire paſſer par d'autres mains à Madame de Roſelle l'hommage qu'il rend à ſa beauté, il a tenté de nouveau ſa porte, mais toujours le même ſuccès. *C'eſt dommage ; car elle eſt bien, mais très-bien. Je n'en augurois pas mal. On l'auroit façonnée. Il y a là l'étoffe d'une femme à la mode. Mais la pauvre petite femme ! De Roſelle eſt jaloux, je la plains, il va chaſſer de chez lui la bonne compagnie, il enterrera ſa femme avec ſa ſœur. La pauvre enfant ! Ce ſera une vertu, une Madame de Saint-Sever, voyez la belle choſe !* Vous ſavez, Madame, combien nous ſommes offenſés de ces injures. Madame de Roſelle a exigé de ſon mari qu'il mépriſeroit toutes les épigram-

mes de ce joli Monſieur. C'eſt une femme ſingulière. Croiriez-vous que je n'ai vu ni entendu ni Marchandes de modes, ni Marchands, ni Bijoutiers, ni tout cet attirail qui fait le bonheur des jeunes mariées & le tourment de ceux qui les environnent? Les emplettes ſe ſont faites comme un mauvais coup le matin à la ſourdine, ſans que je m'en ſois apperçu: voilà qui eſt charmant, qu'en penſez-vous? On dit que Madame de Roſelle trouvoit tout toujours trop beau pour elle, & jamais aſſez lorſqu'elle achetoit pour les autres. Oh, Madame, on en fait peu de ces femmes-là, ſur-tout dans ce pays-ci. En vérité, j'imagine que nos femmes ne ſe croiroient pas bien mariées, à l'être avec ſi peu de fracas & d'appareil. Enfin il ne paroît qu'il y ait eu des noces, qu'à la joie qui brille ſur tous les viſages. Nous ſommes tous d'un contentement, d'une allégreſſe comme ſi nous venions de renaître. Je vous en rends Madame, les actions de graces les plus vives. Vous nous avez fait un préſent ineſtimable; & je ne puis vous offrir en revanche que l'attachement, la reconnoiſſance, & le reſpect avec lequel, &c.

LETTRE CXLI.

De Madame de Narton à Monſieur & à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 15 Novembre.

QUE vos ſentimens pour Madame de Roſelle & pour ſa famille me donnent de joie, mes chers amis! Qu'ils m'affectent vivement, quel-

que préparée que j'y fusse ! Je suis fiere d'avoir eu quelque part à cet événement. Je ne veux pas vous distraire de vos plaisirs par le détail des miseres qui m'occupent ici. Les momens sont précieux, quand ils sont agréables, comme les vôtres le sont à présent. Je me flatte d'être bientôt en état d'aller m'entretenir avec mes bons amis qui me tiennent lieu de famille. Voilà une lettre de Léonor au Marquis ; qu'est-ce qu'elle contient ? J'en suis curieuse. Cette Fille mene actuellement une vie exemplaire, & est puissant l'empire de la vertu bienfaisante. Mille & mille tendres complimens. Je prie M. de S. Sever de vouloir bien s'en charger auprès de ces Dames & Demoiselles.

LETTRE CXLII.

Du Marquis de Roselle à Madame de Narton.

A Paris, 20 Novembre.

MADAME,

Vous connoissez mon cœur, & le prix du bienfait que j'ai reçu de vous : je n'ai pas besoin de vous exprimer ma reconnoissance ; mon amour & le sentiment de mon bonheur lui communiquent leur enthousiasme. Croiriez-vous, Madame, que j'ai encore une grace à vous demander à l'égard de ma divine femme ? Elle me désespere par son air de réserve & de soumission qui m'humilie. Vous la connoissez, Madame, & je me connois ; n'est-ce pas à moi à suivre en tout ses conseils & ses volontés ? Y

a-t-il des hommes assez barbares pour ne pas sentir que la supériorité des talens, de l'esprit, de la raison, & des vertus; donne aux femmes qui l'ont reçue du ciel, des droits qu'ils reclament si souvent avec autant de dureté que d'injustice? Agréez les tendres hommages des heureux que vous avez faits, & de tous ceux qui s'intéressent à leur bonheur. J'ai l'honneur de vous envoyer la lettre de Léonor, c'est un beau triomphe pour ma femme. Nous attendons impatiemment le jour où votre présence comblera notre joie.

LETTRE CXLIII.

De Léonor au Marquis.

A Nanci, 13 Novembre.

Vos bienfaits, Monsieur, me donnent le droit de vous présenter mes hommages. Daignez recevoir les expressions de ma reconnoissance; elle est vive, elle sera éternelle. Je connois votre cœur, & je me persuade que vous apprendrez avec plaisir l'effet qu'ont produit sur le mien vos bontés & celles de Madame la Marquise de Roselle.

C'est à ses généreux soins que je dois la révolution qui s'est faite dans mon ame. Dès l'instant qu'elle daigna s'intéresser à mon sort, la grandeur de ses vertus me pénétra: je sentis le regret de me trouver indigne de ses bienfaits. Son indulgente bonté me fit voir, avec plus d'horreur que les plus amers reproches n'auroient pu le faire, l'ignominie de ma con-

duite passée; mais cette horreur n'étoit pas du désespoir. Je me jettai dans les bras de votre digne épouse; je la regardai comme un Ange descendu du ciel. Ses attentions, pour me procurer dans le séjour que j'habite le sort le plus doux, ont achevé de me dessiller les yeux, & de me montrer la vraie vertu dans tout son éclat. Je vous avoue ce qui m'a le plus touchée, ç'a été de voir que par ses soins bienfaisans, je jouis dans cet asyle respectable d'une considération qu'on ne m'accorde, hélas! que parce qu'on ne m'y connoît point. Ma plus grande crainte étoit d'y essuyer des mépris que j'ai tant mérités; mais les égards qu'on a pour moi deviennent aussi mon supplice. Le contraste des vertus que je vois pratiquer, avec les vices où j'étois plongée, a fait naître dans mon cœur des mouvemens que je ne puis vous peindre. Le souvenir affreux de la mort terrible de Juliette s'est joint à tant de motifs de repentir. L'effroi, la terreur ont d'abord accablé mon ame: des sentimens plus doux ont succedé à ceux-là. Enfin, Monsieur, le Ciel m'a fait la grace de me donner assez de tranquillité pour sentir l'étendue de ses faveurs, & pour en espérer de plus grandes encore; c'est à les obtenir que je vais employer le reste de ma vie. Ma langueur, qui continue malgré les remedes, me fait penser que mes fautes ont abregé mes jours; trop heureuse que le ciel daigne agréer cette expiation!

C'étoit à Madame de Roselle que je devois rendre compte de l'effet de ses soins. Mes efforts pour entrer dans les sentiers de la vertu,

ſont des ſuccès pour elle. Mais, Monſieur, des raiſons plus fortes m'engagent à vous adreſſer directement mes actions de graces. Je vous dois des aveux que, tout honteux qu'ils ſont, l'honneur m'ordonne de vous faire. Mon premier devoir eſt de me montrer à vos yeux telle que j'ai été, & de vous apprendre quelle étoit celle dont vous avez voulu devenir l'époux. Si jamais vos enfans étoient aſſez malheureux pour ſe laiſſer ſéduire par mes ſemblables, liſez leur ma lettre. Qu'ils y voyent que l'intérêt ſeul me dictoit ce que je vous diſois de plus tendre : que je ne vous aimois point : que m'étant vendue à la débauche des mes plus jeunes années, mon cœur n'étoit ſuſceptible d'aucun ſentiment délicat : que je vous aurois trahi à chaque occaſion pour un homme ou plus riche ou plus prodigue : qu'après avoir ſéduit une foule de jeunes gens par les attraits de la volupté, après avoir corrompu leurs mœurs, & conſumé leur fortune, je méditai de conquérir la vôtre : qu'attentive aux progrès de votre paſſion, j'eus recours aux maneges de l'intrigue, à l'hypocriſie de vertu, & vous amenai au point de vous avilir juſqu'à vouloir m'épouſer publiquement. Voilà ma plus grande noirceur ; noirceur horrible, dont pluſieurs exemples m'avoient donné l'idée, & contre laquelle l'Autorité devroit ſévir ! Quel ami vous avez dans M. de Ferval ! Il m'a demaſquée. Il a expoſé ſa vie pour empêcher la honte & le malheur de la vôtre ! Il périſſoit ! ... mais de tels événemens m'affectoient peu. J'étois accoutumée à ces horreurs.

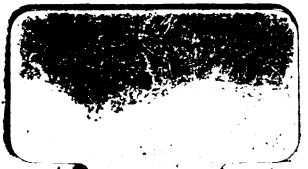
Je ne voyois dans le ſang verſé pour moi, qu'un nouvel hommage rendu à mes charmes : des amis dévenus rivaux s'égorgeant à mon ſujet, ne me ſembloient qu'un triomphe de plus. Si je n'avois craint les regards de la Juſtice, j'aurois été ravie de l'éclat qu'un duel répandoit ſur moi, & ce ſentiment fut toujours le ſeul qui m'occupât dans ces circonſtances affreuſes, que mes artifices ont rendues fréquentes. Un caprice, une fantaiſie, pouvoient m'attacher par hazard à un être auſſi vil que moi, avec qui j'aurois pu en liberté montrer toute ma baſſeſſe; ce Bizac en eſt bien la preuve! mais jamais je n'aurois eu cette fantaiſie, ni pour vous, Monſieur, ni pour tout honnête homme. Un cœur vertueux, une belle ame n'étoient point faits pour me toucher. L'amant aimé n'eſt jamais celui qui donne; loin de vous tenir compte de votre tendreſſe, vous ne me paroiſſiez que foible, & fait pour être dupe. C'étoit à l'ambition ſeule de dévenir votre femme, que je ſacrifiois mon avarice en refuſant vos préſens. Oui, tous les traits de déſintéreſſement, de généroſité, de reconnoiſſance que j'étalois à vos regards, n'étoient que des reſſorts bas, inventés par le vice, pour contrefaire & ſéduire la vertu. Voilà, voilà Monſieur, qu'elle étoit l'ame de cette indigne créature à qui vous vouliez tout ſacrifier!

Je dois vous avouer encore que tous mes regrets, après notre rupture, ont été de n'avoir pas ſuivi la route la plus ſûre pour fixer une ame telle que la vôtre. Si vous m'aviez rendue mere, s'il avoit exiſté un gage de votre paſſion, avec quelle adreſſe n'en aurois-je pas ſu profiter? Immoler

votre gloire à l'amour paternel, ne vous auroit plus semblé un deshonneur. Sans m'estimer, n'ayant plus même pour moi de passion forte, vous n'auriez pu résister aux caresses d'un enfant qui vous auroit demandé de lui donner un pere. Cet enfant formé par mes soins, adroitement tendre, auroit tout obtenu de vous. C'en étoit fait, vous assuriez son état, en remplissant les vues ambitieuses de sa coupable mere. Eh! de quel œil les témoins de mon ignominie vous auroient-ils vu? De quel front auriez-vous pu soutenir leurs regards & ceux de votre famille? Mépriſé le reste de votre vie, obligé de vous dérober à la société, ou d'y essuyer chaque jour de nouvelles humiliations, le cœur plein de honte & de regrets, la mort seule eût pu finir vos amertumes. Tremblez à la vue du précipice où je vous aurois plongé!

Voilà, Monsieur, ce que mes remords, ma reconnoissance, la vertu dont vous m'avez frayé la route, voilà tout ce que ces sentimens réunis m'ont forcé de vous déclarer. Jouissez du bonheur pur qui vous a été réservé. Félicitez vous sans cesse de vous voir arraché à mes dangéreux liens, & d'avoir mérité la plus aimable, & la plus vertueuse des femmes. Le cœur plein de vos bienfaits & de mes fautes; si j'ose, après tant de crimes, invoquer le Ciel pour d'autres que pour moi, je ne cesserai de lui demander pour vous, Monsieur, & pour Madame la Marquise de Roselle, ses plus grandes faveurs; & ce sera l'emploi le plus doux du reste d'une vie prête à s'éteindre.

F I N.

511578

UNS. 158 f. 30